

Chase

James Hadley

carre
noir



Passez
une bonne nuit



re

ap

Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

BASTOS BLONDE



James Hadley Chase Passez une bonne nuit

Si l'inspecteur Lepski de la police de Paradise City n'avait pas abattu un tueur en fuite, un gang de voleurs de bijoux très organisés ne se serait pas heurté dans les appartements d'un palace à deux misérables Cubains qui voulaient, eux, rançonner un couple de milliardaires. Ajoutez à ça une femme de ménage de l'hôtel qui laisse des cadavres atrocement mutilés au lieu de briquer les meubles. Ça démarre presque comme un vaudeville pour sombrer dans l'horreur. Et sans entracte.

Bibliothèque nationale du Québec



3 2002 5006 4494 1

A 43405

Illustration de Londinsky-Pasternak

COLLECTION SÉRIE NOIRE
créée par Marcel Duhamel

Nouveautés du mois

1846 — CHÂTEAU EN ESBROUFE
(DONALD E. WESTLAKE)

1847 — L'ANNONCE FAITE À MATCHO
(BIALOT & COURCHAY)

1848 — EFFETS SPÉCIAUX
(MAX PERRY)

1849 — LE CLOU DE LA SAISON
(JOHN CROSBY)

JAMES HADLEY CHASE

Passez une bonne nuit

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR MARCEL FRÈRE

nrf

GALLIMARD

© Max Feissel, Vevey, Suisse
pour la photographie de l'auteur.

Titre original :

HAVE A NICE NIGHT

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© James Hadley Chase, 1981.

© Éditions Gallimard, 1981 pour la traduction française.

I

Dans un bar miteux, chichement éclairé, situé sur les bords du Saint John à Jacksonville, deux hommes attablés s'entretenaient à voix basse. Ces deux types et le gros barman d'âge mûr mis à part, l'établissement était désert. L'homme assis à gauche était Ed Haddon, le roi des voleurs d'œuvres d'art, brillant organisateur qui, selon toute apparence, menait la vie irréprochable d'un riche homme d'affaires à la retraite, payant ses impôts, allant et venant de l'une à l'autre de ses diverses résidences de Fort Lauderdale, du midi de la France, de Paris et Londres. Il était le cerveau qui concevait l'opération, l'organisait et dirigeait une habile équipe de voleurs qui faisaient leur pelote en exécutant ses ordres.

Haddon aurait pu passer pour un sénateur, voire un secrétaire d'état. Grand, puissamment bâti, il avait une abondante chevelure gris fer, un beau visage au teint coloré qui s'éclairait du sourire bénin du politicien. Derrière cette façade se cachaient un cerveau affûté comme lame de rasoir et un esprit rusé, impitoyable.

L'homme assis à droite était Lu Bradey, considéré par la pègre internationale comme le meilleur voleur

de tableaux de la profession. Frêle, âgé de quelque trente-cinq ans, il avait des cheveux noirs coupés court, des traits accusés et des yeux gris très vifs. Outre son expérience des serrures et verrous de tous modèles, il était passé maître dans l'art du déguisement. La peau de sa figure était souple comme du caoutchouc : quelques tampons dans la bouche et son mince visage devenait gras. Il faisait ses perruques lui-même. Quand il portait barbe ou moustache, chaque poil était mis en place, un à un. Son corps mince, grâce aux vêtements rembourrés par ses soins, se transformait en celui d'un homme dont le principal intérêt dans la vie était la bonne chair. Grâce à ce remarquable talent de déguisement, il n'avait pas de casier judiciaire, bien que les polices du monde entier fussent à sa recherche.

Ces deux hommes qui travaillaient ensemble depuis nombre d'années, venaient d'évoquer leur dernier coup : le vol de l'icône de la Grande Catherine au musée de Washington¹. Tous deux étaient tombés d'accord pour reconnaître que le planning avait été brillant et que l'exécution du vol ne comportait aucune faille. Ce n'était là qu'une de ces choses dont ni le planning, ni l'organisation et la pensée n'avaient pu tenir compte.

Prenant son temps, Haddon alluma un cigare, et Bradey, qui reconnaissait là un signe certain, se disposa à tendre l'oreille.

— J'ai perdu gros dans ce coup-là, dit Haddon après s'être assuré que son cigare tirait bien. Bon, autant en emporte le vent. On en perd un : on gagne

1. Voir *La grande fauche*, du même auteur. Carré noir N° 350.

l'autre. Maintenant, il est temps de se faire un bénéfice... pas vrai ?

Bradey acquiesça de la tête.

— Tu as quelque chose en vue, Ed ?

— Je ne serais pas là à traîner dans ce trou infâme autrement. Ce sera un gros coup, mais ça va demander qu'on s'y attelle sérieusement. Je vais devoir rassembler une bonne équipe. (Il braqua son cigare sur Bradey.) Tu figures en tête de ma liste. J'ai besoin de savoir si tu seras disponible ces trois semaines prochaines.

Bradey eut un sourire malicieux.

— Je suis toujours disponible quand c'est toi qui as besoin de moi, Ed.

— D'accord, fit Haddon en hochant la tête. C'est ma foi vrai. Tu sais que si je monte une affaire, tu ramasses un gros paquet. Maintenant, écoute bien. Quand je préparais le vol de l'icône, et puisqu'il fallait que je travaille avec cette pédale de Claude Kendrick, j'ai logé trois jours au Spanish Bay Hotel de Paradise City. Ça m'a coûté cher. C'est un hôtel très peu ordinaire. C'est certainement le plus coûteux des palaces du monde, ce qui n'est pas peu dire. Pas de chambres là-bas, rien que des suites. On profite d'un service sans pareil, et il n'y a que des types avec plus de fric que de cervelle pour séjourner là. Et crois-moi, Lu, il y a encore des tas de ballots qui ont plus de fric que de cervelle. C'est pourquoi cet hôtel ne dispose jamais, je dis bien jamais, d'appartements libres.

Bradey leva les sourcils.

— Tu as logé là-bas ?

— Exact. Je navigue dans le sillage des riches. C'est ainsi que je picore des idées. D'accord, ça

coûte, mais ça rapporte souvent. Et cet hôtel m'en a donnée une, poursuit Haddon qui tira sur son cigare et en secoua la cendre à terre. L'établissement est la propriété personnelle d'un Français, Jean Dulac, qui connaît son affaire. Il est bel homme, débordant de charme, et ses riches clients l'adorent. Les membres de son personnel sont triés sur le volet ; certains viennent de France, pays de la meilleure table, du meilleur service hôtelier, et de haute compétence pour l'exploitation des palaces. J'ai logé dans l'un des chalets situés dans le parc de l'hôtel. Deux chambres à coucher, living et tout le reste : de tout premier ordre. Les suites sont retenues d'un bout de l'année à l'autre. J'ai pu circuler partout, j'avais accès aux salons, aux trois restaurants, à la piscine. Tout ça très opulent, très grandiose et bondé d'hommes et de femmes très, très riches.

Bradey écoutait attentivement.

— Inutile de te dire, poursuit Haddon après une pause, que lorsque les hommes font fortune, leurs femmes veulent rivaliser avec celles des autres hommes riches. C'est la nature humaine. Pour ne rien dire des robes et des manteaux de vison et tout le tralala, la haute joaillerie se place en tête de liste de la compétition. Si M^{me} Lesbrouffe porte un collier de brillants, M^{me} Lajaunisse harcèle son mari jusqu'à ce qu'il lui en paie un. Sur quoi M^{me} Lesbrouffe s'ajoute boucles d'oreilles et bracelets pour enfoncer M^{me} Lajaunisse qui exige alors boucles d'oreilles et bracelets. Ces garces choyées qui n'ont jamais gagné un dollar exigent et obtiennent des bijoux qui en valent des milliers. L'heure du dîner à l'hôtel, c'est le bon moment pour aller voir ces femmes-là couvertes de diamants, d'émeraudes, de rubis dans le grand

restaurant. J'y ai dîné et jamais je n'ai vu pareil étalage de pierreries réunies dans une seule grande salle. Je parie que ce soir-là, ces idiots pouffiasses portaient, entre elles toutes, pour six ou même sept millions de dollars de bijoux.

Bradey soupira.

— Chouette, dit-il. Alors ?

— Oui, acquiesça Haddon, tirant sur son cigare. Il m'est passé par l'esprit que ce serait une idée rentable que d'aller faire un casse au Spanish Bay Hotel.

— Six millions ? demanda Bradey, les yeux écarquillés.

— Peut-être plus, mais disons six.

— Intéressant, opina Bradey qui se gratta la tête tandis qu'il réfléchissait. Je ne vois pas bien ça sur l'instant, Ed. Un casse à l'hôtel ? Qu'est-ce que ça représente exactement ?

— Evidemment, tu ne peux pas te faire une idée, dit Haddon en souriant. Si malin que tu sois, Lu, tu n'as pas mes méninges, et voilà pourquoi toi et moi on travaille si bien ensemble. Tu organises le vol. Je fais le planning... exact ?

Bradey acquiesça d'un signe.

— La prise pourrait donc être de six, dit-il, fixant les yeux sur Haddon. Qu'est-ce qu'il y a là-dessus pour moi ?

— Deux, répondit Haddon. Je prends tous les frais à ma charge. Ça te paraît régulier ?

— Très chouette, reconnut Bradey, et quand nous tiendrons le magot, qui est-ce qui le planquera ?

Il avait une telle confiance dans le planning de Haddon qu'il ne lui vint pas à l'esprit de dire « si » et non « quand ».

— Ça va faire un sacré chambard, évidemment, dit Haddon. Les flics de Paradise City sont compétents. Ça ne tardera pas à chauffer. Ils travaillent main dans la main avec la police d'état et celle de Miami. Il serait trop risqué de chercher à faire sortir la camelote de la ville. Je me propose de déverser le tout dans le giron de Kendrick. Il va falloir que je lui en parle, mais il est pour nous ce qu'il y a de plus sûr.

Bradey fit la grimace.

— Je déteste cette grosse pédale.

— Qu'importe. Il est malin, et c'est tout ce qui compte.

— Soit, (Bradey haussa les épaules.) Qu'est-ce que ce sera, un hold-up? Je ne pige pas, Ed : pas dans un hôtel. Comment va-t-il falloir s'y prendre?

Haddon fit signe au loufiat de leur renouveler leurs consommations. Il attendit que le barman les eût servis et enlevé les verres vides.

— Pendant mon séjour à l'hôtel, Lu, commençait-il lorsqu'ils eurent trinqué et goûté à leurs drinks, j'ai eu l'occasion d'entrer en conversation avec une grosse vieille rombière toute bardée de diamants. Dans les salons d'hôtel, tu trouveras toujours une vieille peau dont le mari n'a pas demandé mieux que de mourir pour être débarrassé d'elle. Elle était flattée d'avoir attiré mon attention. Elle m'a appris qu'elle venait passer chaque année un mois à l'hôtel. Chaque fois qu'elle remuait son gros corps, je percevais le froissement des billets de banque. J'ai passé une heure avec elle, à l'écouter parler de son mari, un grossium du pétrole, qui était mort cinq ans auparavant, de ses enfants et de ses sacrés petits-enfants. Elle m'a fourré ses photos de famille sous le nez. Tu connais le danger : attire donc l'attention

d'une vieille femme solitaire et te voilà bon pour une sacrée séance. Mais d'accord, je sais m'y prendre. Après un moment, j'ai admiré ses bijoux. A vue de nez, elle en avait bien pour une valeur de cent mille dollars. Elle m'a confié qu'elle était toujours arrivée à se faire offrir un cadeau en diamants par son mari pour l'anniversaire de leur mariage. Je lui ai demandé si elle ne craignait pas, par ces temps de fauche et d'agressions, de se les faire voler. Elle m'a expliqué qu'elle ne portait jamais ses cailloux en dehors de l'hôtel. Elle m'assurait que le service de sécurité de l'établissement était si parfait que la pensée ne l'avait jamais effleurée qu'on pourrait les lui faucher. Nous avons continué à causer sur ce sujet ; du coup, je peux t'en dire un bout sur ce service de sécurité. Dès son arrivée à l'hôtel, tout client se voit remettre un coffret de sûreté muni d'une fermeture secrète. Le client est seul à en connaître le chiffre. A l'instant d'aller se coucher, il place toutes ses valeurs dans le coffret que deux gardiens emportent au coffre-fort de l'établissement. Tu vois ça ?

Bradey acquiesça d'un signe de tête.

— Des fermetures secrètes ? Pas de problème, assura-t-il avec un sourire. Les fermetures à secret ne sont pour moi que jeux d'enfant.

— J'aurais parié que tu dirais ça. Quand donc tous ces riches corniauds vont se coucher, le coffre-fort de l'hôtel est bourré de coffrets fabuleux. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre. Après le bide de l'icône, je ne pensais pas mettre l'hôtel à sac. Maintenant je suis sûr que ça rendra.

— Comment est le coffre-fort ? s'enquit Bradey après un instant de réflexion.

— A toi de le découvrir. Je ne sais même pas où il se trouve.

— Okay. Ce ne devrait pas être difficile. Parle-moi de la sécurité. Tu as des tuyaux là-dessus ?

— Il y a deux flics maison qui font leur ronde à tour de rôle. Tous deux ont l'air compétent. Vers neuf heures du soir, deux gardiens de la sécurité, armés, prennent leur service et restent sur les lieux jusqu'à deux heures du matin. Ils sont jeunes et coriaces. La vie de l'hôtel se calme vers trois heures, mais jusqu'à quatre heures, il peut toujours rentrer des clients qui ont passé la nuit dehors. Il me semble que le meilleur moment pour faire sauter la chambre serait vers trois heures. C'est tout ce que je peux dire. Il va te falloir trouver les détails par toi-même.

— Tu penses me faire loger à l'hôtel ?

— Pas d'autre moyen possible. J'ai présumé à tout hasard que tu serais disponible et ai envoyé un de mes gars retenir, par les soins d'une agence de voyage, un des chalets de l'hôtel. Comme ça, il sera impossible de remonter à l'origine de la réservation.

Bradey approuva d'un signe.

— J'ai versé aussi un gros acompte ; il n'y aura donc pas de problème. Tu t'installes là-bas lundi prochain sous le nom de Cornelius Vance.

— Beau nom de rupin.

— Je m'arrangerai pour que tu aies une Rolls à ta disposition. Souviens-toi que c'est un milieu très riche dans lequel tu vas évoluer. Il me semble que tu devrais être un vieil infirme très fortuné accompagné d'un larbin qui poussera ton fauteuil roulant. Ne te lie pas avec les autres clients. Fais savoir au personnel que tu tiens à ce qu'on te fiche la paix. Ça va me coûter dans les quinze mille dollars, Lu. La location

du chalet se monte à huit cents pas jour sans la nourriture. Ne bois pas. Mange simplement, ou bien la note atteindra des sommes astronomiques. Amène ta boisson. Contente-toi de snacks au chalet pour déjeuner, mais il faut que tu ailles le soir au restaurant pour reluquer le butin. Tu me suis ?

Bradey fit signe que oui.

— Ta tâche sera de repérer la chambre forte et de l'ouvrir. Nous allons avoir besoin d'un compère très malin pour conduire la Rolls et se mêler au personnel. Il t'aidera à emporter les coffrets une fois le moment venu. Voilà le plan général. Maintenant, démolis-le moi.

— Tu dis qu'un des flics maison est de service la nuit ?

— Oui.

— Il y a aussi deux gardiens de la sécurité armés sur les lieux ?

— Ils ne te gêneront pas, Lu, lui assura Haddon en souriant. Ils représentaient le premier problème, avec le flic maison, que je savais devoir résoudre. C'est chose faite. Ils ne t'embêteront pas.

— Puisque tu le dis, Ed. Maintenant voyons la question du larbin. L'idée de me faire véhiculer en fauteuil roulant me plaît bien. Ainsi je serai le dernier à être soupçonné par les flics, et en ce cas ils arriveraient trop tard. J'aurai besoin d'un chauffeur pour m'aider à enlever les coffrets, mais l'avoir pour larbin ne me dit rien. Une jolie infirmière sexy recueillera plus d'infos qu'un gars. Une jolie infirmière sexy en uniforme pourra se promener par tout l'hôtel, bavarder avec tout le monde et nous fournir le tableau d'ensemble dont nous avons besoin.

— Tu fais allusion à ta petite amie ? lui demanda Haddon.

— Oui. Elle est si sexy. Rien que de penser à elle, ça me fait bander. Elle est faite sur mesure pour ce job.

Haddon haussa les épaules.

— Je te laisse le soin de régler ces détails. Je m'occuperai du chauffeur. Tu te charges de l'infirmière.

— Elle fait partie des frais, Ed ?

— Mon maximum pour ce coup sera de vingt mille dollars et ça comprend tout.

— Bon. Maintenant passons aux gardiens de la sécurité et au flic maison.

Haddon vida son verre.

— Tu regardes la télévision ?

— Sans doute. Pas souvent. Pour moi, à tout prendre, la télévision c'est de la merde.

— Tu n'as jamais vu le gars qui capture les animaux sauvages ?

— Si. J'ai souvent pensé que ces types-là doivent mener une sacrée bonne vie : dure, mais loin de tout ce cirque. Alors... ?

— Tu as vu un tigre endormi par une fléchette bourrée de drogue ?

Bradey scruta Haddon du regard.

— Oui.

— Je m'y suis intéressé. Je me suis informé auprès d'un bon ami à moi.

Haddon se pencha pour ramasser sa serviette en cuir qu'il posa sur la table. Il tourna les yeux vers le serveur, absorbé par la lecture d'un canard sportif, jeta un regard circulaire sur le bar désert, puis retira

de la serviette un objet qui ressemblait à un petit pistolet à air comprimé.

— Ce truc-là me coûte gros, Lu, mais c'est précieux. Il contient six petits dards chargés du même mélange qu'utilisent les gars de la jungle pour droguer un tigre. L'arme est automatique. Il te suffit de la braquer sur l'un des gardiens, de presser la détente et le voilà endormi pour six heures au moins.

Bradey le regarda, bouche bée.

— Ça, j'y crois pas.

Haddon sourit.

— Voyons, Lu. Tu devrais savoir depuis le temps que je sais organiser les choses.

— Tu prétends qu'il suffit de se servir de cette arme pour que le gars touché tombe endormi ?

— C'est ça. Tu es bon tireur, Lu ?

— Très peu pour moi. Je n'aime pas les pétards. Je n'ai jamais porté de flingue de ma vie et n'en porterai jamais.

— Je m'arrangerai pour te trouver un tireur hors-pair. Il se chargera des gardiens, conduira la Rolls et t'aidera à enlever les coffrets. Pas de problème.

— Tu soutiens pour de bon que cette drogue ne fera de mal à personne ? Pas de séquelles ?

— Le gars s'endort et se réveille six heures plus tard, frais comme un gardon.

— Ça alors ! s'exclama Bradey avec un regard admirateur à Haddon. On peut dire que tu manques pas d'idées, Ed.

— Il me semble bien. Et maintenant tu organises les choses de ton côté. Peux-tu venir me retrouver samedi à l'hôtel Seaview de Miami pour déjeuner ? On pourra passer une dernière fois les choses en revue. D'accord ?

— Bien sûr.

— Bon. (Haddon plaça l'arme sur ses genoux pour la cacher sous la table. Il fit signe au barman.) Pour te donner tous les apaisements, je vais te faire une démonstration.

Le gros serveur s'approcha et Haddon lui donna un billet de dix dollars, lui disant de garder la monnaie. Il le suivit des yeux tandis qu'il regagnait le bar, leva l'arme et pressa la détente. On perçut un faible son détonnant. Le barman sursauta, s'envoya une claque dans la nuque et se retourna vers Haddon qui refermait sa serviette. Alors les jarrets du serveur fléchirent et il alla s'étaler à terre.

— Tu as pigé ? demanda Haddon. Joli travail expéditif, hein ?

Les yeux écarquillés, Bradey observait le barman évanoui.

— Retire-lui le dard de la nuque, Lu, lui dit Haddon, et allons-nous-en.

Bradey se leva en chancelant, s'approcha du type sans connaissance, repéra un minuscule bout de métal enchâssé dans la nuque grasse, et l'en retira.

— Tu es sûr qu'il s'en sortira bien ? demanda-t-il à Haddon en lui rendant le dard.

— J'en suis sûr. Viens donc, tirons-nous d'ici avant qu'il ne s'amène quelqu'un.

Le barman commençait à ronfler tandis que les deux hommes quittaient le bar avec précipitation pour se retrouver sous un soleil écrasant.

*

A l'âge de quatorze ans, Maggie Schultz était déjà une menace pour les hommes. Aujourd'hui, à vingt-

trois ans, elle était plus redoutable pour eux qu'une bombe à neutrons. Elle était belle dans toute l'acceptation du terme. Blonde, parfaitement roulée, tous les photographes de magazines de luxe, tous les marchands de films pornos se bâtaient pour s'assurer ses services. Elle avait gravi l'échelle de la galanterie échelon par échelon, pour jouir à présent du privilège de choisir à sa guise. Elle avait rencontré Bradey et, pour la première fois de sa vie, elle était tombée amoureuse. Parfois, Bradey se demandait comment pareille chose avait pu arriver, sachant que Maggie n'avait que l'embarras du choix. Il lui avait raconté qu'il était dans le commerce des antiquités et voyageait constamment. Ajoutant que si cela lui disait de venir s'installer dans son appartement du West Side de New York tout en continuant à poser des photos de mode et coucher avec de riches corniauds qui payaient bien, il ne demanderait pas mieux. L'amour était pour Maggie chose si merveilleuse qu'elle y avait consenti.

Maggie s'était montrée d'un grand secours lors de la tentative de vol de l'icône. Bradey estima le moment venu pour lui de mettre cartes sur table et de l'introduire dans son monde de la cambriole. Ce qui pourrait s'avérer délicat. Maggie était toujours prête à grimper dans le lit du premier venu, mais quant à savoir si elle admettrait le vol, Bradey avait quelque doute.

Durant le trajet de Jacksonville à New York, il avait réfléchi au problème. Il ne voyait pas une fille capable de jouer aussi bien que Maggie ce rôle d'infirmière sexy. Il estima que, puisqu'elle était si follement amoureuse de lui, il pourrait se risquer, en s'y prenant adroitement, à la persuader de coopérer.

Parvenu à l'aéroport, il entra dans une boutique et acheta un panda géant en peluche. Il savait que Maggie, vison et diamants mis à part, était folle de pandas.

Il l'avait déjà prévenue de son arrivée. Ses piailllements excités et ravis au bout du fil avaient failli lui crever le tympan.

Lorsqu'il ouvrit la porte de son appartement, Maggie, nue comme un ver, s'était jetée sur lui. L'espace de quelques secondes, il se crut étranglé. Sur quoi, Maggie aperçut le panda.

— Oh, pas possible ! s'écria-t-elle. Oh, mon chou ! C'est pour moi ?

— Pour quoi prends-tu cette piaule ?... Pour un club de nudistes ? demanda-t-il avec un sourire béat.

Elle étreignit le panda.

— Oh, chéri ! Tu es vraiment merveilleux ! Avoir pensé à ça ! Je l'adore ! Il est superbe !

Bradey posa sa valise.

— Pas si superbe que toi, poupée. Si on passait à autre chose, hein ? proposa-t-il, entrant à la chambre à coucher.

Une demi-heure plus tard, Maggie reprenait le panda dans ses bras. Bradey, complètement fourbu, allongé sur le dos, pensait que jamais il n'avait couché avec une femme qui pouvait l'épuiser comme Maggie.

— Poupée, si on buvait un verre ? proposa-t-il.

— Bien sûr.

Elle glissa du lit, le panda toujours serré contre elle, et il admira son long dos magnifique, ses fesses fermes et rebondies, ses longues jambes fuselées tandis qu'elle quittait la chambre en coup de vent, et il soupira d'aise.

Ce ne fut qu'au retour du restaurant sélect et ruineux où ils étaient allés dîner et qu'ils furent assis côte à côte que Bradey attaqua son baratin de camelot.

— Ça te dirait de passer une semaine à Paradise City ? demanda-t-il négligemment.

Les yeux bleus de chine de Maggie s'ouvrirent tout grands.

— Tu parles de ce patelin où vivent tous les fameux milliardaires ?

— C'est ça.

Maggie poussa un piaillage joyeux et se jeta sur Bradey qui la repoussa fermement.

— Arrête, Maggie. Tu veux venir ?

— Essaie donc de m'en empêcher ! Paradise City ! Qu'est-ce qu'on n'en dit pas ! Les hôtels splendides, les palmiers, les plages, les restaurants...

— Du calme, Maggie. Je vais là-bas pour travailler. Si tu veux venir, tu devras m'aider.

— Bien sûr que je t'aiderai, mon chou. Je ferais n'importe quoi pour toi. Tu le sais. Je t'aime à la folie !

— Maggie. Ecoute donc. Je ne suis pas antiquaire. Maggie gloussa.

— Je n'ai jamais cru une minute que tu l'étais, mon amour. J'ai couché une fois avec un antiquaire. Après avoir bien soufflé et palpité, il n'a plus arrêté de parler des trucs qu'il avait vendus et à qui il les avait vendus. Sa piaule était bourrée de vieux meubles.

Bradey lui tapota la main.

— Fine mouche. (Il marqua un temps avant de poursuivre :) Je suis voleur professionnel.

Il attendit la réaction de la fille. Elle battit des paupières, puis hocha la tête.

— Tu veux dire que tu voles les riches pour donner aux pauvres ? Comme Robin des Bois ? J'ai vu un vieux film avec Errol Flynn dans le rôle de Robin. Il était chouette.

Bradey soupira.

— Laissons-là Flynn. Je vole les riches et mets le produit dans ma poche.

Maggie y réfléchit, puis approuva d'un signe.

— J'ai toujours pensé que Robin des Bois avait besoin d'un examen psychiatrique. Et je vais te dire une chose, mon chou : il s'est parfois trouvé qu'un vieux salaud plein aux as se soit endormi après m'avoir baisée, et que je lui ai soulagé son portefeuille d'un millier de dollars. Ce qui fait que moi aussi je suis une voleuse, pas vrai ?

Bradey poussa un soupir de soulagement. Il avait franchi l'obstacle, il lui restait maintenant à instruire Maggie de ce qu'il attendait d'elle.

Il lui exposa le plan de Haddon en vue du cambriolage du Spanish Bay Hotel. Maggie écoutait et, voyant son air attentif, Bradey se sentit assuré qu'elle enregistrerait ses paroles.

— Il y a au moins deux millions de dollars pour nous dans ce coup, conclut-il. Quand j'aurai palpé, on se mariera.

Maggie soupira.

— C'est ce que tu disais la dernière fois, mais tu n'as rien palpé et on n'est pas mariés. Tout ce que ça m'a valu, c'est un voyage en Suisse et une montre en diamant. Ne va pas t'imaginer que je me lamente, ajouta-t-elle en l'embrassant doucement. J'ai adoré la Suisse et je raffole de ma montre.

— Ce coup-là a foiré, dit Bradey. Celui-ci, ça va marcher.

— Alors qu'est-ce que j'aurai à faire ?

— Je vais m'installer à l'hôtel. J'aurai l'air d'un vieillard, cloué dans une petite voiture. Tu seras mon infirmière et garde-malade. Tu feras un malheur en uniforme d'infirmière.

Le visage de Maggie s'éclaira.

— Oh, oui ! J'adorerais ça ! J'ai toujours rêvé d'être infirmière ! Sérieusement, mon chou ! J'adore soigner les vieux hommes riches. Vraiment ! Blague à part !

Bradey contint son impatience au prix d'un effort. Parfois, il pensait que Maggie était un vrai boulet.

— Ton boulot consiste à repérer l'emplacement du coffre-fort. Tu devras bavarder avec le personnel et allumer les flics maison.

Maggie battit des mains.

— Aucun problème.

En la détaillant, Bradey pensa que cela ne poserait certainement pas de problème. Les appas de Maggie seraient capables de faire sortir George Washington de sa tombe.

— Alors, poupée, c'est d'accord ?

— Essaie donc de m'en empêcher ! s'écria Maggie en se jetant dans ses bras.

*

Après vingt années passées dans diverses prisons des Etats-Unis, Art Bannion, aujourd'hui âgé de cinquante ans, avait accepté l'adage selon lequel le crime ne paie pas. Grâce aux relations qu'il avait nouées avec nombre de criminels qui eux aussi

s'étaient trouvés derrière les barreaux lors de ses multiples incarcérations, et avec qui il s'était lié d'amitié, il avait vu là l'occasion d'entreprendre une nouvelle carrière qui rendrait service aux autres et serait profitable à lui-même.

Avec l'aide de sa femme, il se trouvait à présent à la tête de ce qui était peut-être la seule et unique agence de recrutement pour le milieu. Après tout, estimait-il, ils ont bien à Hollywood des agences pour fournir les magnats du cinéma en stars et acteurs de complément, alors pourquoi n'existerait-il pas une agence de recrutement pour proposer l'homme ou la femme idoine pour un coup soigneusement préparé ? Au cours de ces cinq dernières années, il avait monté son agence en commençant par exploiter les noms de ses co-détenus et libérés depuis lors, en recueillant ensuite les blazes de ceux qui se recommandaient de la jeune génération de délinquants parmi les plus prometteurs. Toutes ses affaires se traitaient par téléphone. Il était présent de neuf à dix-huit heures dans son minuscule bureau new-yorkais de Broadway, fumant et lisant des polars dans l'attente d'un coup de fil. Beth, sa femme, se tenait dans un bureau plus petit encore, et tricotait des chandails dont Art n'avait que faire mais qu'elle le forçait à porter. Quand le téléphone sonnait, Beth parcourait le grand classeur de ses doigts agiles et en apportait les fiches à Art. Art donnait au client le nom et adresse de l'homme ou la femme répondant à ses besoins.

Art se réservait dix pour cent sur le cachet de l'homme ou la femme qu'il procurait. C'était là un accommodement satisfaisant tant pour le client que pour lui, aussi Art s'était-il fait au cours de ces

années une pelote considérable, toujours en espèces, et à l'abri des griffes crochues du fisc. Ses activités se dissimulaient derrière une plaque apposée à la porte sur laquelle on lisait : *Société Universelle de Lecture de la Bible*. Il n'était dérangé ni par les visiteurs ni par la police.

Ce matin, Art Bannion, maigre, à demi chauve et gratifié de traits qu'aurait pu lui envier un vautour, paressait dans son fauteuil, les pieds sur son bureau, méditant sur son passé. De temps à autre, quand il en avait soupé des polars et que le téléphone demeurait silencieux, il songeait à ses erreurs, à ses nombreux séjours en prison, et même à ses père et mère.

Ses parents étaient de petits fermiers besogneux qui s'étaient contentés de peiner à gratter la terre et gagner, du point de vue de Art, des haricots. Son frère Mike, de dix ans son cadet, n'avait pas l'ambition dévorante de Art. Art avait quitté le toit paternel à dix-sept ans, assoiffé d'argent et de vie brillante. Au bout d'une année de semi-famine à New York, il s'était fait pincer avec deux acolytes alors qu'il tentait de forcer un coffre-fort de banque. Il avait tiré deux ans de prison. Dès lors il n'avait jamais cessé de chercher le fric facile, et il s'y était si mal pris qu'il était perpétuellement ramassé et jeté en taule. A la mort de ses parents, son frère Mike s'était engagé dans l'armée de métier et était parvenu au grade de sergent-instructeur, situation qu'Art considérait comme l'une des formes les plus basses de la vie animale. Pourtant il aimait beaucoup son frère qui ne se mêlait jamais de rien, ne le critiquait jamais, ne manquait jamais de lui rendre visite en prison et n'avait jamais cherché à lui faire changer de vie. Il y avait un puissant lien entre les deux hommes,

et Art avait pour son frère une secrète admiration qu'il gardait secrète.

Quand Art consentit enfin à reconnaître que le crime ne paie pas, il regarda autour de lui, trouva et épousa Beth, une petite femme boulotte d'humeur facile dont le père tirait une condamnation à perpète pour meurtre ; sa mère tenait un bordel miteux à La Nouvelle-Orléans. Beth était satisfaite d'aider Art à tenir son agence de placement pour criminels et de disposer d'un appartement de quatre pièces confortables et bien meublées.

Assis à son bureau, songeant à son passé, Art tourna ses pensées vers son frère, et ses traits s'assombrirent. Mike avait encaissé un sacré coup dur : un coup dur qu'Art n'aurait pas souhaité à son pire ennemi. Quand Mike était parvenu au grade de sergent, il s'était marié. Art n'avait rencontré Mary, la femme de Mike, qu'une seule fois, mais il avait approuvé le choix de son frère. Mike lui avait annoncé son mariage lors d'une de ses visites à la prison, cela devait faire six ans. Avec un sourire radieux, il avait confié à Art que Mary et lui se proposaient de fonder une famille nombreuse. Art s'était forcé à prendre un air satisfait, bien qu'il pensât que tout homme qui voulait des enfants devrait se faire soigner. Mike avait été muté en Californie, et les frères avaient perdu contact depuis quelques années. Art s'était vaguement demandé ce que devenait Mike, mais il n'était pas écrivassier et la mise en train de son agence l'avait entièrement absorbé.

Or, une quinzaine de jours auparavant, il avait eu un coup de fil de Mike qui lui demandait s'il pouvait le voir. Il y avait un certain ton dans la voix de Mike

qui lui fit soupçonner que quelque chose ne tournait pas rond. Il lui avait proposé de venir à son appartement, mais Mike avait spécifié qu'il désirait le voir seul.

— Pas de problème, lui assura Mike. Beth peut aller voir une amie. Il y a du neuf ?

— C'est ce dont je veux te parler, avait répondu Mike. Je te verrai donc à sept heures chez toi. (Il avait raccroché.)

Se souvenant de leurs retrouvailles, Art fit la grimace. Quand il avait ouvert la porte de son *appartement en réponse au coup de sonnette*, il s'était vu confronté à un homme qu'il avait eu de la peine à reconnaître comme son frère. La dernière fois qu'il avait vu Mike, il lui avait envié son physique et cette allure que donne l'armée à ses soldats de métier. Mike n'était plus que l'ombre de lui-même : maigre, les traits tirés, les yeux enfoncés et le désespoir émanant de lui au point qu'Art pouvait pour ainsi dire le sentir.

Les deux hommes s'étaient assis dans le calme de son *living-room* et Art avait écouté. Mike avait retracé en phrases brèves ces six années au cours desquelles les frères ne s'étaient pas rencontrés.

Un an après son mariage, une petite fille était arrivée : une enfant mongolienne. Mary avait quitté son emploi pour s'occuper du bébé, nommé Chrissy. Il leur avait fallu réduire leur train de vie et se débrouiller avec la solde de Mike.

— Bon Dieu ! s'était exclamé Art. C'est moche. Un bébé mongolien. Qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Un enfant mentalement handicapé, lui avait expliqué Mike. Une gosse charmante, affectueuse,

qui n'apprendra jamais à lire et ne parlera qu'avec difficulté. Qu'importe. C'était notre fardeau, et nous étions fous d'elle tous les deux.

— Alors... ?

Mike fixa le vide un long moment et le désespoir qui l'habitait s'apesantit.

— Mary a été tuée par un chauffard voici trois semaines.

Art se redressa, les yeux rivés à ceux de son frère.

— Quoi... ta femme a été tuée ? lança-t-il brusquement.

— Oui.

— Bon sang, Mike ! Pourquoi tu ne m'as pas prévenu ?

Mike haussa les épaules.

— Je te le dis maintenant.

— Mais pourquoi seulement maintenant ? J'aurais pu faire quelque chose. J'aurais pu être avec toi. Pour l'amour de Dieu...

— Personne n'aurait rien pu pour moi, dit tranquillement Mike. Il fallait que je m'en tire tout seul. Je n'ai plus de femme à présent et Chrissy sur les bras. Je l'ai placée dans un foyer proche de ma caserne et je peux la voir pendant le week-end. J'ai liquidé ma petite maison. Je loge à la caserne. Ce foyer convient à Chrissy, mais c'est coûteux. Je me suis tiré d'affaire jusqu'ici.

— Tu as besoin d'argent, Mike ? Je peux t'en donner. Combien ? Je ferai ce que je pourrai.

— Rien de semblable à ce qu'il me faut, Art, dit Mike.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Art. Je pourrais te prêter deux mille dollars. Bon sang ! Je peux te les donner.

— Il m'en faut cinquante mille au moins, déclara Mike.

Art le regarda bouche bée.

— Tu es fou ? Pourquoi te faut-il une pareille somme, bordel ?

— Pour prendre soin de Chrissy. J'ai eu un entretien avec le médecin qui dirige le foyer. C'est un brave type. Il me dit que Chrissy a une malformation du cœur. C'est courant chez les mongoliens. Elle ne vivra pas plus de quinze ans. Pour lui procurer les meilleurs soins, et je sais qu'on les lui donnera dans ce foyer, ça va coûter cinquante mille dollars, et ça doit lui assurer le bien-être pour le reste de sa courte existence.

— Mais voyons, Mike ! Tu gagnes ta vie ! Je participerai. Tu n'as pas besoin de trouver tout cet argent d'un seul coup. Tu peux payer le foyer tous les mois.

Mike acquiesça de la tête.

— C'est ce que je pensais, mais je serai mort d'ici cinq ou six mois.

Art se raidit. Voyant le visage décharné et les yeux enfoncés de son frère, il sentit un frisson dans le dos.

— Mort ? Ne dis pas de bêtises ! Tu es bon pour vingt ans ! Qu'est-ce que tu racontes ?

Mike considéra un long moment le whisky dans son verre, puis regarda son frère dans les yeux.

— J'ai un cancer généralisé, dit-il tranquillement.

Art ferma les yeux. Son visage devint livide.

Après un long silence, Mike reprit :

— Ces deux dernières années, j'ai ressenti des douleurs passagères. Ça me prenait, ça passait. Je n'en avais rien dit à Mary. Je pensais que ce n'était rien. Tu vois ? Les gens ont des douleurs, et ce n'est

rien, mais ils en font toute une affaire. Quand j'ai perdu Mary, et que ces douleurs s'aggravaient, je me suis inquiété du sort de Chrissy, alors j'ai vu le médecin militaire. Il m'a envoyé à un spécialiste à Northport, Lond Island. C'est pourquoi je suis ici. Je l'ai vu il y a deux jours et il m'a appris que j'en avais environ pour six mois à vivre. Je vais devoir entrer à l'hôpital dans deux mois, et je n'en sortirai pas.

— Bon Dieu ! Quelle vacherie ! s'écria Art. Ce toubib pourrait se tromper.

— Il ne se trompe pas. Laissons ça. Parlons affaires, Art, dit Mike en fixant son frère du regard. Tu m'as dit ce qu'était ton racket : trouver des gens pour faire un coup. Je n'ai aucun moyen de me procurer cinquante mille dollars, alors c'est précisément ce qu'il me faut faire. Je me fiche pas mal de ce qu'on me proposera puisque je n'ai que quelques mois à vivre. Est-ce que tu peux trouver un job qui payera cette somme ? Pour Chrissy, j'irai jusqu'au meurtre. Qu'est-ce que tu peux faire ?

Art sortit son mouchoir pour s'essuyer le visage.

— Je ne sais pas, Mike. Je vois ton problème, mais cinquante mille dollars pour un job, c'est plutôt rare. Tu es un amateur. Tu n'as pas de casier judiciaire. Mes clients n'aimeraient pas travailler avec toi. Un job qui paie aussi gros, c'est réservé à la famille, si je puis dire.

— Suffit comme ça, Art, dit Mike, d'un ton grinçant. Je compte sur toi. Quel que soit le job, je le ferai, et je le ferai bien. J'ai un mois de congé maladie. Je resterai ici jusqu'à ce que tu m'aies trouvé quelque chose. Je suis à l'hôtel Mirador. (Il se leva.) N'importe quoi — tu entends, n'importe

quoi — qui paiera cinquante mille dollars. Réfléchis-y, Art. Je compte sur toi. Okay ?

Art hocha la tête.

— Je ferai ce que je peux, mais je ne peux rien te promettre.

Mike le dévisagea.

— Dans tes mauvais jours, je ne t'ai pas lâché. Maintenant, j'attends de toi que tu ne me lâches pas. Salut, à bientôt. (Puis il sortit.)

Art avait fait de son mieux, mais sa fidèle clientèle ne voulait rien avoir à faire avec un amateur, et ce matin-là il était assis à son bureau, ne sachant plus à quel saint se vouer pour trouver un job qui rapporterait cinquante mille dollars à son frère. Il se demandait s'il devait vendre des titres, mais il savait que Beth n'accepterait jamais. Il avait discuté de la situation avec elle et elle s'était montrée peu compatissante. Les gosses idiots devraient être étouffés à la naissance, avait-elle déclaré. Une chose à ne pas faire, Art, c'est de vendre des titres et donner notre argent à Mike. C'est compris ?

Une semaine avait passé depuis la visite de son frère. Art n'avait eu aucune nouvelle de lui, mais le souvenir de ces yeux enfoncés et de cet air de désespoir le hantait.

Interrompant ses sombres pensées, Beth passa la tête par la porte du bureau de son mari.

— Ed Haddon à l'appareil, Art, annonça-t-elle.

Art fut aussitôt en éveil. Haddon était son plus sérieux client. Il lui avait procuré maints cambrioleurs de premier ordre, et Haddon payait généreusement. Il souleva le combiné.

— Bonjour, monsieur Haddon ! dit-il. Ça fait

plaisir de vous entendre. Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Je ne téléphonerai pas pour le seul plaisir d'entendre votre voix, glapit Haddon. Il me faut un homme : bonne apparence, flingueur hors ligne, capable de conduire une Rolls et de jouer le rôle d'un chauffeur.

Art poussa un long soupir. Voilà qui semblait fait sur mesure pour Mike.

— Pas de problème, monsieur Haddon. J'ai exactement l'homme qu'il vous faut. Pour quel job ?

— Un gros. Je paierai dans les soixante mille.

Art ferma les yeux. C'était trop beau pour être vrai.

— Pas de problème, monsieur Haddon.

— Qui est votre homme ?

— Mon frère. Il est tireur d'élite et il a besoin d'argent. Vous pouvez lui faire toute confiance.

— Qu'est-ce qu'il a comme casier judiciaire ?

— Il n'en a pas, monsieur Haddon. Pour l'instant, il est sergent-instructeur dans l'armée. Il présente bien, s'exprime correctement et c'est un remarquable tireur. (Art était si anxieux de voir son frère pourvu qu'il poursuivit :) Je me porte garant pour lui, monsieur Haddon.

Il ne l'avait pas plus tôt dit qu'il le regretta. Qu'est-ce qui lui prouvait que Mike donnerait satisfaction à Haddon ? Haddon était impitoyable. Jusqu'ici, Art lui avait donné plus que satisfaction, mais qu'il commette une bévue, il en avait la certitude, et Haddon ne traiterai plus jamais avec lui. La clientèle de Haddon était le pilier de son agence. Si Haddon le lâchait, tous ses autres clients le laisseraient tomber. Il se sentit soudain couvert d'une sueur froide.

— Ça fait mon affaire, dit Haddon. Si vous vous portez garant pour votre frère, ça me suffit. Okay, dites-lui de se présenter à Cornelius Vance, hôtel Seaview à Miami, dimanche 23 à dix heures du matin.

— Mais l'arme ?

— Vance s'occupera de ça, et écoutez, Bannion, ce sera sans violence. Il n'y aura pas de sang, mais il faut que cet homme soit un flingueur hors ligne.

— Quand est-ce qu'on touche l'argent, monsieur Haddon ?

— Sitôt le job terminé. Ça va bien demander deux mois de mise au point. C'est un gros coup, Bannion. Si vous le sabotez, vous pourrez fermer boutique.

Haddon raccrocha. Beth entra dans le bureau en coup de vent.

— J'écoutais, dit-elle, le visage cramoisi. Tu as perdu la boule ? Ce militaire débile ? Nous avons des douzaines de tireurs d'élite dans le fichier. Pourquoi l'avoir choisi... un foutu amateur ?

Art la foudroya du regard.

— C'est mon frère. Il faut l'aider. Va-t'en !

Quand Beth, ronchonnant, fut sortie, Art composa le numéro de l'hôtel Mirador et demanda à parler à M. Mike Bannion. Il s'attendait à ce que son frère fût sorti par cette matinée douce et ensoleillée, mais Mike arriva immédiatement au bout du fil.

Le pauvre diable ne bouge pas de sa sinistre chambre d'hôtel, pensa-t-il. Il attend que je l'appelle. Eh bien, j'ai une bonne nouvelle pour lui.

— Je savais que je pouvais compter sur toi, Art, dit Mike, la gorge serrée, quand Art lui eut appris la nouvelle, Dieu merci. Je ne te laisserai pas tomber.

Je vais me mettre tout de suite en route, mais j'ai besoin d'argent.

— D'accord, Mike. Je t'en enverrai trois mille en espèces à ton hôtel. Ne radine pas sur l'uniforme de chauffeur. Il faut que ce soit convaincant. Mon client est un grossium.

Un long silence s'établit, après quoi Mike demanda :

— Il n'y aura pas de sang ?

— C'est ce que dit le patron.

— Bien, Art, et merci encore. Tu peux compter sur moi. (Mike raccrocha.)

Art se laissa aller dans son fauteuil, se demandant s'il devait se considérer comme un saint ou un parfait cave.

II

Anita Certes entra dans la seconde salle de bains de la suite située sur le toit en terrasse du Spanish Bay Hotel, se raidissant contre ce qu'elle savait devoir affronter.

La suite de la terrasse, la plus luxueuse et coûteuse de l'établissement, avait été réservée par Wilbur Warrenton, fils de Silas Warrenton, le milliardaire texan du pétrole. Marié de fraîche date à Maria Gomey, Américaine du sud dont le père possédait nombre de mines d'argent, Wilbur avait jugé que Paradise City serait le lieu rêvé de leur lune de miel, et Maria, difficile à contenter, avait acquiescé.

A l'âge de vingt-neuf ans, Wilbur n'était pas encore entré à la Texas Oil Corporation sur laquelle régnait son père. Il avait poursuivi des études à Harvard, obtenu une licence de sciences économiques, passé un an dans l'armée comme commandant de chars d'assaut, parcouru le monde sur l'un des yachts de son père, rencontré Maria, dont il était tombé amoureux. A la fin de la lune de miel, il devait devenir l'un des dix vice-présidents du vaste royaume pétrolier de son père.

Son père, Silas Warrenton, rude magnat du

pétrole, n'avait d'amour pour personne à l'exception de son fils. L'épouse de Silas était morte quelques années après la naissance de Wilbur, et Silas, qui l'avait profondément aimée, avait reporté cet amour sur son fils. Quand Wilbur avait annoncé à son père son intention de se marier et lui avait présenté Maria, Silas l'avait observée d'un air songeur. Son teint sombre, son corps svelte et sensuel, ses grands yeux charmeurs et sa bouche dure avaient éveillé ses doutes, mais il connaissait l'existence des milliards du papa, aussi se borna-t-il à hausser mentalement les épaules. Si son fils voulait épouser cette fille-là, il n'y ferait pas objection. Après tout, se dit-il, elle valait la peine d'être baisée et le divorce était facile. Il lui adressa donc un sourire en coin et lui tapota l'épaule.

— Je veux des petits-enfants, ma chère. Ne me décevez pas.

Maria pensa qu'il était le vieux le plus horrible, le plus vulgaire du monde. Même lorsque Wilbur lui avait laissé entendre qu'il aimerait avoir des enfants, elle l'avait regardé froidement.

— Plus tard. Vivons heureux et libres tant que nous sommes jeunes. Les enfants amènent toujours des soucis.

Anita Certes était l'une des nombreuses femmes de chambre employées par le Spanish Bay Hotel. Agée de vingt-trois ans, trapue, la peau sombre, la chevelure couleur aile de corbeau, elle était Cubaine. Engagée depuis un an, elle était chargée de nettoyer les salles de bains, changer les draps du lit chaque matin, épousseter et frotter.

Anita venait de s'occuper de la salle de bains de Wilbur. Ce n'était pas un problème. Il allait jusqu'à replier ses serviettes lui-même et ne faisait aucun

désordre, en revanche celle de Maria faisait bouillir Anita d'une fureur réprimée.

Quelle foutue souillon que cette femme riche et gâtée ! pensa l'employée en découvrant le foutoir dans lequel elle allait à présent devoir mettre de l'ordre.

Les serviettes trempées traînaient à terre. Les emportait-elle dans la baignoire avec elle ? se demanda Anita. Les glaces étaient éclaboussées de rimmel et de poudre. Un bâton de rouge écrasé souillait le carrelage. La chasse d'eau n'avait pas été tirée.

Ces richards ! pensa Anita en ramassant les serviettes trempées. Serait-elle riche à millions comme cette garce-là, ce n'était pas elle qui s'aviserait jamais de laisser une salle de bains dans cet état répugnant.

Tout en travaillant, elle songea à son époux Pedro. Mariés depuis deux ans, ils étaient arrivés en Floride, sur les instances de Pedro, dans l'espoir d'améliorer leurs conditions matérielles qui avaient été difficiles à La Havane. Anita avait eu la chance de trouver cette place de femme de chambre au Spanish Bay Hotel, mais Pedro ne trouvait que des travaux temporaires, comme le balayage des rues, qui payaient chichement.

A ses yeux, Pedro était le plus bel homme du monde. Elle l'aimait d'un amour féroce et possessif, en adoration devant ce gars mince au teint bronzé, acceptant ses humeurs, ses plaintes continuelles, lui donnait tout ce qu'elle gagnait. Ils occupaient une pièce unique dans un immeuble sans ascenseur de Secomb, faubourg de Paradise City habité par les travailleurs. Elle était si amoureuse de Pedro qu'il ne lui venait pas à l'esprit que c'était un propre à rien.

Après quelques jours passés au volant de la balayeuse, il avait laissé tomber. Sa seule et unique pensée était de retourner à la petite ferme de canne à sucre de son père, bien qu'un an plus tôt il n'avait eu d'autre idée que de la quitter. Anita, écoutant ses plaintes, l'avait embrassé, exhorté à la patience. La chance ne manquerait pas de lui sourire. Couper la canne à sucre n'était pas une vie. Elle travaillerait plus dur et pourvoierait aux besoins. Pedro avait souri. D'accord, ils attendraient donc.

Tout en s'affairant à remettre de l'ordre dans le fouillis de la salle de bains, elle se demanda ce que faisait Pedro. Il lui avait dit qu'il allait battre le pavé à la recherche d'un boulot, mais elle avait des doutes. Au bout de la semaine, il avait dépensé tout ce qu'elle avait gagné. Souvent, il n'y avait plus de quoi racheter du riz, et il s'en plaignait. Anita, toujours en adoration, avait promis de travailler plus dur.

Tandis qu'elle s'échinait à rendre immaculée la salle de bains de Maria Warrenton, Pedro était attablé dans un bar minable de Secomb en compagnie de Roberto Fuentes. Les deux hommes buvaient de la bière.

Fuentes, un Cubain, vivait à Secomb depuis trois ans. Petit homme obèse aux yeux durs et étincelants, il s'était taillé un maigre moyen d'existence sur les quais en nettoyant et aidant à l'entretien et la réparation des nombreux yachts des riches.

Il aimait bien Pedro et prêtait une oreille complaisante à ses plaintes perpétuelles. Ce soir-là, il avait jugé que Pedro était mûr pour un job qui pouvait lui rapporter à lui, Fuentes, quelque trois mille dollars. Si un homme pouvait se faire une somme et trouver

quelqu'un pour en prendre le risque, l'idée méritait d'être prise en considération.

— Pedro, dit-il à voix basse, que dirais-tu de ramasser mille dollars ?

Pedro fit tourner son verre de bière tiédissante, puis leva les yeux sur Fuentes.

— Pourquoi parler comme ça ? Mille dollars ? Avec ce pognon, ma femme et moi on pourrait se ramener à la ferme de mon père. Qu'est-ce que tu racontes ?

Fuentes sourit. Son sourire était pareil à la langue frétilante d'un serpent.

— Ça peut se faire. Ça dépend de toi. Mille dollars ! Chouette, hein ?

Pedro acquiesça de la tête.

— Plus que chouette. Continue.

— Tu sais où se trouve ma chambre dans Coral Street ? Le grand bâtiment rien qu'en escaliers ?

— Je le connais, oui.

— Il y a soixante-dix locataires dans cet immeuble. Chacun d'eux paie un loyer de soixante dollars par semaine. Ça fait une prise de quatre mille deux cents dollars. Exact ?

— Alors quoi ? demanda Pedro.

— Toi et moi on pourrait mettre la main sur ce fric. Pour toi, ce sera aussi facile que de baiser ta femme.

Pedro baissa les paupières. Mille dollars facile !

— Continue, dit-il. Voilà qui commence à m'intéresser.

— Un certain Abe Levi crèche dans cet ensemble. Il travaille pour le compte des propriétaires. Il est leur concierge et encaisseur de loyers tout à la fois. Tous les vendredis, il va de logement en logement et

touche l'argent des loyers : quatre mille deux cents dollars. Il regagne sa loge, fait le compte des sommes perçues et le lendemain matin, il apporte le fric au bureau du gérant. Il fait la même chose depuis des années. Je l'ai observé. Et Levi est une chiffre molle. Tu lui agites un flingue sous le nez et il s'écroule. Il est gros et vieux. Il n'y aura qu'à entrer pendant qu'il compte le fric et le menacer avec un feu, et on empoche quatre mille deux cents dollars. Je te le dis, Pedro, c'est pas plus compliqué que ça.

Les yeux de Pedro étincelèrent.

— Ça me plaît, dit-il. Demain alors ?

— Oui (Fuentes lui adressa son sourire de serpent.) Mais tu devras te charger de Levi. Si c'est moi qui entre, il me reconnaîtra, mais si c'est toi, il ne se méfiera pas. Je me tiendra dehors, tu feras le coup... D'accord ?

Les yeux de Pedro perdirent leur éclat. Il réfléchit, puis secoua la tête.

— Tu ne prends donc pas de risques, mais moi si... hein ?

— Il n'y a pas de risques, assura Fuentes qui se pencha en avant pour tapoter le bras de Pedro. Tu entres, tu agites le feu, Levi tombe évanoui, tu ramasses le fric et on est heureux tous les deux.

— Pour ça, il m'en faut deux mille, déclara fermement Pedro.

Fuentes grimaça.

— Parce qu'on est des amis, je t'offre la chance de te faire de l'argent. Je peux trouver n'importe qui pour faire ce coup-là. C'est si facile. Non. Pas question de deux mille.

— Quinze cents ou tu te trouves quelqu'un d'autre.

Fuentes hésita, puis lui fit son sourire de serpent.

— D'accord. Discutons le coup, dit-il en se penchant en avant.

Quand Anita eut grimpé les cinq volées de marches pour regagner son logement d'une pièce, elle trouva Pedro allongé sur le lit, une cigarette lui pendillant des lèvres et un sourire béat sur le visage.

Anita était libre jusqu'à vingt heures en attendant de retourner à l'hôtel pour nettoyer la suite de la terrasse une fois de plus. Il était à présent cinq heures, et elle se sentait lasse et déprimée, mais à la vue de Pedro elle se dérida.

— Tu as trouvé du travail ! s'exclama-t-elle. Je le vois à ton air !

— Samedi nous retournons à La Havane, dit Pedro. J'aurai l'argent du voyage, et assez pour pouvoir aider mon père.

Anita le fixa du regard.

— Mais ce n'est pas possible.

— Si, dit-il, passant la main sous l'oreiller et en retirant le 38 que lui avait donné Fuentes. Avec ça, tout est possible.

Anita tomba brusquement assise, se sentant défaillir. Depuis quelque temps déjà, elle soupçonnait que Pedro se laisserait entraîner à une action désespérée.

— Chéri, je t'en supplie ! Il ne faut pas !

Pedro renfonça l'arme sous l'oreiller.

— J'en ai assez, dit-il, sa face maigre soudain défigurée par la rage. Il me faut de l'argent pour rentrer au pays. Fuentes et moi en avons discuté. Il n'y a pas de risque. Samedi je pars. Si tu veux rester, eh bien, reste ! Je rentre au pays avec quinze cents dollars. C'est décidé.

— Il y a toujours un risque, dit Anita d'une voix tremblante.

— Pas cette fois. Samedi nous partons. Maintenant fais à manger.

Anita s'était liée d'amitié avec le troisième chef du Spanish Bay. Elle lui permettait de temps à autre de lui passer la main sous sa jupe pour le plaisir d'un doux attouchement et, en retour, il lui refilait des restes : tranches de steak premier choix, morceaux de poulet et parfois même un quartier de tarte aux fruits. Tout en observant Pedro, elle dorlotait l'emballage de plastique que lui avait donné le chef, et Pedro jetait des regards avides sur le sac. Il n'avait pas mangé de la journée.

— C'est bien vrai que tu vas voler ? demanda-t-elle.

— Tu as entendu ! Fais-moi à manger !

Elle se leva lentement et passa d'un pas mal assuré dans la petite cuisine.

*

L'inspecteur de première classe Tom Lepski aimait le vendredi. A moins d'une urgence, et à Paradise City c'était rare, il pouvait signer le registre et rentrer à la maison pour le week-end. D'accord, il avait Carroll, sa femme, pour lui tomber sur le dos avec les corvées ménagères et lui faire tondre la pelouse, mais il était loin de la salle des inspecteurs et les tâches domestiques elles-mêmes valaient mieux que de moisir sur place dans l'attente d'un délit quelconque.

Il consulta sa montre. Dix minutes encore, et il serait en route. Carroll lui avait annoncé une tourte au poulet et jambon pour dîner. Lepski était gour-

met, et la tourte au poulet et jambon comptait parmi ses plats favoris.

Max Jacoby, inspecteur de deuxième classe, tapait laborieusement un rapport concernant un vol de voiture. Lepski et lui travaillaient ensemble.

— Une tourte au poulet et jambon ! s'exclama Lepski. Chouette ! Cette tourte, ça me botte !

Jacoby s'arrêta de taper.

— Il y a des fois où je t'envie, Tom, dit-il. Être le mari d'une sacrée bonne femme comme Carroll ! En sortant tout à l'heure, je vais passer chez Fung-U pour emporter un plat cuisiné... Beuh !

Lepski prit des airs avantageux.

— Il serait temps pour toi de penser au mariage, Max. Cette bouffe dégueulasse, très peu pour moi. Carroll aurait une attaque rien qu'à la pensée que je pourrais manger de ces saloperies.

— Je m'en doute, dit Jacoby qui se remit au travail en soupirant.

Le téléphone se réveilla sur le bureau de Lepski. Il saisit le combiné.

— Inspecteur Lepski ! brailla-t-il. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Lepski ! Tu n'as pas besoin d'être si vulgaire et de crier comme ça !

Lepski grommela, reconnaissant la voix de sa femme.

— Oh ! c'est toi, poupée, dit-il, d'un ton radouci.

— Oui, c'est moi, dit Carroll. Vraiment, Tom, tu devrais faire effort pour te montrer un peu plus courtois quand tu réponds au téléphone.

— Okay, dit Lepski, qui desserra sa cravate. Je serai à la maison dans vingt minutes. Alors, cette tourte, ça se prépare ?

— Voilà pourquoi je t'appelle. J'ai eu Mavis ici. Elle me parlait de son mari. Vraiment, Tom, la façon dont cet homme se conduit ! Je n'ai pu que l'écouter, j'en étais sans voix.

Lepski remua nerveusement dans son fauteuil.

— Okay, tu me raconteras les détails quand je serai rentré. Alors, cette tourte ?

— Il y a un petit ennui, se décida Carroll après un silence. Pendant que Mavis me parlait de Joe, j'ai oublié que la tourte était au four. Qu'est-ce que cet homme ne lui fait pas voir ! Tu ne pourrais pas le croire ! J'en étais littéralement sans voix.

Lepski se mit à tambouriner des doigts sur son bureau.

— Tu as oublié la tourte dans le four, bon Dieu ?

— Ne jure pas, Lepski. C'est vulgaire.

Lepski se saisit d'un crayon qu'il cassa en deux. Jacoby s'arrêta de taper et s'appuya à son dossier pour écouter.

— Qu'est-ce qui est arrivé à la tourte ? braila Lepski.

— J'aimerais que tu t'abstiennes de crier. Je t'appelle pour te dire de t'arrêter à la boutique de plats à emporter de Fung-U et de nous acheter quelque chose à manger, dit Carroll. Autrement, on n'aura rien. (Puis elle raccrocha.)

Lepski abattit le combiné et lança un coup d'œil furibond à Jacoby qui reprit vivement son travail. Avec un reniflement de mépris, Lepski quitta en trombe la salle des inspecteurs.

Comme il atteignait le poste de garde, prêt à sortir, le sergent Beigler apparut.

Beigler, un grand type corpulent à la face

piquée de son, était chargé d'assurer la marche du service en l'absence du chef de la police Fred Terrell.

— J'ai un job pour toi, Tom, dit-il.

Lepski le foudroya du regard.

— J'ai terminé mon service !

— Celui-ci fera ta joie, Tom. Je pourrais le donner à Max, mais j'ai décidé que c'était toi le gars qu'il fallait.

— Le donner à Max ? Faut que j'achète le dîner ! Carroll a brûlé ma tourte au poulet et jambon !

— Si je le confiais à Max, tu ne me le pardonnerais jamais, assura Beigler avec un large sourire.

— Alors quel est ce foutu job ? demanda Lepski, soudain curieux.

— Plainte vient d'être déposée contre le Club de la Feuille de Vigne, dit Beigler. Une certaine M^{me} Abrahams y a emmené son mari hier soir. Elle dit que les filles ne portaient pas leur cache-sexe.

Les yeux de Lepski s'ouvrirent tout grands.

— Tu veux dire qu'elles se promenaient toutes nues ?

— C'est ce que dit M^{me} Abrahams. Pas possible de passer là-dessus, Tom. Tu ferais bien de voir Harry. Si ça venait aux oreilles du maire, il ferait fermer la boîte aussi sec.

— Faut empêcher ça à tout prix.

— Alors, préviens-le, hein ?

— Tu parles. Pas de cache-sexe ? Ce qui est répugnant pour une vieille peau est un régal pour d'autres, déclara Lepski, l'œil allumé. Rends-moi un service, Joe. Appelle Carroll. Dis-lui que je ne rentre pas. Dis-lui que je suis sur un guet-apens.

— Fais-moi confiance, dit Beigler qui connaissait Carroll. Je te ferai passer pour un héros.

— Pousse pas trop, Joe. Carroll est maligne. Dis-lui seulement que je suis sur un guet-apens. D'accord ?

— Fais-moi confiance, Tom.

Harry Atkin, propriétaire du Club de la Feuille de Vigne était un bon ami de la police. Situé dans une rue adjacente à l'artère principale de Secomb, son club jouissait d'une nombreuse clientèle. Quand les rupins se sentaient d'humeur canaille, ils passaient une bonne partie de la nuit au club à déguster d'excellents fruits de mer servis par de superbes filles, les nénéés à l'air et pourvues de cache-sexe. C'était une affaire prospère que la sienne.

De temps à autre, quand il se trouvait dans le quartier, Lepski entraînait en passant pour tailler une bavette avec Harry, boire deux, trois drinks aux frais de la maison, admirer les filles, sur quoi il repartait au boulot. C'était là une chose dont il ne disait mot à Carroll, sachant qu'elle ne serait pas d'accord.

Il arriva au club vers huit heures moins le quart, descendit l'escalier menant à la grande salle qu'étaient en train d'astiquer trois Noirs en vue des ébats nocturnes.

Harry Atkin, petit homme gras à la chevelure flamboyante, lisait le journal du soir derrière le bar. Il leva les yeux et un large sourire s'épanouit sur ses traits à la vue de Lepski.

— Salut, Tom ! Ça fait des semaines qu'on ne te voit plus. Comment ça va ?

Lepski se hissa sur un tabouret, serra la main de Harry et repoussa son chapeau en arrière.

— Très bien, dit-il. Et toi ?

— On ne pourrait mieux. Il y aura foule ici ce soir. C'était bondé la nuit dernière.

Il avança la main vers une bouteille de Cutty Sark, sachant que c'était le biberon préféré de Lepski, en versa une généreuse mesure, y ajouta de la glace et poussa le verre sur le comptoir.

— Harry, dit Lepski après avoir éclusé une grande lampée. Il y a eu une plainte.

Harry hocha la tête.

— Je m'y attendais, Tom. Ce sont des choses qui arrivent. Cette vieille peau de M^{me} Abrahams, hein ?

— C'est bien elle. Qu'est-ce qui se passe, Harry ? Elle s'est plainte de ce que les mômes ne portaient pas leur cache-sexe, dit Lepski tout égrillard. J'aurais voulu y être, mais tu ne peux pas te permettre ça. Ça te vaudra une mauvaise réputation.

— Elle ment. Je vais t'expliquer ce qui s'est passé. Il y avait une paire de poivrots rupins à la table voisine de celle de la vieille peau et de son crétin de mari. Lu-Lu qui servait la soupe au poisson s'est penchée par-dessus, le cul en l'air.

Lepski, qui avait vu Lu-Lu et lui trouvait le popotin le plus sexy du club, acquiesça de la tête.

— A ce moment, l'un des poivrots a coupé le cordon du cache-sexe de Lu-Lu et le truc est tombé dans la soupe de la vieille peau ! s'esclaffa Harry. C'était inénarrable, la vieille folle de rage, son mari tout excité pour la première fois depuis des années, et Lu-Lu étreignant son chat. Les deux soiffards étaient aux anges. En fait, toute la salle était ravie, à part la vieille peau.

Non moins hilare, Lepski s'essuya les yeux.

— Impayable ! Je donnerais mon bras droit pour assister à ça.

— Oui. J'ai fait disparaître Lu-Lu, tenté d'apaiser la vieille peau, mais elle a saisi son mari au collet et

elle est sortie en criant qu'elle allait se plaindre au maire.

— Bon, Harry, t'en fais pas. J'en ferai état dans mon rapport. Ne te mets pas la tête à l'envers. Quand je raconterai ça à mes copains du commissariat, ils se tiendront les côtes. Il n'y en aurait pas une autre à avoir perdu son cache-sexe ?

— Je tiens à ce que tu le saches, Tom, mes filles sont respectables, déclara Harry d'un air sérieux. La dernière chose qu'elles perdront, ce sera leur minislip.

Lepski se mit à rire.

— Mais, bon sang, Tom, qu'ont-elles d'autre à perdre ? (Il vida son verre, consulta sa montre, constata qu'il était à présent huit heures et se souvint qu'il avait le dîner à acheter.) Rends-moi un service, Harry. Carroll a brûlé la tourte que nous devons manger. Si tu pouvais me filer une pizza ?

— Tu n'y penses pas. Pour toi, Tom, je vais faire préparer un vrai repas. Que dirais-tu d'un poulet aux champignons dans une sauce au vin blanc ? Ta chère moitié n'aura qu'à le mettre vingt minutes au four.

Les yeux de Lepski s'allumèrent.

— Voilà qui me semble fameux.

— Bien. Sers-toi un autre verre. Je vais arranger ça avec Charlie.

Tandis qu'Harry s'éloignait en hâte, Lepski s'empara de la bouteille de Cutty Sark. Parfois, le métier de police paye son homme, pensa-t-il. Une main fraîche lui saisit le poignet.

— Laissez-moi vous servir, monsieur Lepski.

Levant les yeux, Lepski se trouva confronté à une paire de petits seins aux tétons d'un rose coquillage et

découvrit une fille portant feuille de vigne et souliers à hauts talons pour toute parure et qui lui souriait.

— Je m'appelle Marian, dit la fille, papillotant de ses longs cils. Vous avez appris l'histoire de Lu-Lu ? Terrible, n'est-ce pas ?

Lepski ouvrit et ferma la bouche, mais pas un mot n'en sortit. Ses yeux se repaissaient de ce petit corps splendide tout près de lui.

Souriant, Marian versa l'alcool, y ajouta de la glace et lui mit le verre dans la main.

— Monsieur Lepski, dit-elle, s'asseyant à son côté sur un haut tabouret, je vous trouve, comme toutes les copines, le plus beau flic de toute la ville. Vous savez ?

Lepski se rengorgea. Le métier de policier ! pensa-t-il. Qui donc ne voudrait pas être flic ?

*

De l'autre côté de la rue étroite, en face du Club de la Feuille de Vigne se dressait un haut building tout en logements d'une ou de deux pièces exclusivement destinés aux travailleurs.

Abe Levi détestait le vendredi. Cette corvée d'encaisseur de loyers le tuait. Certains avaient toujours un prétexte larmoyant pour ne pas payer, et il fallait toujours qu'il fasse le méchant, ce qui était contraire à sa nature. Le syndicat des propriétaires lui avait signifié qu'il n'était pas question de faire crédit. Si les minables ne pouvaient trouver l'argent du loyer, ils seraient mis dehors. Cela peinait Art d'avoir à transmettre ces sommations. Il aimait être en bons termes avec les locataires, mais ces menaces rendaient la chose impossible.

— Voyons, disait-il, ne vous en prenez pas à moi. Payez ou vous serez expulsés. Moi je n'y suis pour rien. C'est le propriétaire.

Soutirer le loyer à d'aussi nombreux locataires, cela prenait du temps, et quand il avait sonné à la porte du dernier logement et encaissé le loyer de haute lutte, il était bien passé huit heures du soir. Il avait hâte de regagner sa loge du rez-de-chaussée et de prendre son souper.

Abe Levi était un juif trapu à tignasse grise et barbe en broussaille. La vie ne l'avait pas gâté. Dans sa jeunesse, il avait aidé son père à vendre des fruits sur une voiture à bras. Par la suite, il avait épousé une fille qui peinait dans un atelier de confection. A la mort de ses parents, il avait abandonné la voiture de fruits. Un ami lui avait procuré ce job d'encaisseur de loyers. Cela valait mieux que de battre le pavé en poussant une lourde cariole. Sa femme était morte depuis deux ans. Ils n'avaient pas eu d'enfants. Abe passait ses soirées solitaires à regarder la télévision et, une fois par semaine, il se rendait au club juif où il était toujours le bienvenu.

Pénétrant dans l'ascenseur, il pensait tristement à sa femme Hannah. Elle tenait toujours un repas au chaud dans l'attente de son retour. Ce soir, il mangerait un peu de poisson mariné, mais il y avait le bon feuilleton de T.V. qu'il suivait régulièrement.

Muni du pesant sac des loyers, à présent bourré de billets de banque et de pièces de monnaie, il sortit de l'ascenseur et enfila le long couloir obscur menant à la porte de sa loge. Deux des lampes du couloir étaient éteintes. Il allait devoir les remplacer, pensa-t-il avec lassitude, avant de pouvoir se mettre à table. Il lui incombait de tenir l'immeuble en ordre.

Parvenu à la porte de sa loge, il chercha sa clé, ouvrit et pénétra dans son living-room. Sa main chercha l'interrupteur, appuya dessus, mais il demeura dans l'obscurité.

Il grommela entre ses dents. Un foutu fusible avait sauté. Voilà qui allait le forcer à descendre aux sous-sols.

Abe, en homme soigneux, était toujours prêt à faire face à toute éventualité. Il avait toujours une puissante torche électrique placée sur une petite table près de la porte. Tandis qu'il la cherchait à tâtons, il reçut entre les omoplates une violente poussée qui l'envoya tituber dans le noir. Ses cuisses se heurtèrent au bras de son fauteuil de T.V., il culbuta, alla s'étaler à terre mais, malgré sa lourde chute, il ne lâcha pas le sac des loyers.

Pedro Certes, le souffle précipité, le cœur battant, l'avait attendu. Il avait dévissé une lampe dans le couloir, entouré le bout de l'ampoule d'un morceau de feuille d'étain et revissé la lampe, faisant sauter les plombs dans la loge d'Abe et dans le couloir.

Il se sentait plein de confiance. Fuentes avait dit qu'Abe était craintif et s'évanouirait à la vue d'une arme. Pedro avait non seulement emporté le revolver que lui avait donné Fuentes mais aussi une torche.

— Bouge pas ! glapit-il, allumant la torche dont il dirigea le faisceau sur sa main armée, puis il éclaira Abe qui s'efforçait de se relever. Lance-moi le sac !

Ça faisait belle lurette qu'Abe encaissait les loyers. Il n'avait jamais été victime d'un hold-up. Un flic l'avait mis en garde : « Abe, il y a toujours une première fois. Tes patrons veulent que tu sois armé. Voilà ton permis, et voilà le feu. Je te monterai comment t'en servir. » Et le flic était bon professeur.

Bien que persuadé qu'il n'en aurait jamais besoin, Abe se dit que si jamais il survenait un cambriolage et que le voleur se sauvait avec le magot, il perdrait non seulement son emploi mais aussi son gîte. Son patron avait été catégorique : « Vous amenez la recette ou vous prenez la porte. » Aussi Abe avait-il pris l'avertissement au sérieux. Il n'avait jamais fait usage de l'arme mais il savait comment s'y prendre : rabattre le cran de sûreté, les deux mains sur l'arme et presser la détente.

— Grouille ! râla Pedro dans l'obscurité. Le sac !

A présent Abe s'était dressé sur son séant ; il étreignait le sac et fixait les yeux sur le rayon aveuglant, incapable de voir l'homme qui lui criait les ordres.

— Prends-le, dit-il, poussant le sac dans la direction de la voix.

Le sac lourdement chargé ne glissa guère que d'une cinquantaine de centimètres sur l'épais tapis usé.

Pedro dévora le sac des yeux, excité par l'ivresse du triomphe. Demain Anita et lui seraient dans les airs, rentrant au pays. Combien son père serait heureux de le revoir ! Sa pensée courut comme du vif argent. Il avait été convenu qu'aussitôt le fric en sa possession, il monterait d'un trait au premier étage où Fuentes occupait une pièce. Abe, affolé, s'imaginerait qu'il s'était précipité hors de l'immeuble et, quand les flics seraient alertés, ils allaient écumer les rues à la recherche d'un homme portant un sac marron. Alors une nouvelle pensée se fit jour dans l'esprit de Pedro. Et s'il ne montait pas chez Fuentes, et s'il se précipitait plutôt dans la rue ? S'il gardait tout l'argent pour lui ? Quatre mille deux cents

dollars ! Il faudrait qu'il réduise le gardien au silence. Un coup sur la tête ! Voilà ! Sur quoi il sortirait, rentrerait chez lui, et Fuentes n'y pourrait rien changer.

Comme il s'avavançait vers le sac, tremblant d'excitation, il quitta Levi des yeux pour envoyer le rayon de sa torche droit sur le sac. La main d'Abe se glissa sous sa veste, ses doigts se refermèrent sur la crosse du revolver. Il sortit l'arme tandis que Pedro s'emparait du sac.

Du pouce, Abe rabattit le cran de sûreté, souleva l'arme et pressa la détente. L'éclair et la détonation éclatant dans le noir firent reculer les deux hommes. Pedro sentit un trait brûlant lui frôler la joue, qui bientôt se trouva mouillée. Il dressa brusquement son arme et, pris de panique, fit feu. Le rayon de sa torche se centra sur Abe qui parvenait à se relever. Pedro sentit l'arme rebondir dans sa main, entendit la détonation et, terrifié, vit une tache de sang apparaître au milieu du front d'Abe, qui sursauta et tomba à la renverse.

Pedro, étourdi par le bruit des deux coups, demeura immobile, respirant à peine, sachant qu'il avait tué le gardien.

La pensée terrifiante se fit jour dans son esprit qu'il avait tué un homme ! On presse la détente d'une arme et un homme tombe mort ! Une panique glacée s'empara de lui. Il ne pensa qu'à lui-même. S'il se faisait prendre, il passerait le restant de ses jours derrière les barreaux : un animal en cage ! Il n'y aurait plus d'Anita, plus de père accueillant, plus de chaud soleil brillant sur la ferme de canne à sucre.

Il entendit un bruit de voix. Des portes claquèrent. Une femme poussa un cri.

Fuentes ! Il fallait le rejoindre ! Saisissant le sac de la main gauche, l'arme dans la main droite, sentant le sang lui couler le long du visage, il sortit de la loge d'Abe, s'efforçant de dominer sa panique.

Fuentes, attendant à sa porte entrouverte, perçut les deux coups et il se raidit. Il entendit s'ouvrir des portes. Il vit s'attrouper plusieurs locataires du premier étage sur le palier.

Le sinistre imbécile avait bousillé le boulot ! Pourvu qu'il n'ait pas tué le gardien ! Il rejoignit le groupe qui plongeait le regard dans le puits de la cage d'escalier, parlant fort tandis qu'une femme gémissait. Il vit Pedro, la face ensanglantée qui levait vers lui des yeux fixes, et il recula.

A la vue des faces effrayées qui le dévisageaient, Pedro comprit que la retraite lui était coupée de ce côté. Le sac de cuir marron toujours à la main, il courut vers la porte d'entrée.

Lepski acceptait le grand carton que Harry posa sur le bar.

— Voilà le poulet, Tom, plus des nouilles. Bon appétit.

Lepski s'épanouit.

— Chouette ! Voilà qui va en boucher un coin à Carroll ! Merci mille fois.

Comme Marian se glissait à bas du tabouret, il lui tapota la croupe. Ce fut alors qu'il perçut des coups de feu.

Instantanément, Lepski ne fut plus qu'un flic. Déjà il avait sauté de son siège et fonçait vers la sortie. Il avait son revolver à la main quand il parvint dans la rue.

Déjà le bruit des coups de feu avait ameuté le quartier. Pneus hurlant, des voitures freinaient. Bou-

che bée, les gens s'arrêtaient, les yeux rivés à l'entrée de l'immeuble.

A cet instant, Pedro surgit dans la rue. La vue du sang qui lui coulait du visage et de l'arme qu'il tenait à la main mit la foule en fuite. Des femmes poussèrent des cris, quelques hommes foncèrent vers le trottoir.

Lepski porta les yeux de l'autre côté de la rue et vit Pedro prendre son élan. A fond de train, évitant les voitures arrêtées, le flic se lança à sa poursuite.

Pedro perçut le martèlement des pas qui le pourchassaient. Les yeux agrandis de terreur, il se retourna et vit Lepski qui se faufilait à travers la foule fuyante pour l'atteindre. Il comprit instinctivement que cet homme à ses trousses était un flic : il vit le revolver dans la main de l'homme. A moitié fou de terreur, il fit volte-face et tira sur Lepski. Une femme noire qui se ruait vers un porche pour y chercher abri prit la balle de Pedro en pleine tête.

— Arrêtez ou vous êtes mort ! vociféra Lepski.

Pedro se jeta de côté et traversa la rue comme une flèche.

Tenant son revolver à deux mains, jambes écartées, Lepski fit feu.

Pedro sentit l'impact de la balle qui le fit culbuter en avant. Il lâcha le sac de cuir usé et l'arme que lui avait prêtée Fuentes lui échappa de la main. Il se plia sur lui-même, déchiré par une douleur intolérable.

Une voiture de ronde s'arrêta, hurlante. Deux agents rejoignirent Lepski. Ils s'approchèrent de Pedro avec précaution.

— Le salopard est encore vivant, dit l'un d'eux.

Fuentes avait regagné son logement à toute allure en claquant la porte pour se précipiter à la fenêtre. Se

penchant dehors, il arriva à temps pour voir Lepski faire feu sur Pedro. Il vit le sac de cuir marron, contenant quatre mille deux cents dollars, tomber aux pieds du corps abattu de Pedro, puis son revolver qui gisait à un mètre de là.

Le revolver !

Fuentes se moquait pas mal de Pedro. Il espéra seulement qu'il fût mort, mais le revolver... !

Il fallait qu'il ait perdu la tête pour avoir prêté son arme à Pedro ! A peine les flics l'auraient-ils examiné qu'ils en feraient remonter la filière jusqu'à lui. Pedro avait rempli un certain temps les fonctions de gardien de nuit à bord d'un yacht de luxe dont le propriétaire, qui tenait à ce qu'il fût armé, avait fait le nécessaire auprès de la police. Fasciné par l'arme, Fuentes avait voulu la garder. Quand le propriétaire avait fait voile vers les Bahamas, Fuentes lui avait dit qu'il avait accidentellement laissé choir l'arme par-dessus bord. Le type avait haussé les épaules en lui recommandant de signaler la perte à la police. Ce dont Fuentes s'était bien gardé. Le port d'arme était encore valable pour huit mois et, d'ici là, avec l'argent que Pedro devait voler, Fuentes serait de retour à La Havane, et au diable les flics !

Mais à présent... !

Il suffirait de quelques heures aux flics pour identifier l'arme, et alors ils se lanceraient à ses trousses.

Suant à grosses gouttes, il observa la scène qui se déroulait sous lui. D'autres voitures de ronde arrivèrent. Sirène hurlante, une ambulance arriva aussi.

Pris de panique, Fuentes tourna le dos à la fenêtre. Il fallait se sauver avant que l'immeuble soit fouillé de fond en comble. Il courut à son placard et jeta ses

quelques vêtements dans une valise délabrée. Mais où aller ? Il pensa à Manuel Torres, son meilleur ami.

Fuentes rencontrait souvent Manuel Torres sur le port. Tous deux avaient vécu dans le même village proche de La Havane, fréquenté la même école et, dans leur jeunesse, travaillé dans la même ferme de canne à sucre. Fuentes était certain de pouvoir compter sur Manuel pour lui venir en aide.

Ouvrant sa porte, il risqua un œil dans le couloir. Ses voisins lui tournaient le dos : tous avaient le regard plongé dans le puits de la cage d'escalier.

A pas de loup, sa valise à la main, il atteignit le fond du couloir et la porte de l'escalier de secours. Il repoussa le verrou, ouvrit, puis lança un coup d'œil en arrière. Personne ne regardait dans sa direction, tous les yeux étaient rivés au hall d'en bas.

Il referma la porte sur lui, puis descendit l'escalier en courant. En longues enjambées rapides, empruntant les étroites ruelles sordides, il piqua sur le front de mer.

*

Deux heures après le meurtre d'Abe Levi, le sergent Hess, un petit homme corpulent qui commandait la brigade criminelle entra dans le bureau du chef de la police Terrell.

— M'a tout l'air d'une simple razzia, chef, dit-il. Deux morts. Un flingueur paniqué, j'imagine. On n'a pas encore réussi à identifier le meurtrier. Il n'avait pas de papiers sur lui. On a posé des questions dans le coin mais personne n'est volontaire pour jacter. C'est un Cubain. On continue à chercher, mais les Cubains se tiennent entre eux.

Terrell, un grand homme fort aux cheveux d'un blond roux moucheté de blanc, au visage à gros traits qui s'achevait en une mâchoire saillante et carrée, avait l'air de ce qu'il était : un chef de police coriace et compétent.

— Ce Cubain ?

— Il pourrait s'en sortir. Tom l'a atteint au poumon. Pour l'instant, il est en réanimation. Larry est à son chevet.

— Pas d'indice sur l'arme ?

— On est en train de vérifier. On devrait obtenir quelque chose d'un instant à l'autre.

— La presse ?

Hess grimaça.

— On n'a pas souvent deux meurtres à leur offrir dans la même journée, chef. Ils s'en délectent.

— Rien d'étonnant. Vous avez pris les empreintes du meurtrier ?

— Elles ont été communiquées à Washington. Le sergent Beigler entra.

— J'ai reçu un rapport sur l'arme, chef. Elle appartient à un Cubain, Roberto Fuentes. Il a un permis. Il habite l'immeuble où Levi a été tué. Ce n'est pas le meurtrier. La photo sur son permis ne correspond pas. Max et deux agents sont partis le cueillir.

— Cet homme, Fuentes, aurait pu vendre son arme au meurtrier, dit Terrell, ou alors il pourrait être de mèche sur ce coup.

— C'est aussi mon avis, chef.

Le téléphone sonna. Beigler décrocha.

— Ne quittez pas, dit-il, puis il se tourna vers Terrell. Fuentes a décampé. Il a emporté tous ses

vêtements. Personne ne sait rien dans l'immeuble... évidemment.

— Il me le faut, dit Terrell. Organisez-moi ça, Joe.

Beigler qui adorait l'action acquiesça de la tête.

— Vous l'aurez, chef.

*

Il était passé deux heures du matin quand Anita Certes approcha le bateau de pêche de Manuel Torres. Le front de mer, à part quelques veilleurs de nuit, était désert. Les gardiens lui jetèrent un coup d'œil tandis qu'elle marchait, se maintenant dans l'ombre. Ils la prirent pour l'une des nombreuses putes qui fréquentaient le port.

Elle s'arrêta lorsqu'elle eut repéré le bateau de pêche. Une lumière brillait dans la cabine de l'avant. Elle était certaine que, dans cette cabine, elle trouverait Fuentes.

Ce ne fut qu'en rentrant chez elle, après avoir fait le ménage de la suite de la terrasse, qu'elle avait appris la fusillade par son transistor.

Avant qu'elle ne parte au travail le matin, Pedro lui avait dit de préparer les bagages à son retour dans la soirée.

— Nous partons pour La Havane demain matin à dix heures. Tiens-toi prête.

Elle lui avait passé les bras autour des épaules et l'avait serré contre elle.

— Cher mari, j'espérais de tout mon cœur que ça n'arriverait pas, mais tu peux compter sur moi à jamais.

Elle était revenue pendant sa pause de l'après-

midi, mais Pedro n'y était pas. Physiquement, elle s'était reposée, mais pas moralement. Elle pensait sans cesse au revolver que lui avait montré Pedro. Elle songea à l'ami Fuentes qui lui avait donné l'arme. Pedro lui avait assuré qu'il n'y aurait pas de risque. Elle était si éprise de lui qu'elle se força à se persuader que tout se passerait bien, mais elle demeurait craintive.

Rentrée encore une fois au logis à dix heures et demie, espérant éperdument y trouver Pedro qui l'attendait, la petite pièce vide lui fit chavirer le cœur. Pedro lui avait dit de faire les bagages, aussi se mit-elle avec lassitude à emplir deux valises de leurs quelques affaires. Ce faisant, elle pensa que le lendemain à cette heure-là ils seraient de retour à la petite ferme de canne à sucre, et qu'elle allait peiner une fois de plus dans la chaleur, mais qu'importait tant qu'elle aurait son bien-aimé à ses côtés.

Tout en attendant le retour de Pedro, elle tourna le bouton pour prendre les informations. Elle entendit le récit du meurtre d'Abe Levi, un encaisseur, et de Carry Smith, une Noire, ainsi que de la tentative de vol de la recette des loyers encaissés par Abe Levi, et le corps d'Anita se fit dur comme pierre.

— L'inspecteur Lepski, poursuivit le présentateur, voyant s'échapper le voleur, après les sommations d'usage, a fait feu. Le voleur, un jeune Cubain, n'a pas été identifié jusqu'ici. Grièvement blessé, il est à l'hôpital sous la garde de la police.

Anita se porta la main à la bouche pour étouffer un cri.

Pedro !

— La police a voulu interroger un autre Cubain nommé Roberto Fuentes qui a disparu. L'arme du

crime a été identifiée comme lui appartenant, et on suppose qu'il aurait soit vendu soit prêté le revolver au meurtrier, continua le présentateur. Toute personne susceptible de savoir où se trouverait cet homme est priée de se mettre en rapport avec la police.

Anita ferma le transistor.

Certaines femmes possèdent une énergie de fer, d'autres non. Anita avait en elle ce courage acquis par le rude, l'écrasant travail dans les champs de canne à sucre et la corvée de l'hôtel. Quand elle eut encaissé le coup qui lui apprenait que son bien-aimé était grièvement blessé et aux mains de la police, elle réfléchit au problème. La police découvrirait bientôt qui était Pedro et où il demeurait. Les flics allaient venir jusqu'à cette chambre et ils l'interrogeraient. Elle perdrait son emploi à l'hôtel. Il lui fallait agir sur-le-champ !

Fuentes ! Il apprendrait que la police était à sa recherche, et il allait se cacher.

Anita vivait à Secomb depuis de longs mois. Elle faisait partie de la communauté cubaine. Elle connaissait les amis de Pedro. Elle savait que Fuentes parlait sans cesse de son riche ami Manuel Torres qui possédait un bateau de pêche, amarré au Quai de l'Ouest.

Elle avait beaucoup entendu parler de Manuel Torres. On disait de lui qu'il était un homme très influent. Il était plus que ça. La communauté le considérait comme le parrain de tous les Cubains de la ville. Quand quelqu'un avait un problème, il allait trouver Manuel qui le secourait. Il était connu sous le nom de « L'Homme de Vérité ». Quand il disait pouvoir résoudre un problème, le problème était

résolu. Naturellement, il prenait quelques *cents* pour son temps, mais c'était là chose acceptée parce que ses conseils étaient toujours bons. Quand il ne pêchait pas, il tenait sur le quai une échope de camelote pour touristes dont il tirait bon profit.

Quand parfois Fuentes et Pedro avaient bu du gros rouge ensemble, Anita, à leurs côtés, avait prêté l'oreille aux vantardises de Fuentes.

— Manuel est mon ami, avait-il déclaré à Pedro. Si jamais j'étais dans le pétrin, j'irais à lui et il me viendrait en aide.

Manuel Torres, connu sous le nom de L'Homme de Vérité ! songea Anita. Je trouverai Fuentes en sa compagnie.

Plus d'une heure durant, elle demeura immobile, l'esprit actif.

Il fallait sauver Pedro ! Il ne fallait pas qu'il passe de longues années en prison ! C'était là une pensée intolérable, impossible ! L'amitié, elle en savait la valeur. Pas plus Fuentes que Manuel ne lèveraient le petit doigt pour aider Pedro à moins d'y être poussés par un puissant aiguillon.

Au bout de cette heure de sombres réflexions, elle finit par trouver une solution. Elle hésitait, se demandant si un pareil plan avait des chances de réussite, mais elle finit par se persuader qu'il n'était d'autre moyen de sauver Pedro et qu'il fallait donc tenter le coup.

Elle irait trouver Manuel et Fuentes et leur exposerait ce plan. Elle avait bon espoir que lorsqu'ils auraient saisi l'importance de la somme qu'ils pourraient y gagner, ils l'aideraient à sauver son mari.

A présent, elle était face au bateau de pêche de

Manuel. Elle vit bouger une ombre derrière le rideau de la cabine éclairée à l'avant.

Elle chercha autour d'elle, trouva un caillou qu'elle lança sur le hublot.

Elle attendit, sur quoi la porte de la cabine s'ouvrit et la sombre silhouette d'un colosse apparut sur le pont.

— C'est moi... Anita Certes, fit-elle à mi-voix.

III

Mike Bannion paya le taxi qui l'avait mené de l'aéroport de Miami à l'hôtel Seaview. Il s'arrêta un instant pour jeter un coup d'œil à l'entrée de l'établissement vieillot aux balcons ouvragés de fer forgé. Il jugea que c'était là un hôtel résidentiel pour retraités pas trop argentés. Haussant mentalement les épaules, il gravit les quelques marches menant au hall décoré de palmiers nains dans leurs pots de cuivre terni, et s'approcha du modeste bureau de réception.

Un homme d'âge mûr à la mise correcte lui adressa un sourire de bienvenue.

— Je suis attendu par M. Vance, lui dit Mike.

— Monsieur Lucas ?

— Lui-même.

Le frère de Mike lui avait dit de s'inscrire sous le nom de Ted Lucas, et qu'une chambre lui avait été réservée à ce nom-là.

— Un instant, je vous prie, dit l'homme mûr qui souleva le téléphone, murmura, puis raccrocha.

— M. Vance va vous recevoir, monsieur Lucas. Premier étage. Chambre 2. Votre chambre est au

quatrième. N° 12. Si vous voulez laisser votre bagage, je le ferai monter à votre chambre.

Mike prit l'ascenseur jusqu'au premier. Il s'épargnait à présent tout effort inutile. Il constatait que les escaliers lui causaient une vive douleur au côté. C'était aujourd'hui un mauvais jour. C'était probablement dû à l'avion et à son sac à trimbaler. Il était sûr qu'il aurait oublié demain cette affreuse chose qui lui rongeaient l'intérieur. La douleur allait et venait. Il était des jours où il cherchait à se persuader qu'il n'allait pas mourir d'ici quelques mois, mais en quittant l'aéroport, quand la dent aiguë de la douleur avait mordu sa chair, il s'était rendu à l'évidence qu'il se leurrerait lui-même.

Il frappa à la porte de la chambre 2, et une voix lui cria d'entrer d'un ton agressif.

Ouvrant la porte, il pénétra dans un petit salon, miteux mais confortable, une pièce où pouvaient se reposer les très vieilles gens en attendant la mort.

Lu Bradey était assis dans un fauteuil roulant. Tournant les yeux vers lui, Mike vit un petit homme maigre qui devait friser les quatre-vingts ans. Le déguisement de Bradey était le dernier de ses chefs-d'œuvre. L'abondante toison blanche, la grosse moustache blanche, les narines pincées, la peau sèche et ridée avaient complètement blousé Maggie. Bradey lui avait dit de venir à l'hôtel Seaview où une réservation était faite pour elle au nom de Stella Jacques, et qu'il lui fallait demander M. Vance.

Quand Maggie, arrivée dans l'après-midi de la veille, était montée à la chambre 2, elle avait dévisagé ce vieillard dans son fauteuil roulant.

— Oh ! excusez-moi, s'était-elle exclamée. J'ai dû me tromper de chambre. (Et déjà elle se retirait.)

— Entre donc, poupée, et enlève ta culotte, lui dit Bradey de sa voix naturelle.

Maggie était si éberluée qu'elle n'avait pas trouvé cela drôle du tout. Il avait fallu tout un temps à Bradey pour la calmer et la convaincre que ce vieil impotent qui lui tapotait la joue était vraiment l'amour de sa vie.

Finalement, il l'avait mise au fait. Le lendemain matin, il lui avait annoncé l'arrivée de l'homme qui devait jouer un rôle si important dans le casse de l'hôtel.

— Tu resteras dans la chambre à coucher, Maggie, lui dit Bradey. Garde la porte entrouverte et écoute. Je te demande de t'assurer que tu pourras travailler avec cet homme, tout comme je vais m'en assurer moi-même. Haddon me dit qu'il est au poil, mais c'est un amateur. Il n'a pas de casier et je me méfie des amateurs. Qu'il nous laisse tomber, qu'il perde la boule, et nous voilà tous les deux dans un drôle de pétrin. Ecoute sa voix, et ce qu'il dit, puis entre et regarde-le bien. S'il te rend nerveuse, passe-toi la main dans les cheveux. Si tu te crois sûre de pouvoir travailler avec lui, alors dis-le.

Les yeux écarquillés, Maggie acquiesça d'un signe de tête.

— C'est un gros truc qui se prépare, pas vrai, Lu ? Ça m'inquiète un peu. Je n'ai pas envie d'aller en prison, mais si tu dis que ça ira bien, alors c'est bien pour moi.

— Tu n'iras pas en prison, poupée, ni moi non plus.

Maggie caressa la main de Bradey.

— Tu veux que je te dise, chéri ? Je n'ai jamais été

baisée par un homme de quatre-vingts ans. Si on essayait ?

Bradey éclata de rire.

— Non. Il m'a fallu trois heures pour mettre ce déguisement au point. Je n'ai pas envie que tu me le bousilles. Allons, calme-toi.

Arrêté à la porte, Mike considéra ce vieillard dans son fauteuil roulant. Il fut aussi éberlué que Maggie. Bon Dieu ! pensa-t-il. Ce vieux débris serait l'homme avec qui je vais devoir travailler ?

Tandis que Mike le dévisageait, Bradey l'observait lui aussi d'un œil froid, scrutateur, après quoi il commença à se détendre. C'était là ce qu'on appelle un homme, pensa-t-il. Non seulement dur, mais rompu à la discipline. Haddon lui avait dit que c'était un sergent de métier. Ce n'était pas l'homme à perdre son sang-froid. Les yeux enfoncés inquiétèrent Bradey, mais la bouche ferme et la forte mâchoire compensaient largement le regard.

— Je suis Mike Bannion, annonça l'homme. Monsieur Vance ?

— Entrez et asseyez-vous, dit Bradey.

Il attendit que Bannion eût refermé la porte et fût venu s'installer près de son fauteuil roulant.

— Ainsi vous êtes Mike Bannion, dit Bradey de sa voix de vieillard. Parlez-moi de vous.

Mike regarda Bradey dans les yeux. Il y avait quelque chose de faux dans l'aspect de ce vieux-là, il le sentait instinctivement.

— Je suis là pour faire un boulot, dit-il. Vous n'avez pas plus besoin de connaître ma vie que je n'ai besoin de connaître la vôtre. De quel job s'agit-il ?

Cela plut à Bradey. Ce soldat imposant ne s'en

laissait manifestement pas conter, se dit-il, mais il décida de le sonder plus avant.

— On m'assure que vous êtes bon tireur. Jusqu'à quel point ?

— Si on arrêta ces foutaises ? proposa Mike. Dites à la personne qui est dans l'autre pièce de sortir de là. Venons-en aux choses sérieuses.

Maggie sortit de la chambre, s'arrêta pour considérer Mike et joignit les mains.

— Quel beau mec ! s'exclama-t-elle.

Bradey se mit à rire en voyant Mike contempler Maggie avec des yeux ronds.

— Buons un verre, dit-il, quittant son fauteuil roulant pour se diriger vers les bouteilles alignées sur la table. Voici Maggie. Elle travaille avec nous. Qu'est-ce que vous prenez, Mike ?

Ahuri par l'agilité subite d'un vieil impotent et par la vue de Maggie, au comble de sa séduction, Mike ne put que rester bouche bée. Sur quoi, se ressaisissant, il se leva.

— Du scotch ? lui proposa Bradey.

— Qu'est-ce que tout ça signifie ? demanda Mike avec brusquerie.

— Prenez un scotch, Mike, dit Bradey, lui en versant une grande lampée. Maggie, tu ferais bien de t'abstenir. Je sais que le scotch ne te vaut rien. Sers Mike pendant que je me verse le mien.

Maggie prit le verre et s'approcha de Mike.

— Voici pour vous, mon grand, dit-elle.

Il prit le verre, pensant que jamais il n'avait vu femme aussi sexy. Il se sentait un peu étourdi, mais voyant que Bradey lui faisait signe de prendre un siège, il s'assit.

— Bien Mike, excusez-moi de vous avoir couil-

lonné, mais je tenais à m'assurer que vous étiez bien l'homme qui convient pour ce job, dit Bradey en regagnant son fauteuil roulant. Je suis satisfait. (Il se tourna vers Maggie.) Et toi ?

Maggie soupira.

— Oh, oui ! Il est drôlement baraqué !

Bradey se reprit à rire.

— Il va falloir vous habituer à Maggie. Il m'a fallu du temps pour m'y faire.

Mike était enfin revenu de la surprise que lui avaient causée ce vieillard qui se conduisait comme un homme de trente ans ainsi que l'impact de Maggie.

— Monsieur Vance, dit-il sur un ton bref de militaire, je vous ai demandé de quel job il s'agissait.

Maggie eut un doux gémissement.

— N'est-ce pas qu'il a une voix magnifique ? dit-elle, battant des paupières.

— Maggie, ferme-la ! glapit Bradey qui se tourna alors vers Mike. Voilà ce que nous allons faire. Je joue le rôle d'un impotent, Maggie est mon infirmière, vous êtes mon chauffeur... Vous avez l'uniforme ?

— Oui.

— Parfait. Et maintenant voici le topo.

Vingt minutes durant, Bradey entra dans les détails du vol projeté.

— Votre tâche consiste à réduire les gardiens à l'impuissance si jamais ils se manifestent. Vous utiliserez une arme à dard, conclut Bradey, faisant signe à Maggy qui entra à la chambre à coucher et revint avec l'arme. Il ne faut pas qu'il y ait malentendu, ajouta-t-il tandis que Mike examinait l'arme. Elle n'est pas mortelle. Il n'y aura pas de tués.

L'astuce, c'est de placer le dard dans la nuque des gardiens. Voilà votre tâche, ensuite vous m'aidez à décharger les coffrets du coffre-fort et vous toucherez cinquante mille dollars.

Mike acquiesça de la tête.

— Bien. Vous m'avez demandé si j'étais bon tireur. C'est une question assez logique quand il y a cinquante mille dollars en jeu. (Il parcourut la pièce du regard.) Ce tableau sur le mur, dit-il, tendant l'index vers la reproduction d'une toile impressionniste aux teintes délavées suspendue à sept ou huit pas d'où il était assis. Le garçon à gauche : son œil droit... vous voyez ?

Bradey et Maggie se tournèrent pour voir le tableau. Pour la première fois, ils remarquèrent cette reproduction.

Mike leva l'arme. Son geste était vif et assuré. Un petit bruit sec résonna dans la pièce tandis qu'il pressait la détente.

— Jetez-y un coup d'œil, dit-il.

Bradey abandonna son fauteuil roulant, traversa la pièce et examina le tableau. Le dard était fiché dans l'œil droit du garçon.

*

Il était midi moins vingt. Les serveurs du Spanish Bay circulaient autour de la grande piscine avec des plateaux de cocktails variés, répondant aux claquements de doigts des riches clients allongés dans leurs chaises longues. Les serveurs étaient suivis de jeunes garçons bien stylés portant des plateaux de délicieux canapés.

Wilbur Warrenton avait fait son tour de piscine

matinal. A son côté, Maria, sa femme, en bikini, lisait un roman. Le bain du matin n'était pas pour elle. Son maquillage et sa coiffure étaient si élaborés qu'elle ne nageait que le soir, alors qu'elle pouvait passer une heure ou davantage à réparer les ravages de l'eau avant un dîner tardif.

Wilbur avait bu son second martini dry. Il se sentait détendu. Jusqu'ici, sa lune de miel avait été une réussite. L'hôtel était à la hauteur de sa réputation. Le service était impeccable et la cuisine valait bien celle de n'importe quel « trois étoiles » parisien. Le seul petit nuage flottant sur l'horizon par ailleurs ensoleillé, c'était les plaintes de plus en plus fréquentes de Maria. Affreusement gâtée, c'était une de ces femmes qui trouvent toujours à redire quel que soit le luxe dont elles sont entourées. Ses plaintes de l'instant concernaient les trop nombreuses personnes âgées qui résidaient à l'hôtel.

Wilbur lui fit remarquer que le Spanish Bay était l'hôtel le plus cher et le meilleur du monde. Seuls les gens âgés avaient les moyens d'y séjourner.

— Nous avons de la veine que mon père paie pour nous, Maria, dit-il, autrement nous n'y serions pas.

Maria avait reniflé d'un air méprisant.

— On a l'impression de vivre dans un cimetière.

— Nous pourrions toujours déménager. Ça te plairait ? Nous pourrions aller au Rivage où il y a des gens jeunes.

— Le Rivage ? Tu es fou ? C'est un taudis !

Wilbur consulta sa montre et se leva.

— Rien qu'un instant. Je vais appeler papa.

Maria fronça les sourcils.

— Oh, mon Dieu ! Encore ? Il faut que tu lui téléphones tous les jours ?

— Un brin de causerie, ça lui fait plaisir, dit Wilbur. Je ne serai pas long.

Il s'éloigna à grands pas tandis que Maria, haussant les épaules, se replongeait dans son roman.

Wilbur aimait lui aussi avoir un bref entretien avec son père, et il savait que le vieil homme attendait le moment de pouvoir conter les divers faits quotidiens des affaires à son fils. Wilbur savait que son père se sentait seul et avait hâte de le voir revenir à Dallas et lui donner des petits-enfants. Avec embarras, Wilbur avait annoncé à Maria que son vieux leur avait acheté une maison luxueuse, entièrement meublée, avec personnel, deux voitures, piscine et petit parc. En fait, tout ce que pouvait procurer l'argent.

— Qui souhaiterait aller s'enterrer dans un trou comme Dallas ? avait-elle demandé d'un ton aigre. Après notre lune de miel, je veux aller à Paris et Venise.

— Je vais travailler à Dallas, Maria, lui objecta patiemment Wilbur. Ça te plaira. J'ai vu la maison. Elle est vraiment merveilleuse ! Nous irons à Paris plus tard.

Elle lui avait adressé son regard de reproche et n'avait pas répondu. Prenant l'ascenseur vers sa suite, Wilbur entra au living-room et appela Dallas. Quelques minutes plus tard, il parlait à son père.

— Salut, fiston ! retentit au bout du fil la voix de basse de Silas Warrenton. Comment vas-tu ?

— Très bien papa, et toi ?

— Des affaires à la pelle. L'indice Dow Jones est là pour changer. Je viens de vendre un paquet de titres, ça m'a valu un joli bénéfice. Je vais déjeuner avec deux Arabes : deux gros bonnets dans leur patelin, mais menu fretin pour moi. Ils cherchent à

lancer une affaire. Si j'arrive à imposer mes conditions, ça pourrait rapporter gros.

— Bravo, papa.

— Ma foi, ce vieux birbe me tient la dragée haute. (Il demeura un instant silencieux avant de reprendre :) Comment va ta femme ? (Silas appelait rarement Maria par son nom.)

— Très bien, papa.

— Tu ne l'as pas encore engrossée ?

Wilbur se força à rire.

— Donne-nous le temps, papa. Maria veut voir un peu de pays avant de s'embarrasser d'une famille.

Il perçut le grognement désapprouvateur de son père.

— Ne traîne pas trop, fiston. Je ne rajeunis pas. Quand rentres-tu ?

— Oh ! d'ici une quinzaine.

— Je t'ai mis plusieurs affaires intéressantes de côté. J'aimerais pouvoir me décharger les épaules d'une partie du travail, fiston. Tu as parlé de la maison à ta femme ? Je suis allé y jeter un coup d'œil. C'est assez mignon.

— Bien sûr, papa, je lui en ai parlé, dit Wilbur, s'efforçant de prendre un ton enthousiaste. Elle est contente.

Nouveau grognement.

— Elle peut bien l'être. Ça me coûte trois millions de dollars... Bon, fiston, amuse-toi bien. J'ai un conseil d'administration dans un instant, et tu y siègeras avec moi sous peu. Au revoir, fiston, porte-toi bien. (Et Silas raccrocha.)

Anita Certes finissait le ménage de la salle de bains de Maria quand Wilbur était entré et avait commencé à parler à son père. Vivement, elle avait entrebâillé

la porte et écouté. La conversation téléphonique à sens unique ne lui fournit aucun renseignement, sinon que la voix confiante et chaleureuse de Wilbur lui confirma ce qu'elle avait recueilli des bavardages du personnel, à savoir que le richissime Silas Warrenton et son fils avaient l'un pour l'autre une grande affection. Un des garçons d'étage cubains qui assurait le service de la terrasse lui avait dit que, d'après ce qu'il avait pu surprendre, le vieil homme avait grande envie d'avoir des petits-enfants. « Cette garce de riche refuse. Je les ai entendus discuter dans la chambre à coucher. Elle est bien trop égoïste pour vouloir des mômes. Le fils héritera du royaume du pétrole. Il sera riche à milliards quand le vieux cassera sa pipe », lui avait dit l'employé.

Anita n'avait pas dormi. Elle avait passé des heures à discuter dans l'étouffante cabine avant du bateau de pêche de Manuel Torres.

Elle avait commencé par supplier Fuentes de venir en aide à Pedro. Il avait haussé les épaules.

— Qu'est-ce que je peux faire ? Les flics sont à mes trousses ! avait-il dit d'une voix perçante. Si je pouvais trouver de l'argent, je retournerais à La Havane, mais je suis coincé.

— Tu seras en sûreté ici, lui dit Manuel. Je n'abandonne pas mes amis.

— Est-ce que mon mari n'est pas votre ami ? demanda Anita.

— Son ami, répondit Manuel, indiquant Fuentes du menton. Pas le mien.

Fuentes agita les mains en signe d'impuissance.

— Je ne peux rien faire du tout ! Vous ne comprenez donc pas ? Les flics le tiennent ! Il est blessé ! Qu'est-ce que je peux faire ?

Penchée en avant, les yeux brûlants, Anita le lui expliqua.

Les deux hommes l'écoutaient parler puis, brusquement Fuentes l'interrompit.

— C'est de la folie ! explosa-t-il. Vous avez perdu la tête ! Allez-vous-en ! Et ne revenez pas ! Vous êtes folle !

Manuel posa une main apaisante sur le bras de Fuentes.

— Je vois des possibilités, dit-il. Examinons la chose. Calme-toi.

— C'est de la folie !

— Quand trois millions sont en cause, rien ne me paraît fou. Calme-toi.

Anita observait les deux hommes. Elle s'était attendue à de la résistance. Fuentes était stupide, mais elle sentait que Manuel mordait à l'appât qu'elle lui tendait. Elle le regarda attentivement : grand, puissant, barbe noire en broussaille, crâne complètement chauve et petits yeux cruels. Si seulement elle pouvait le convaincre, elle avait bon espoir qu'il exécuterait bien son plan.

Manuel se tourna vers elle.

— Donnez-moi le temps de comprendre, dit-il. Votre idée, c'est de prendre possession de la suite de la terrasse et de garder Warrenton et sa femme contre rançon ?

— C'est mon plan, dit tranquillement Anita. Warrenton est riche à milliards. Son père l'adore. Une rançon de cinq millions de dollars ne sera rien pour lui.

— Et comment prendrons-nous possession de la suite ? s'enquit Manuel.

— Je te dis qu'elle est timbrée ! s'emporta Fuen-

tes. Je connais l'hôtel. Ils ont des gardiens de la sécurité ! Prendre possession de la suite... C'est de la folie pure et simple !

Manuel tapota le bras de Fuentes.

— Mon ami, je t'ai demandé de rester tranquille. Écoutons plutôt. Cinq millions de dollars ! Pense à ce que ça représente. (Reportant les yeux sur Anita, il répéta sa question.) Et comment prenons-nous possession de la suite ?

— Avec mon aide, dit Anita. Je travaille à l'hôtel. Je n'ignore rien de ce qui concerne la sécurité, je sais comment parvenir à l'appartement, comment éviter les gardiens et le détective de l'établissement. (Elle se tourna vers Fuentes.) Les flics vous recherchent. Allez-vous rester des mois dans cette cabine ? Ne comprenez-vous pas qu'une fois dans la suite, vous pourrez demander n'importe quoi : repas, boissons, cigarettes... n'importe quoi, et comme vous tiendrez les Warrenton, l'hôtel vous donnera tout ce que vous voudrez. Et puis, quand la rançon sera versée, nous rentrerons tous au pays, prenant les Warrenton en otages, avec cinq millions de dollars.

Fuentes l'observa bouche bée, puis lança un regard déconcerté sur Manuel.

— Oui. Peut-être, articula-t-il à voix lente. Vous êtes sûre de pouvoir nous introduire dans la suite ?

Anita commença à se détendre. Un autre poisson mordait à son appât.

— Je le peux, affirma-t-elle. J'ai un double jeu des clés de l'entrée du personnel et de l'appartement.

— Vous les avez ? fit vivement Manuel. Comment les avez-vous obtenues ?

Il faut toujours avoir un autre jeu de clés, lui avait dit un jour Pedro. En cas de besoin, on ne sait

jamais, dans un hôtel. Et il lui avait expliqué comment prendre une empreinte à la cire et il s'était débrouillé pour faire faire un double des clés.

— C'est mon affaire, dit-elle. Je les ai.

Fuentes tourna les yeux sur Manuel.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Ça me plaît. Nous allons avoir besoin d'un troisième homme. On ne sait pas combien de temps on va rester enfermés dans cet endroit. On aura besoin de dormir. L'un qui veille, l'autre qui dort, c'est dangereux. On aura besoin d'un troisième homme.

— Ce sera moi, dit Anita.

Manuel secoua la tête.

— Non. Mieux vaut vous tenir en dehors de cette affaire.

— Je serai le troisième complice, déclara fermement Anita. Les flics découvriront le nom de mon mari avant longtemps. Ils vont s'amener à ma recherche, et je perdrai mon emploi. Et à ce moment-là, il ne vous sera plus possible de parvenir à la suite. Il ne faut pas perdre de temps.

Manuel réfléchit, puis hocha la tête.

— Ce qu'elle dit est juste, fit-il à Fuentes. Laissez-moi penser sérieusement à votre plan, madame Certes. Revenez demain soir et je vous dirai si on fait le coup.

— Pas plus tard que demain soir.

— Demain soir. Ce sera oui ou non, dit Manuel.

Elle les avait ferrés, pensa-t-elle.

— Ecoutez-moi bien, dit-elle en regardant Manuel dans les yeux. Je vous introduirai dans la suite à une condition.

Les deux hommes lui lancèrent un regard de méfiance.

— Et quelle est la condition ? s'enquit Manuel.

— Je ne veux aucune part de la rançon. Quelle que soit la somme que vous récolterez, ce sera à partager entre vous deux. Mais la demande de rançon doit inclure la remise en liberté de Pedro et un sauf-conduit lui permettant de nous accompagner quand nous emmènerons les otages à La Havane. Si vous n'acceptez pas cette condition, je ne vous introduirai pas dans la suite.

Nouvelle explosion de Fuentes.

— Je t'ai dit qu'elle était folle ! lança-t-il à Manuel. Pedro est blessé ! Peut-être mourant ! Les flics ne le lâcheront jamais ! Il a tué deux fois ! C'est de la folie !

— Tais-toi glapit Manuel, perdant patience. Ecoutez, madame Certes, c'est une condition très difficile à remplir, mais pas impossible. Une fois dans la suite et maîtres des lieux, nous allons pouvoir dicter nos conditions. Je vous promets de faire tout mon possible pour emmener votre mari avec nous quand nous partirons. Je suis un homme de parole. Ma réputation est celle d'un homme de vérité. Je vous en fais la promesse, mais ce sera difficile.

— Manuel Torres, dit Anita, le regard dur et froid, je ne suis pas une femme stupide. Ma seule pensée, c'est de retrouver la lumière de ma vie... Pedro. Le moment venu, si je ne suis pas sûre que Pedro sera relâché, je tuerai cette garce de riche sud-américaine et je tuerai Warrenton aussi, à moins qu'on accepte de relâcher Pedro. C'est ce que vous leur ferez savoir, et si on ne vous croit pas, alors je le ferai savoir, et moi on me croira !

Manuel la regarda, interloqué. Voilà, pensa-t-il, une femme d'une drôle de trempe, et il se sentit pris d'admiration. Il était absolument convaincu qu'elle ne se payait pas de mots.

Il demeura un long moment silencieux, les yeux fixés sur elle, puis il hocha la tête. Le ton implacable d'Anita l'avait convaincu.

— Oui, ça pourrait marcher. Venez demain soir. J'ai de nombreux contacts. Je vais me renseigner. D'abord, il faut savoir l'état de santé de votre mari. Aucun problème. Demain, une fois le travail terminé, nous parlerons de ce que nous devons faire.

Épuisée, mais triomphante, Anita se leva et Manuel, du haut de toute sa taille, tendit la main :

— Vous êtes une bonne épouse et une femme de mérite, dit-il. Nous allons travailler ensemble.

— Elle est folle ! éclata Fuentes quand elle fut partie.

Manuel le dévisagea, puis secoua la tête.

— Elle est amoureuse. Quand les femmes aiment pour de bon, elles sont plus fortes que les hommes. Allons nous coucher.

*

Préposé à la réception du Spanish Bay Hotel, Claude Previn assurait le service de jour. Sa tâche consistait à accueillir les nouveaux arrivants, leur demander de signer le registre, les faire conduire à leurs appartements ou chalets et tenir leurs comptes à jour. Agé de trente-cinq ans, grand, mince et doué d'un physique avantageux de beau brun, Previn avait travaillé quelques années au George V de Paris comme petit employé à la réception. Sur les conseils

de son père qui tenait un deux étoiles sur la rive gauche, il avait sollicité le poste de concierge. Agréé, Previn avait travaillé dans des hôtels de tout premier ordre ces deux dernières années. Jean Dulac, le propriétaire du Spanish Bay, était content de lui. L'avenir de Previn semblait assuré.

Par cette chaude matinée ensoleillée, Previn était au bureau de la réception, promenant ses regards sur le vaste hall où causaient quelques personnes âgées en sirotant leurs cocktails de la matinée. Il prêtait l'oreille aux intonations nasales du bavardage de ces vieux riches et pensait avec nostalgie au George V. Ici il y avait surtout des personnes âgées qui étaient exigeantes, mais heureuses de manger, boire et cancaner. Les vieux richards, pensa Previn, étaient complètement amortis mais, sans eux, cet hôtel magnifique n'existerait pas.

Une vision en blanc parut devant lui. Il battit un instant des paupières, ne pouvant croire qu'il avait devant lui la femme la plus splendide, la plus sexy qu'il avait jamais vue.

Maggie Schultz, vêtue d'un costume d'infirmière, ses cheveux couleur de miel — à l'exception de quelques mèches rebelles — cachés sous une toque, ses grands yeux charmeurs brillant d'un vif éclat, valait, de l'avis de Previn, mille fois le plus bel encart de *Playboy*.

Maggie, pleinement consciente de son sex-appeal, regarda ce bel homme, sentant qu'elle avait produit grande impression.

— M. Cornelius Vance a une réservation, dit-elle sur un ton de modestie affectée.

Pendant un long instant, Previn ne put que la dévorer des yeux, mais se ressaisissant, il s'inclina et

songea que s'il y avait une femme au monde qu'il voudrait voir dans son lit, c'était celle-là qui lui souriait.

— M. Vance. Bien sûr. Chalet 3, fit-il d'une voix altérée.

— Eh bien, il est à la porte, dit Maggie. Le pauvre cher homme est incapable d'entrer. Il m'a demandé de signer pour lui. Je suis son infirmière, Stella Jacques. (Elle déclencha son sourire le plus agaçant.) Qu'est-ce que je fais ?

Previn, à moitié hypnotisé par le sourire, fit claquer ses doigts. Deux chasseurs surgirent comme par enchantement.

— Si vous voulez bien signer pour M. Vance, miss Jacques, dit-il. Ces deux-là vont vous conduire au chalet.

Maggie signa le registre, adressa un nouveau sourire ravageur à Previn et suivit les chasseurs jusqu'à la Rolls à l'arrêt.

Previn poussa un long soupir. Quelle femme ! pensa-t-il. Tandis qu'il la regardait traverser le hall, émerveillé par le balancement de ses cuisses fermes, une voix l'interpella en français.

— Qui est-ce, Claude ?

Previn sursauta comme pris en faute, et se retourna.

— Bonjour, monsieur Dulac, dit-il, inclinant respectueusement la tête.

Jean Dulac, propriétaire de cet hôtel de luxe, était sur la pente ascendante de la cinquantaine, grand, distingué et doué de ce charme dans les manières qui est l'apanage du Français. Mais sous cette aménité se dissimulaient une compétence et une intransigeance qui avaient permis le miracle du Spanish Bay. Il ne

tolérait aucun relâchement, aucune nonchalance dans le service. Il avait créé son hôtel pour être le meilleur du monde, et il entendait bien qu'il le restât. Il laissait l'exploitation à des spécialistes grassement payés, mais il supervisait, corrigeait et suggérait.

Chaque matin à neuf heures et demie, il quittait son bureau et visitait chacun des services de l'hôtel, souriant, apparemment aimable, mais constamment à l'affût de toute faute possible. Il commençait par la blanchisserie, ayant un mot gentil pour les femmes, qui l'adoraient, puis il descendait aux caves à vin, s'entretenait avec le sommelier qu'il avait fait venir de France, ensuite il visitait les trois restaurants, discutait le menu du jour avec le maître d'hôtel, puis les cuisines pour voir le premier chef, donner un rapide coup d'œil, souriant aux jeunes cuisiniers, mais toujours à l'affût.

Ce rituel matinal prenait du temps. Il arrivait enfin au grand hall et, avec son accent à la Maurice Chevalier, bavardait avec les riches bonnes femmes défraîchies qui étaient sous le charme.

— Qui était-ce ? redemanda-t-il, une fois au bureau de la réception.

— M. Cornelius Vance vient d'arriver, monsieur, lui apprit Previn. C'était son infirmière.

— Ah oui ! M. Vance, un infirme. Il sait apparemment choisir son infirmière, fit Dulac en souriant.

Previn inclina la tête.

— C'est ce qu'il semble, monsieur.

Dulac acquiesça d'un signe et sortit sur la terrasse où il s'arrêta un instant pour échanger quelques mots, puis se dirigea vers ses autres riches clients lézardant autour de la piscine.

Installés dans un chalet de luxe, non sans quelques

légères anicroches dues au transport de l'infirmier M. Vance de la Rolls à son fauteuil roulant, Bradey, Maggie et Mike regardèrent autour d'eux et se sourirent les uns aux autres. Les chasseurs s'étaient retirés. Leur offre de défaire les bagages avait été écartée par Maggie. Deux bouteilles de champagne trempaient dans leurs seaux à glace, le buffet se parait de fleurs et d'une grande corbeille de fruits assortis pour leur faire accueil.

— Très somptueux, approuva Bradey. S'il y a une chose que j'apprécie, c'est le luxe aux frais des autres. Mike, faites donc sauter un de ces bouchons. Autant profiter de cette piaule tant que l'occasion nous en est offerte.

Maggie avait couru partout, explorant le chalet, découvrant trois chambres à coucher, trois salles de bains et une kitchenette.

Tandis que Mike se battait avec le bouchon de champagne, elle passa au living-room.

— C'est vraiment très chouette ! s'exclama-t-elle. Venez voir.

— Cet hôtel est le meilleur du monde, dit Bradey. Buvons un coup.

— Maggie, reprit-il tandis qu'ils sablaient le champagne, nous n'avons pas de temps à perdre. Tu vas circuler. Tu connais ton boulot. Il s'agit de repérer l'emplacement du coffre-fort.

— J'ai déjà fait une touche, annonça Maggie. L'employé de la réception est mignon comme tout. Si j'arrive à le coincer seul pendant dix minutes, il est foutu.

— Alors, poupée, arrange-toi pour le coincer seul.

*

Anita s'avança sur l'appontement du bateau de pêche. Elle vit se dessiner la silhouette de Manuel sur le fond lumineux de la cabine avant. Il l'avait attendue, et il leva la main en signe de bienvenue.

Dans la cabine étouffante, tandis que Fuentes se rongea nerveusement les ongles, Anita se laissa tomber sur le banc avec lassitude, posant les mains sur la table grasseuse où Manuel prenait ses repas.

— Je me suis occupé d'organiser cette affaire, dit Manuel, s'asseyant face à elle. Tout d'abord, j'ai des nouvelles de votre mari. Il est encore sans connaissance, mais il survivra. Il est très bien soigné. Vous n'avez pas à vous faire de souci pour lui.

Anita crispa les poings et ferma les yeux. L'observant, Manuel comprit son amour passionné pour cet homme stupide, ce propre à rien, et il s'en émerveilla.

— Les flics cherchent à savoir qui il est, poursuivit Manuel, mais ils se sont heurtés à un mur de silence. J'avais recommandé à nos gars de ne pas souffler mot aux flics. Même quand Pedro reviendra à lui, il ne parlera pas. La situation est donc encourageante. On va donc pouvoir mettre notre plan en route. C'est une bonne chose, car il ne faut rien brusquer.

Anita le scruta du regard.

— Mon mari vivra ?

— Oui. L'un des internes de l'hôpital est un bon ami à moi. Il dit que Pedro est gravement atteint, mais qu'il s'en sortira.

Des larmes ruisselèrent le long des joues d'Anita qu'elle essuya d'un geste impatient.

— Et alors... ?

— Il faut attendre un peu que Pedro soit assez bien pour voyager. Il serait stupide de trop se hâter. Si nous l'enlèvrions trop tôt au service de réanimation, ce serait risquer sa vie, déclara tranquillement Manuel. Vous voyez ? Je ne pense pas qu'à l'argent, mais aussi à votre mari.

Anita hocha la tête.

— Bien, reprit Manuel. J'ai beaucoup réfléchi à cette affaire. Nous devons recourir aux menaces. Il faut qu'elles soient assez fortes pour obliger les flics à nous livrer Pedro.

— Des menaces ? fit Anita, l'air déconcerté. Quelles menaces ? Je ne comprends pas.

— Le père de Warrenton paiera la rançon. Cinq millions de dollars ne seront rien pour lui, mais faire relâcher Pedro représente un problème autrement ardu, dit Manuel. J'y ai réfléchi, les flics résisteront. Il faut donc que les menaces soient particulièrement redoutables.

— Quelles menaces ? Je ne comprends toujours pas.

— Le Spanish Bay est le plus bel hôtel du monde. Pour les touristes, c'est un symbole social. Même s'ils ne résident pas à l'hôtel, me disent mes informateurs, on leur demande s'ils y sont allés dîner. Ils ont l'impression de perdre la face s'ils se voient forcés d'avouer que non ; les riches sont dévorés de snobisme. J'ai vu un ouvrier, un de mes bons amis, qui travaille à l'Hôtel de ville. Il me dit que les revenus de la ville se trouveraient réduits de près de moitié si le Spanish Bay n'existait pas. Le propriétaire, Dulac, est un ami personnel du maire. Aussi quand Dulac apprendra qu'une bombe est cachée dans son hôtel et

prête à exploser à moins qu'il ne parvienne à persuader le maire et la police de relâcher Pedro, il fera l'impossible pour l'obtenir. On lui fera savoir que cette bombe pourra causer et causera de tels dégâts que son établissement sera inhabitable pendant des mois.

— Mais supposez que le maire et la police ne réagissent pas à votre bluff ? lui objecta Anita.

Manuel eut un mauvais sourire.

— Je ne bluffe jamais. Ce sera pour de vrai, et vous devrez trouver une planque sûre pour cacher la bombe.

Les yeux d'Anita s'ouvrirent tout grands.

— Vous avez une bombe ?

Manuel fit signe que oui.

— J'aurai deux bombes d'ici quelques jours. J'ai beaucoup d'amis reconnaissants. Je suis allé trouver un homme qui, sans moi, serait en train de tirer trente ans de prison. Il est expert en explosifs. Je lui ai expliqué ce que je voulais. Il est en train de me fabriquer deux bombes : l'une est très peu de chose. Elle cassera quelques carreaux, rien d'important, mais l'autre fera des ravages. Une fois dans la suite, il me suffira d'appuyer sur l'un des deux boutons et la petite bombe partira par télécommande. Ça fera voir à Dulac que je ne bluffe pas. Si je presse le second bouton, l'hôtel devra cesser toute activité pour de nombreux mois.

Anita rougit d'excitation.

— C'est un plan merveilleux ! Vous êtes vraiment un homme de vérité ! Où est-ce que je vais cacher ces bombes ?

— C'est une bonne question. Il faudrait planquer la petite bombe dans le hall d'entrée. Elle n'est pas

assez puissante pour blesser quelqu'un, mais ce sera bruyant, ça cassera du verre.

— La grosse bombe ?

— C'est là une chose à laquelle j'ai beaucoup réfléchi. Je me suis demandé où se trouvait le cœur qui maintient un hôtel en activité ? Les cuisines ! Si nous menaçons de liquider les cuisines, Dulac comprendra que son superbe établissement va tomber en panne. Vous cacherez donc la bombe dans un coin très, très sûr des cuisines.

Anita poussa un grand soupir.

— Ce ne sera pas facile. Il y a un personnel de jour et un de nuit, toujours de service. Les cuisines ne ferment jamais.

— Si vous voulez votre mari, c'est à vous de résoudre ce problème. Il y a le temps. Réfléchissez-y. Je ne vois pas d'autre moyen de faire relâcher Pedro. C'est le seul.

Anita demeura silencieuse, réfléchissant, sur quoi elle hocha la tête. Elle se leva.

— Je trouverai une bonne cachette. Vous êtes un homme ingénieux, dit-elle en posant la main sur l'épaule de Manuel. Merci.

Quand elle fut partie, Fuentes éclata :

— Qu'a-t-on à foutre de ce connard de Pedro ? Cinq millions de dollars ! Au diable cette histoire de bombe ! C'est de la folie !

— Si c'est possible, Pedro partira avec nous, dit froidement Manuel. J'ai donné ma parole. C'est mon dernier mot.

— Un instant, fit Fuentes. Réfléchis donc. Qui voudrait avoir affaire à des bombes ? Tu ne vois donc pas que...

Manuel l'interrompit.

— Alors va-t'en, mon ami. Va-t'en sur le port et fais-toi pincer par les flics. Ou tu travailles avec moi, tu fais ce que je dis, ou tu es libre de t'en aller.

Fuentes demeura silencieux un long moment. Il comprenait qu'il n'avait d'autre solution que d'accepter les conditions de Manuel.

— Alors je travaille avec toi, dit-il enfin.

Manuel se pencha pour lui envoyer une claque sur l'épaule.

— Bien dit. On va arroser ça. (Il fixa Fuentes de ses petits yeux froids.) Souviens-toi, mon ami, quand je bois avec un homme qui me dit qu'il va travailler avec moi, c'est un contrat formel. Est-ce compris ?

Les deux hommes se dévisagèrent, sur quoi Fuentes eut un sourire contraint.

— C'est compris, dit-il.

*

Avec l'aide de six inspecteurs empruntés à la police de Miami, les huit inspecteurs de Paradise City passaient Secomb au peigne fin, à la recherche de Fuentes. Ils présentaient aussi une photo de Pedro, prise alors qu'il gisait sans connaissance sur son lit d'hôpital. Personne ne le connaissait. Personne ne l'avait jamais vu, pas plus qu'on n'avait vu Fuentes, qu'on ne le connaissait. Le mot de Manuel Torres avait circulé.

Les travailleurs cubains avaient suivi les instructions de Manuel Torres. Un jour ou l'autre, leur avait-il dit, vous pourriez avoir affaire à la police. Le mur de silence était frustrant pour les inspecteurs suants et éreintés qui visitaient chacun des immeu-

bles, ils frappaient aux portes, montraient des photos en demandant : « Avez-vous vu ces hommes-là ? »

Accompagné de l'inspecteur de deuxième classe Max Jacoby, Lepski faisait le front de mer. Le bon filon pouvant mener à Fuentes, c'était son port d'arme garanti par Lu Salinsbury, un riche propriétaire de yacht, qui l'avait demandé pour lui, afin de lui faire assurer la garde de son grand et somptueux bateau. Salinsbury avait fait voile vers les Bahamas, mais le registre prouvait que Fuentes n'avait pas rendu l'arme. Lepski pensa que certains des gardiens de nuit qui surveillaient les autres yachts sauraient peut-être où on pourrait trouver Fuentes.

Tandis que les deux inspecteurs arpentaient les quais, Lepski mâchonnait en grommelant un sandwich au fromage tout desséché. Il était vingt-deux heures trente et il ne cessait de penser au poulet qu'il avait abandonné la veille au soir sur le bar d'Harry Atkin quand la fusillade avait éclaté.

— Un poulet aux champignons et à la sauce au vin blanc ! se lamentait-il tout en mâchonnant. Tu te rends compte !

— Harry te le gardera au frigo, dit Jacoby en manière de consolation. S'il y en a assez pour trois, invite-moi à dîner.

Lepski émit un reniflement dédaigneux.

— Tu penses trop à la bouffe, Max.

— Ce n'est pas une mauvaise occupation. On aborde ces deux-là ?

Deux hommes, assis sur un banc, buvaient de la bière au goulot. Tous deux portaient un revolver à la hanche, manifestement des gardiens salariés veillant sur deux grands yachts amarrés flanc à flanc.

Lepski se présenta, exhibant sa plaque.

L'un d'eux, un gros homme vieillissant, cligna des yeux sur la photo de Fuentes qu'il tendit ensuite à son compagnon plus jeune.

— Bien sûr, c'est Fuentes, dit le plus jeune. Il travaillait pour le compte de M. Salinsbury. Pas vrai, Jack ?

— Oui. Un Cubain, fit le gros en levant les yeux sur Lepski. Il est recherché ?

— Il pourrait nous fournir des renseignements, dit Lepski. Vous ne sauriez pas où on peut le trouver ?

— Il ne travaille plus par ici. On ne l'a pas vu depuis des semaines.

— Allez voir Manuel Torres, dit le plus jeune. Fuentes et lui sont copains. Torres a un bateau de pêche tout au bout du port. Mouillage 3. Si quelqu'un sait où est Fuentes, c'est sûrement lui.

— Manuel Torres ? demanda Lepski. Qui est-ce ?

— Encore un de ces sacrés Cubains. Peux pas blairer les Cubains, mais Torres a l'air d'un type important. Il est propriétaire de son bateau et tient une baraque de babioles sur le marché.

— Important ? le sonda Lepski.

— Pour les Cubains. Il a des tas d'amis qui vont le trouver sur son bateau, expliqua le plus jeune en haussant les épaules. Les Cubains le considèrent sans doute comme un homme important.

Lepski remercia les deux gardes et poursuivit son chemin le long des quais, Jacoby à son côté.

— Allons jeter un coup d'œil à Torres, dit Lepski.

Ce fut une longue trotte, passé les yachts de luxe à l'amarre jusqu'au bassin où mouillaient les bateaux de pêche. Les deux hommes transpiraient dans l'air humide, et Lepski était de méchante humeur.

Une Cubaine brune et trapue marchait non loin

d'eux ; elle leur lançait de temps à autre un coup d'œil soupçonneux, puis détournait les yeux.

Aucun des deux inspecteurs ne pouvait se douter qu'elle était la femme de Pedro Certes. Ils la chassèrent de leurs pensées en la classant parmi les nombreuses putes du port.

Ils trouvèrent le bateau de Manuel amarré entre deux barques de pêcheurs de palourdes. L'échelle de coupée avait été retirée, mais il y avait de la lumière dans la cabine avant.

— Holà, Torres ! brailla Lepski de sa voix de flic. Police !

Manuel et Fuentes étaient justement en train de trinquer pour cimenter leur contrat quand la voix de Lepski leur fit renverser leurs verres de whisky.

Fuentes tourna au jaune verdâtre et ses yeux s'assombrirent sous l'effet de la frayeur.

La police !

Manuel lui tapota le bras.

— Je m'en charge, dit-il, repoussant la table pour soulever une trappe. Descends là-dedans et ferme-la. Ça ira bien. Fais-moi confiance.

Tandis que Fuentes s'accroupissait dans un trou noir qui puait le poisson pourri, Manuel sortit sur le pont.

— C'est vous Torres ! glapit Lepski.

— C'est mon nom, répondit tranquillement Manuel. Qu'est-ce que c'est ?

— On veut vous parler.

Manuel poussa l'échelle de coupée et descendit vivement sur le quai pour affronter Lepski qui lui mit sa plaque sous le nez.

— Où est Roberto Fuentes ? gronda-t-il.

— Vous parlez de mon ami Roberto Fuentes ? demanda Manuel en souriant.

— Vous m'avez compris ! Nous le recherchons pour complicité de meurtre. Vous savez où il est ?

— Complicité de meurtre ? fit Manuel, feignant une vive surprise. Ah ! voilà qui explique tout. Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose de louche.

— Qui explique quoi ?

— Mon ami est venu me trouver hier soir. Il semblait agité. Il m'a dit qu'il lui fallait partir sur-le-champ pour La Havane. Il m'a demandé de lui prêter de l'argent. Je veille sur mes amis, alors je lui ai prêté cent dollars. Vous, monsieur le Flic, si vos amis étaient dans le pétrin, vous feriez pareil, dit Manuel qui s'amusait à présent de la mine frustrée de Lepski. Mon bon ami Roberto Fuentes a donc pris un bateau et est dans sa famille à La Havane à l'heure qu'il est.

— Quel bateau ? râla Lepski.

— C'est ce que j'ignore. Il a des amis au port. Beaucoup sont des pêcheurs. Certains vont à La Havane pour leurs affaires. Nous autres Cubains, on s'entraide. Quel bateau ? fit Manuel en haussant les épaules. Je n'en ai aucune idée.

Lepski se pencha pour tapoter la poitrine de Manuel.

— A mon avis, Fuentes est sur votre rafiote. Je crois que vous mentez.

— Monsieur le Flic, j'ai la réputation au port d'un homme de vérité. Vous pouvez fouiller mon pauvre logis tout à loisir, dit Manuel. Fuentes, je vous l'assure, est à présent à La Havane avec ses parents. Vous avez, évidemment, un mandat de perquisition ? Je crois savoir que c'est une pièce indispensable.

Lepski desserra sa cravate.

— Ecoutez donc, gros malin, vous pourriez vous faire alpaguer pour complicité de meurtre. Ça pourrait vous valoir dans les cinq à dix ans de taule. Je vous le demande : Fuentes est-il sur votre bateau ?

Manuel fit signe que non.

— Il est à La Havane à cette heure. Je suis un homme de vérité. Demandez au premier Cubain venu. Montez à bord. Fouillez à votre aise. Je suis un homme de vérité.

Lepski hésitait. S'il montait à bord et n'y trouvait pas Fuentes, ce salopard très malin pourrait se plaindre au maire : une violation de droits. Lepski estima préférable de ne pas se risquer dans pareil guépier, mais de commencer par en informer son chef.

Tout en l'observant, Manuel vit que son bluff avait pris.

— J'ai besoin de sommeil, monsieur le Flic, dit-il. Je travaille dur. Vous avez besoin de sommeil aussi. Je vous souhaite bonne nuit.

Il fit un pas en arrière, adressa à Lepski un respectueux signe de la main, remonta l'échelle de coupée, refit un signe de la main, rentra la passerelle, et se dirigea vers la cabine éclairée.

— Il dit peut-être la vérité, fit remarquer Jacoby.

— Comme je suis Greta Garbo, oui, râla Lepski.

IV

Maria Warrenton avait envie de parader. A la surprise de Wilbur, elle lui annonça qu'ils iraient dîner à l'Empress restaurant exclusivement réservé aux clients séjournant à l'hôtel; cette salle leur épargnait la musique, la promiscuité des touristes enrichis, et possédait une terrasse privée.

— Mais ce sera bondé, objecta Wilbur qui se battait avec son nœud de cravate. Tu n'aimerais pas quelque chose de plus gai où on pourrait danser?

— Nous irons dîner là-bas, déclara fermement Maria. Je veux montrer à ces idiots de vieilles bonnes femmes que j'ai de plus beaux bijoux qu'elles.

— Comme tu voudras, dit Wilbur. Je vais sortir les diamants alors.

Allant au coffre-fort dissimulé qu'avait fait installer Dulac, il l'ouvrit et en retira un écrin de cuir rouge qu'il posa sur la coiffeuse, puis il acheva de nouer sa cravate. Il endossa un smocking blanc et s'assit pour regarder Maria se parer des bijoux que lui avait donnés son père. C'était une très belle femme, reconnut-il, et l'éclat des diamants seyait à sa peau sombre.

Quand Maggie véhicula Bradey à l'Empress restaurant, leur apparition causa une légère sensation. Les personnes âgées étaient déjà attablées. Les garçons circulaient avec leurs plateaux d'apéritifs. Le maître d'hôtel, gros et petit, courait de table en table, souriant, suggérant tel ou tel morceau de choix pour tenter les vieux palais blasés. Voyant Maggie pousser le fauteuil roulant, il fit claquer ses doigts et son subordonné lui prit la pile de menus des mains tandis qu'il s'avançait, souriant à Bradey.

— Monsieur Vance, dit-il, c'est un plaisir. Votre table, selon vos instructions, est dressée dans le coin du fond. (Il refit claquer ses doigts et un garçon s'approcha.) Si vous voulez bien nous permettre, madame...

— Je préfère m'en occuper, dit-elle, lui adressant son sourire aguicheur. Montrez-moi seulement le chemin.

Observée par tous les dîneurs, elle véhicula Bradey vers une table retirée. Il y eut des chuchotements discrets... qui est-ce?... jolie infirmière... ils viennent sans doute d'arriver.

Lorsque Bradey et Maggie furent enfin installés, le maître d'hôtel leur tendit à chacun un menu.

— Si je puis vous suggérer... commença-t-il.

— Allez-vous-en ! grommela Bradey de sa voix de vieillard. Je sais les plats que j'aime. Je ne suis pas idiot !

Le sourire du maître d'hôtel s'effaça un peu, mais Maggie lui fit un clin d'œil entendu pour lui faire comprendre que son patient était difficile. Il s'inclina et s'éloigna.

— Lu, mon trésor, inutile de te montrer grossier envers ce charmant homme, chuchota Maggie.

— La ferme, poupée ! dit Bradey. Je suis un personnage. (Sur quoi, il se mit à étudier le menu. Le prix de chacun des plats lui fit arrondir les yeux.) Quel racket ! marmonna-t-il. De l'escroquerie pure et simple !

Il se mit à la recherche du plat le moins cher et se décida pour la *Sole de l'Impératrice* qui coûtait trente-cinq dollars.

— Nous prendrons la sole, signifia-t-il à Maggie que les plats gastronomiques faisaient rêver.

Le visage de Maggie s'allongea.

— Je déteste le poisson, mon chou. J'ai une envie folle de ce poulet Maryland.

— Tu as vu le prix ?

— Tu me disais qu'on allait se faire un million, protesta Maggie. Je meurs de faim !

— Si on manquait de pot, c'est moi qui devrais payer tes repas de ma poche. Nous prendrons la sole.

— Si on manquait de pot ? fit Maggie, l'air soudain inquiet. Tu disais...

— Suffit ! glapit Bradey. Joue les infirmières ! Tu réponds quand je t'adresse la parole.

Maggie soupira et entreprit de se beurrer un petit pain. Ce ne fut qu'à l'arrivée de la sole qui lui fut présentée en grande pompe que Maggie, jetant un coup d'œil au plat d'argent, se rasséréna. Nappée d'une épaisse sauce à la crème et au vin blanc, la sole était parée de truffes émincées, de langouste découpée en cubes et d'huîtres frites.

Bradey avait sévèrement refusé la suggestion du maître d'hôtel de commencer par une salade de bouquets, et quand le sommelier proposa un vin blanc, dont le prix le fit tiquer, il réclama de l'eau.

— Si tu continues à te bourrer de pain, dit Bradey quand le sommelier se fut retiré, tu vas engraisser.

— J'ai faim, pleurnicha Maggie, mais ce plat a plutôt bonne mine, dit-elle en attaquant la sole.

Tout en mangeant, Bradey observait les gens assis aux autres tables.

— Ed avait raison, murmura-t-il. Les bijoux de ces rombières valent un fameux tas de fric. Vise-moi cette vieille peau sur ta droite. Le bracelet vaut au moins cent mille dollars.

— Je croyais ne pas aimer le poisson, dit Maggie, les yeux rivés à son assiette, mais cette sole est sublime.

Il se fit un soudain remue-ménage à l'entrée du restaurant. Le maître d'hôtel se précipita, suivi de deux de ses satellites.

Wilbur et Maria firent leur entrée.

Maria était splendide. Grande, l'air hautain et condescendant, elle portait un modèle exclusif de Balmain. Les feux de ses diamants couvrirent de honte tous les autres bijoux qu'on voyait dans la salle.

— Grands dieux ! marmonna Bradey. Regarde-moi ça ! Quelle femme ! Vois donc le collier de brillants ! Il vaut au moins deux millions de dollars ! Ces bracelets ! Trois millions ! Ces boucles d'oreilles ! Elle doit en avoir pour six millions sur elle !

Maggie s'affairait à recueillir la sauce du poisson à l'aide d'un bout de pain. Elle leva les yeux, vit Maria se diriger vers une table, sur quoi elle se fourra le pain dans la bouche.

— Je te parie que c'est une garce, marmonna-t-elle la bouche pleine, mais je donnerais mes deux

yeux pour avoir une robe pareille, déclara-t-elle, avançant la main vers un nouveau petit pain.

Bradey ne l'écoutait pas. Il se livrait à un calcul mental. Retraillées, ces pierres iraient chercher dans les cinq millions pour le moins. Il fallait qu'il sache qui était cette femme.

A ce moment, le second maître d'hôtel s'approcha.

— J'espère que monsieur aura apprécié sa sole, dit-il.

— Délicieuse.

— Peut-être un peu de fromage ou un dessert ?

— Du dessert, dit fermement Maggie.

— Certainement, madame.

Un claquement de doigts et trois, quatre chariots s'avancèrent chargés de biscuits, tartes, gâteaux et compotes d'aspect aussi tentant qu'exotique.

Bradey relaquait toujours les diamants de Maria, ses pensées erraient bien loin. Il ne revint sur terre que lorsque le maître d'hôtel s'adressa à lui.

— Et que désire monsieur ?

Bradey se raidit et considéra l'assiette de Maggie où s'entassait une sélection de desserts qui le fit battre des paupières.

— Un peu de tout, avait glissé en douce Maggie au garçon qui servait, faisant des vœux pour que Bradey fût trop préoccupé pour entendre. Et un peu de tout fut servi.

— Un café, c'est tout, fit Bradey. Dites-moi, qui sont ces deux personnes qui viennent d'entrer ?

Le second maître d'hôtel s'épanouit.

— M. et M^{me} Wilbur Warrenton, monsieur.

— Il me semblait bien les avoir reconnus, mentit Bradey. Ils vont séjourner ici ?

— Ils passent ici leur lune de miel. Oui, ils sont encore parmi nous pour une dizaine de jours.

— Beau couple, dit Bradey.

Un garçon apporta le café et le second maître d'hôtel, après s'être incliné, passa à une table voisine.

— Faut-il donc que tu te goinfres, gronda Bradey en foudroyant Maggie du regard. Ces desserts vont me coûter quinze dollars pour le moins !

— Ça les vaut, déclara Maggie, qui roula des yeux en lui offrant une bouchée de gâteau au rhum sur sa fourchette. Prends-en un peu, mon chou. C'est exquis !

— Mange et tais-toi ! glapit Bradey.

Tout en tournant sa cuillère dans son café, il fouillait dans sa mémoire encyclopédique concernant les noms. Il y avait beau temps qu'il s'était donné pour principe de connaître les noms des types richissimes qui collectionnaient les œuvres d'art, aussi ne lui fallut-il pas plus de quelques instants pour situer Wilbur Warrenton. Ce beau garçon était le fils de Silas Warrenton, le roi texan du pétrole, riche à milliards. Pas étonnant si cette garce aux grands airs hautains portait sur elle une fortune en diamants.

Bradey se gratta le menton, l'esprit en éveil. S'il parvenait à mettre la main sur ces bijoux, peut-être serait-ce mieux encore que d'ouvrir le coffre fort de l'hôtel. Bien que le plan de Haddon ait paru, sur le moment, acceptable, Bradey se posait la question à présent. Tout dépendait de l'emplacement du coffre-fort. Peut-être était-il inaccessible.

Une nouvelle fois, il observa attentivement ces diamants qui jetaient mille feux à travers la salle, et il se sentit l'envie irrésistible de les posséder. Il fallait

qu'il voie Haddon, mais il s'agissait avant tout de découvrir quelle était la suite occupée par les Warrenton. Et de savoir aussi si elle faisait usage du coffre de l'établissement. Tant de femmes arrogantes ne se soucieraient certainement pas de confier chaque soir leurs bijoux à la chambre-forte, s'imaginant qu'ils seraient tout aussi en sûreté dans la chambre de leur suite. Peut-être Maria Warrenton était-elle de celles-là.

Il réfléchissait toujours quand Maggie posa sa fourchette avec un soupir satisfait.

Bradey la regarda de travers.

— Peut-être en voudrais-tu davantage, Maggie ? fit-il d'un air sarcastique. Encore un peu de gâteau ?

Les yeux de Maggie s'ouvrirent tout grands.

— C'est vraiment délicieux. Peut-être un tout petit peu...

— Pas question ! trancha Bradey. On rentre au chalet.

Maggie gloussa.

— Bien, mon seigneur, dit-elle en se levant pour manœuvrer le fauteuil roulant de Bradey.

Le second maître d'hôtel s'approcha aussitôt.

— Puis-je me permettre de vous aider ?

— Je ne permets pas ! glapit Bradey. Bonne nuit !

Observée par la plupart des dîneurs, Maggie poussa le fauteuil en passant devant la table des Warrenton où Maria considérait une coupe d'argent remplie de caviar sur de la glace pilée comme s'il s'agissait d'une pâtée pour chats. Et, soupirant, Maggie poussa le fauteuil dans le hall, le long de la rampe en pente douce et jusqu'à leur chalet.

— Du caviar ! gémit-elle. Je n'y ai jamais goûté.

— Alors épargne tes sous, dit Bradey, et félicite-t'en.

— Mon chou, tu as l'air de mauvaise humeur.

— Je réfléchis ! Tais-toi !

De retour au chalet, Bradey abandonna le fauteuil roulant, se versa un scotch bien tassé et s'installa dans un siège confortable.

— Maggie ! Au travail ! Quitte cet uniforme, passe une robe ordinaire et commence à recueillir des renseignements. Trouve-moi Mike. J'ai à lui parler.

Dix minutes plus tard, Maggie, à présent vêtue d'une robe bleue très ajustée qui mettait parfaitement sa silhouette en valeur, quittait le chalet.

Vingt minutes se traînèrent tandis que Bradey attendait et réfléchissait. Sur quoi Mike entra, toujours revêtu de son uniforme de chauffeur.

Bradey l'observa. Cet homme-là, pensa-t-il, n'était pas de son monde à lui, Bradey : un militaire dur et discipliné. Et il fut étonné de se surprendre à l'envier.

— Entrez donc, Mike. Versez-vous à boire, dit-il en lui montrant les bouteilles alignées sur la table.

— Non, merci, fit Mike qui ferma la porte et prit une chaise face à Bradey. Maggie m'a dit que vous vouliez me voir.

— Vous vous trouvez bien ?

— Très bien. Les commodités offertes au personnel sont satisfaisantes. Il y a un restaurant pour le personnel au fond du parc. La nourriture est bonne. Je viens d'y dîner. Je me suis assis à côté de l'un des gardiens de la sécurité qui avait terminé son service. Il a deviné que j'avais été dans l'armée. Il se nomme Dave Putnam, un ancien sergent comme moi. Il est du genre loquace. L'autre gardien s'en allait comme

j'arrivais. Il est plus âgé que Putnam qui ne sympathise pas avec lui. Ils ne s'entendent pas bien. Putnam était content de pouvoir profiter de ma compagnie.

— Parfait, approuva Bradey. Continuez à le faire parler, Mike. Je voudrais des renseignements sur un couple que j'ai vu au restaurant. M. et M^{me} Warrenton. Elle portait des diamants qui feront un gros prix. Voyez si vous pouvez arriver à savoir si elle passe les diamants aux gardiens pour les mettre en sûreté quand elle va se coucher. Ce n'est pas urgent, Mike. Nous avons quelques jours devant nous. Mais continuez à faire parler ce gars-là, puis insinuez le nom des Warrenton dans la conversation. Dites que votre patron les connaît. Et je vous demande de jeter un sérieux coup d'œil aux deux flics maison. D'après ce que je sais, ce sont des gaillards pas commodes.

Mike hocha la tête. Il était tenaillé par sa douleur au côté.

— Bien. Putnam m'a dit qu'il reviendrait cette nuit. Je bavarderai encore un peu avec lui. (Il se leva, réprimant une grimace.) Je vais prendre un peu l'air. Bonsoir, ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte.

Bradey le regarda sortir. Il ressentit une crainte soudaine. Ce grand gaillard, à l'air pas commode serait-il mal en point ? Il était perplexe. Ces yeux enfoncés dans leurs orbites, la peau jaune et tendue, et il avait remarqué des gouttes de sueur sur le front de Mike.

Peut-être n'était-ce qu'une légère fièvre. Il savait que Mike avait été au Vietnam. Une légère indisposition qui passerait.

Bradey se gratta le crâne, fronçant les sourcils, sur

quoi ses pensées se portèrent sur les diamants des Warrenton.

*

Après avoir fermé la porte de la cabine, Manuel repoussa la table de côté et souleva la trappe. Il se pencha pour aider Fuentes à sortir du trou puant.

Fuentes était tout tremblant de frayeur.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je l'ai bluffé, dit Manuel, mais pas pour longtemps. Tu sais nager ?

Les yeux de Fuentes s'ouvrirent tout grands.

— Nager ? Oui.

— Tu y sera peut-être forcé. Ce flic est coriace. Je sais qui c'est. Attends.

Manuel éteignit la lumière et se glissa comme une ombre hors de la cabine. Caché derrière le mât, il parvint à distinguer le quai.

L'inspecteur Jacoby fumait une cigarette, assis sur un billot. Il avait les yeux fixés sur le bateau de pêche. Manuel hocha la tête. Invisible, il regagna la cabine.

— Tu va nager, mon ami, dit-il. Ils auront un mandat de perquisition avant une heure d'ici, et ils fouilleront mon bateau dans tous les coins.

— Nager pour aller où ? demanda Fuentes d'une voix étranglée.

— Tout près d'ici. Troisième sabord par bâbord. Le patron est un bon ami à moi. Tu lui diras que c'est moi qui t'envoie. Et puis quand tu verras s'éteindre la lumière dans ma cabine, tu reviendras. Pas de problème.

Après le coup de fil de Lepski, il fallut plus d'une

heure à Beigler pour obtenir un mandat de perquisition et envoyer deux inspecteurs au bateau de pêche de Manuel. Si Fuentes avait été à bord, il aurait été découvert.

Manuel eut un sourire futé à l'adresse de Lepski quand la perquisition eut pris fin.

— J'espère que vous voilà convaincu, monsieur le flic, que je suis un homme de vérité, dit-il. Mon bon ami Fuentes est heureux au sein de sa famille à La Havane.

Lepski lui lança un coup d'œil et descendit l'échelle de coupée d'un pas rageur.

Manuel s'attarda sur le pont pour suivre des yeux les quatre inspecteurs qui regagnaient leur voiture. Quand ils eurent disparu, il rentra dans sa cabine et éteignit la lumière.

Une demi-heure plus tard, il aidait Fuentes à grimper à bord.

— Ils ne reviendront plus nous embêter, dit Manuel. Sèche-toi et va te coucher.

*

Sitôt après minuit, l'activité fiévreuse qui régnait aux cuisines de Spanish Bay s'apaisait peu à peu. Le chef et son second étaient rentrés chez eux. Les derniers repas avaient été servis. Seul le troisième cuisinier demeurait sur place. Il serait de service jusqu'à deux heures et demie, prêt à préparer un repas aux rares clients retour des boîtes de nuit qui réclamaient des œufs au jambon, ou brouillés, des saucisses, des grillades et du café.

A une heure et demie, les plongeurs et les femmes de ménage étaient partis, laissant les cuisines imma-

culées. Le troisième chef et deux garçons restaient pour satisfaire les caprices des nantis.

Le troisième cuisinier était Dominique Dezel. Il avait trente ans. Brun, assez beau garçon, il souffrait de sa petite taille. Plus que tout au monde, il aurait voulu être né comme son frère, chef à présent aux fourneaux d'un deux étoiles à Paris. Son frère tenait du père qui était un vrai géant, tandis que Dominique était du côté de la mère qui était presque naine.

Dominique avait été cuisinier dans l'un de ces Relais qui jalonnent les routes de France. Dulac, en vacances, et à la recherche de talents, avait été impressionné par la sauce qu'on lui avait servie avec son riz de veau. Il s'était entretenu avec Dominique et lui avait proposé le poste de troisième chef au Spanish Bay.

Les appointements et les conditions de vie avaient séduit Dominique, et il aimait à régner sur les cuisines de minuit à cinq heures et demie. Il n'était pas fréquent, à ces heures, que ses services fussent requis. Il passait le temps dans le bureau du chef à lire des livres de cuisine et à élaborer le projet d'ouvrir son propre restaurant quand il aurait amassé un capital suffisant. De temps en temps, il y avait un coup de téléphone et il se précipitait aux cuisines pour préparer un repas.

Cette nuit-ci était calme. Les deux garçons somnoilaient à l'office, loin du bureau du chef. Dominique, les pieds sur la table, pensait à la France, à sa famille qu'il comptait aller retrouver le jour où il aurait mis assez d'argent de côté.

Il était deux heures et demie. Anita Certes se glissa dans les cuisines comme un fantôme. Pieds nus, silencieuse, elle ferma la porte, puis s'arrêta.

Après avoir assuré son service et apprêté la suite de la terrasse pour la nuit, elle était allée se cacher dans la salle de repos des femmes aux sous-sols de l'hôtel. Cette pièce se trouvait à l'autre bout du couloir des cuisines. Elle s'était enfermée dans une toilette et, assise sur le couvercle de la cuvette, elle avait attendu et attendu encore. A deux heures vingt-cinq, elle était sortie sans bruit de la salle de repos et avait tendu l'oreille. L'hôtel était silencieux. Elle pensa au détective de nuit en train de faire sa ronde dans l'hôtel. Il pouvait se trouver n'importe où. Cet homme, Josh Prescott, lui faisait peur. Ancien agent de police, il prenait sa tâche au sérieux. Elle le savait d'après ce que lui avait raconté le personnel. Il avait mis fin à bien des chapardages, et le personnel le détestait. Il n'avait rien du flic maison de type courant qui dort debout et fume des cigarettes en attendant les événements. Josh Prescott était sans cesse en mouvement, prêt à l'action. Toute la nuit, il arpentait les couloirs, explorait les restaurants déserts, entrait dans les cuisines, inspectait même les terrasses et les piscines. Il était par ici, il était par là, il était partout. Grand, corpulent, il avait des cheveux d'un blond roux et des yeux mornes de flic consciencieux.

Immobile, l'oreille au guet, Anita parcourait du regard le vaste espace des cuisines faiblement éclairées, les fourneaux, les fours, les batteries de casseroles et poêlons de cuivre étincelant suspendues aux murs, les éviers, les grands lave-vaisselle. Où pourrait-on cacher une bombe sans risque ? Quelques minutes avant, le dos appuyé à la porte, elle chercha des yeux, indécise, et chercha encore.

Aucun des endroits n'offrait une cachette sûre. Le

cœur battant à se rompre, elle traversa le vaste espace en direction de la réserve dont les bocaux de conserves garnissaient les rayons tandis que s'alignaient au mur les huches et le réfrigérateur de beurre et fromages. Ici, peut-être, y aurait-il une cachette. Elle souleva le couvercle d'une huche marquée *Farine*, d'une contenance d'une cinquantaine de livres, estima-t-elle. Comme elle considérait la surface blanche de la farine, elle entendit quel-qu'un traverser les cuisines en direction de la réserve. Refermant vivement le couvercle de la huche, elle jeta des regards affolés autour d'elle, à la recherche d'un coin où se cacher, mais il n'y en avait pas. Était-ce Prescott ? Sa pensée vola vers Pedro. Si Prescott la trouvait, elle serait vidée ! Elle pourrait même se faire jeter en prison ! Alors il n'y aurait plus moyen de faire relâcher Pedro !

S'armant de courage, elle sortit de la réserve et se trouva nez à nez avec Dominique qui la regardait bouche bée.

— Anita ! Qu'est-ce que tu fais-là ? demanda-t-il.

Elle se força à sourire et se rapprocha de lui.

— Je te cherchais, dit-elle.

Depuis quelque temps déjà, Dominique avait envie de cette Cubaine courtaude aux grands yeux. De loin en loin, elle lui avait permis de lui passer la main sous la jupe en échange des restes qui, lui avait-elle dit, étaient pour son mari sans travail. Ses fesses rondes et fermes l'excitaient. Il avait passé des heures à se demander quand il la prendrait. Et voilà qu'elle se trouvait là, à deux heures et demie du matin, et lui disait qu'elle le cherchait. Il avait tellement envie d'elle qu'il ne se demanda même pas ce qu'elle faisait dans l'hôtel à cette heure. Il n'avait qu'une idée en

tête, c'était qu'elle le cherchait. Et cela ne pouvait signifier qu'une chose.

Il la saisit, puis l'attira à lui. Ses mains lui glissèrent le long du dos. Soulevant sa jupe, ses doigts s'aggrèrèrent aux fesses tendues d'Anita.

Anita ferma les yeux. Ces doigts qui étreignaient sa chair lui soulevaient le cœur. Pedro, mon chéri, pensa-t-elle, c'est pour toi. Pardonne-moi ! Cette chose qui m'arrive, c'est pour toi.

— Viens au bureau, dit Dominique d'une voix étranglée. Tout se passera bien. On va faire l'amour, ce sera merveilleux.

Lui passant le bras autour de la taille, il l'emmena à travers les cuisines jusqu'au bureau du chef. Tandis qu'elle marchait à son côté, Anita se sentit certaine d'avoir trouvé une cachette sûre pour la bombe.

Ils entrèrent au bureau et Dominique ferma la porte.

— Couche-toi sur la table. Il faut faire vite, dit-il.

Anita se dégagea de son étreinte.

— Non ! Pas comme ça !

Dominique, en sueur, le cœur battant à se rompre, la dévisagea.

— Couche-toi sur la table ! Je sais que tu me veux ! C'est le seul moyen rapide. Couche-toi sur la table !

— Non ! Il faut trouver un lit, dit Anita, en l'écartant d'un signe de la main.

Comme Dominique commençait à protester, le téléphone se mit à sonner sur la table.

La sonnerie fit à Dominique l'effet d'un coup de poing en pleine figure. Son désir s'évanouit. Il comprit ce qu'il était en train de faire. Par cet acte stupide, il risquait sa carrière ! Il regarda Anita, la voyant à présent sous l'aspect d'une Cubaine noi-

raude et pas trop séduisante, et les Cubains il n'en avait rien à foutre. Il fallait qu'il ait perdu la tête pour avoir désiré cette fille qui battait en retraite, le regard épouvanté.

Il saisit le combiné.

— Œufs brouillés, saucisses et café pour deux, bafouilla une voix qui indiqua à Dominique que l'homme était ivre. Suite 7. (Et on raccrocha brusquement.)

Dominique désigna une porte au fond du bureau.

— File par là ! Vite ! s'écria-t-il en se précipitant hors du bureau.

Tremblante et tout heureuse de ne pas avoir à se soumettre aux appétits de cet homme, Anita ouvrit la porte et se retrouva sur une allée cimentée qui menait au restaurant du personnel. Elle connaissait le chemin : un raccourci qui passait derrière la rangée de chalets pour aboutir à la rue principale de Secomb.

Ses souliers à la main, elle se mit à courir en silence dans la nuit.

*

Deux jours passèrent.

Durant ces quarante-huit heures, la police continua à rechercher Fuentes, pour finir par se persuader qu'il avait réellement regagné La Havane.

Pedro Certes, au service de réanimation, était toujours sans connaissance ; un inspecteur s'embêtait ferme à son chevet.

Anita s'était mise en rapport avec Manuel qui l'avait fermement conseillé de ne pas approcher son bateau de pêche. Ils s'étaient rencontrés la veille au

soir dans un petit bar du front de mer. Elle lui avait dit qu'on pouvait cacher la bombe dans la huche à farine. Et, après réflexion, Manuel avait approuvé d'un signe de tête. Les deux bombes n'étaient pas encore arrivées, mais il avait eu des nouvelles de son ami qui les lui avait promises pour le lendemain. Manuel avait assuré à Anita que Pedro s'en sortirait.

Durant ces deux jours, Maggie et Mike avaient tous deux réussi en partie à obtenir les renseignements dont Bradey avait besoin. Celui-ci décida qu'il lui fallait avoir un entretien avec Ed Haddon qui séjournait à l'hôtel Bellevue, le plus beau de la ville après le Spanish Bay.

Rendez-vous fut pris. Haddon avait retenu une table dans un tranquille et luxueux restaurant de poissons proche du Yacht club.

Bradey avait dépouillé son déguisement de vieillard et quitté le chalet à vingt et une heures. Il portait un complet classique et un chapeau. A cette heure, le Spanish Bay était en pleine activité et Bradey ne craignit pas d'être remarqué en quittant le chalet. Il s'engagea rapidement sur l'allée qui menait à une station de taxis.

Il trouva Haddon installé à une table retirée, grignotant des olives, un double martini devant lui.

Les deux hommes se saluèrent, et Haddon offrit un verre à Bradey. Le maître d'hôtel arriva avec les menus.

— Prends la matelote, dit Haddon. C'est bon.

Quand ils eurent commandé la matelote de palourdes et que le maître d'hôtel se fut éloigné, Haddon demanda :

— Quelle tournure est-ce que ça prend ?

Bradey but une gorgée, puis tendit la main vers une olive.

— Maggie progresse. L'employé de la réception lui mange dans la main. Le problème, c'est de découvrir le coffre-fort de l'hôtel. Je lui ai dit de ne rien brusquer. Le concierge le lui dira à l'occasion, mais il faut avancer prudemment. Le côté adverse est coriace. Mike a circulé. Le voilà en termes amicaux avec l'un des gardiens de la sécurité. Le deuxième est très malin. Les deux flics maison sont des professionnels. Mike les a contactés. Il me dit qu'il s'agit de les manier avec beaucoup de précautions. Le flic de nuit est toujours prêt à faire du ram-dam.

Le garçon servit la matelote de palourdes. Les deux hommes commencèrent à manger.

— D'après ce que tu me racontes, Lu, dit Haddon, il ne me semble pas que tu fasses de grands progrès. Je finance cette affaire. Chaque journée que tu passes dans cet hôtel me coûte cher, bon sang.

Bradey se fourra une palourde dans la bouche.

— Pas besoin de me le dire, Ed. Quand je vois ce que ça coûte, je suis au supplice. Mais n'oublie pas, ajouta-t-il en souriant, ce que tu mets là-dedans, tu le retires.

Haddon le regarda de travers.

— Ça veut dire ?

Bradey s'envoya une nouvelle fournée dans la bouche, mastiqua et approuva de la tête.

— Cette pâtée n'est pas mauvaise, Ed.

— Arrête tes conneries ! râla Haddon. Tu as quelque chose ou non ?

— Bien sûr que si, fit Bradey, en se goinfrant toujours. Le nom de Silas Warenton ne te dit rien ?

Les papières de Haddon s'abaissèrent à demi.

— Tout le monde le connaît. Qu'est-ce que tu racontes ?

Bradey continuait de manger. Il laissa plusieurs minutes Haddon en suspens avant de poser sa fourchette.

— Le fils de Warenton et sa jeune épouse passent leur lune de miel dans la suite de la terrasse. Elle est bardée de diamants.

— Les Warenton sont au Spanish Bay ?

Bradey sourit.

— C'est ce que je suis en train de te dire, Ed. Elle et ses diamants.

Haddon repoussa son assiette. La gastronomie ne l'intéressait plus.

— Ces diamants, Lu, sur le marché régulier valent huit millions pour le moins, dit-il. Un collier, des bracelets et des boucles d'oreilles. Exact ?

Bradey fit signe que oui.

— C'est ce qu'elle portait au restaurant.

— J'ai l'œil sur ces diamants depuis le jour où j'ai appris que ce vieux crétin de Gomez, son père, les lui a achetés en cadeau de mariage. Il s'est fait avoir. Il paraît qu'il les a payés dix millions. Ce sont des pierres assorties, une pièce unique, mais qui n'en vaut pas dix. (Haddon fixa Bradey des yeux.) Alors tu l'as vue avec ses diamants. Continue.

— Les Warenton sont encore à l'hôtel pour une dizaine de jours. (Bradey s'interrompt pour manger avant de poursuivre :) Maintenant écoute, Ed, je sais que ta première idée, c'était de faire sauter le coffre-fort et de piquer cinq millions à peu près. Ça m'a paru réalisable, mais jusqu'ici je n'ai pas réussi à repérer le coffre-fort. Je sais que le camp adverse est féroce : gardiens de la sécurité et flics maison. Je

commence à me demander s'il ne serait pas plus sûr de s'occuper des diamants des Warrenton et de laisser tomber le coffre-fort.

Haddon revint distraitement à sa matelote.

— Continue, Lu, dit-il. Je t'écoute.

— Quand tu m'as procuré Mike Bannion, tu as dégotté un fameux gars. Il est non seulement tireur d'élite, mais il a une qualité propre aux anciens militaires. (Il secoua la tête.) Je l'envie. Il suffit de lui jeter un coup d'œil pour se persuader que c'est un gars à qui on peut se fier. (Il s'interrompt pour bouffer.) Mais il m'inquiète, Ed. Je me demande pourquoi un type comme lui deviendrait un truand. Ça ne me paraît pas normal.

Haddon eut un mouvement d'impatience.

— Pourquoi amener cette question sur le tapis ? Son frère qui est plus truand que toi, et ce n'est pas peut dire, se porte garant pour ce gars-là, et ça me suffit. Pourquoi chercher des complications ? Quoi, tu n'es pas satisfait des services de Mike Bannion ?

— Non. Il est presque trop parfait pour être vrai. Ce n'est pas ce que je veux dire. Il m'intrigue seulement. Et autre chose, je n'aime pas sa mine. Il a la mine d'un homme malade.

Haddon haussa les épaules.

— Son frère m'a dit que Mike avait un pressant besoin d'argent. Alors s'il fait son boulot, pourquoi t'en faire ?

Bradey finit son plat.

— Tu as sans doute raison.

— Comment diable en sommes-nous venus là ? je me fous bien de Bannion. Je m'intéresse aux diamants.

— J'y ai travaillé. J'ai envoyé Mike sur le terrain

et il est revenu avec les infos qu'il me fallait. Ce que je voulais savoir, c'était si la même Warrenton mettait chaque nuit ses diamants sous bonne garde, c'est-à-dire si elle se servait du coffret que l'hôtel fournit à tous ses clients, pour l'enfermer dans le coffre-fort. Le gardien a dit à Mike que non. C'est une de ces garces arrogantes qui, parce qu'elles logent dans l'hôtel, s'imaginent que leurs bijoux sont en sûreté et ne veulent pas qu'on les embête avec ce coffret à remettre contre un reçu signé du gardien après une soirée tardive. Le type de la sécurité a raconté à Mike que ça a fait toute une scène quand il l'a prévenue qu'elle courait un risque. Il lui a signalé que l'hôtel déclinait toute responsabilité au cas où ses bijoux seraient volés. Elle l'a envoyé au diable. Sur quoi Dulac lui a passé un coup de fil en insistant à son tour sur le danger. Elle lui a répondu que c'était son affaire de veiller à la sécurité de leur suite. Et c'est ce qu'il a fait. Quand on réclame un service au Spanish Bay, on l'obtient. (Bradey s'interrompit avant de poursuivre :) Un coffre-fort invisible a donc été installé. Dulac et la même Warrenton s'imaginent tous deux que les diamants sont en sûreté, ajouta Bradey avec un sourire. Les coffres-forts ? Un jeu d'enfant pour moi. Je peux mettre la main sur ces diamants, Ed, si ça t'intéresse.

Haddon fit signe au maître d'hôtel qui s'approcha de la table avec empressement.

— Tarte aux noix, dit Haddon. Et pour toi, pareil ?

— Tarte aux pommes, fit Bradey, s'appuyant à son dossier pour se curer les dents.

Il observa Haddon qui avait les yeux fixés sur la

nappe. Il savait que Haddon méditait, aussi se tint-il coi.

— Le problème ce sera d'écouler les diamants, dit Haddon quand les tartes furent servies, mais je crois que c'est faisable. Le seul homme capable de se débrouiller d'une affaire comme celle-ci c'est Claude Kendrick. Je lui en parlerai demain.

Bradey attaqua sa tarte aux pommes. Il était heureux de constater que Haddon n'avait même pas mis en question ses moyens de s'emparer des diamants.

Haddon mangeait sa tarte lentement, les sourcils froncés en un effort de concentration. Reconnaisant ce signe certain, Bradey se détendit et savoura sa tarte.

Les desserts terminés, le café fut servi avec des ballons de cognac.

— Tu te demandais, dit brusquement Haddon, s'il ne serait pas plus sûr de faucher les diamants des Warrenton que de faire sauter le coffre-fort de l'hôtel.

Bradey lui lança un regard pénétrant.

— Ça tombe sous le sens, non ?

— La plupart des choses que tu dis, Lu, tombent sous le sens, reconnut tranquillement Haddon. Le malheur, c'est que tu restes mesquin.

— Huit millions, ça ne me semble pas mesquin, dit Bradey avec un sourire malin.

— Treize millions, peut-être quinze, ça semble plus important, non ?

Bradey prit une gorgée de cognac.

— Tu veux dire qu'on pique les diamants et qu'on fait sauter le coffre-fort aussi ?

— Je ne dis pas qu'on le fera, mais ça mérite

réflexion. Trouve-moi l'emplacement du coffre-fort. Quand tu auras trouvé ça, on en reparlera. Si on se rencontrait ici demain soir, même heure ? J'aurai des nouvelles pour toi, tu en auras pour moi. D'accord ?

Bradey hésita, puis acquiesça de la tête.

— Je parlerai à Maggie, dit-il.

Il serra la main de Haddon en lui laissant le soin de régler l'addition, puis il sortit précipitamment dans la nuit humide.

*

Maggie causait avec Mike depuis une heure. Ils s'étaient installés dans le confortable living du chalet après avoir dîné au restaurant du personnel.

Maggie s'était prise d'amitié pour Mike. Il lui rappelait son père qui avait été sergent de métier avant de s'être vu honteusement rayé des cadres de l'armée pour chapardages répétés. Maggie pensait souvent à lui, mort à présent, tué dans une bagarre. Quand il n'était pas ivre, il avait témoigné beaucoup d'affection à Maggie, et elle la lui avait rendue. Elle n'aimait pas sa mère et, du jour où son père avait disparu, son unique pensée fut désormais pour fuir le foyer. A l'âge de treize ans, elle avait séduit le directeur de son école. Il avait été envoyé en prison et elle avait été placée « sous surveillance ». S'étant échappée, elle avait été recueillie par un vieux débauché qui avait un goût tout particulier pour les fillettes. Elle avait beaucoup appris en sa compagnie, sa technique sexuelle était devenue impressionnante. Elle était, Bradey l'avait souvent pensé, le prototype de la putain au cœur d'or.

Elle possédait un don de compassion chaleureuse

que les hommes devinaient en elle. Elle avait l'habitude de les entendre lui faire confiance de leurs soucis, et elle les écoutait toujours, les caressait, leur souriait, et elle les laissait partir apaisés.

Il n'avait pas fallu longtemps à Mike pour lui parler de sa fille Chrissy. Tous deux attendaient Bradey, parti à son rendez-vous avec Haddon, et Maggie avait parlé de son père à Mike.

— Vous me le rappelez, dit-elle. Pas physiquement, mais dans votre façon de parler. Les soldats parlent comme ça.

— Sans doute, dit Mike. Vous savez, Maggie, je n'avais jamais rien fait de malhonnête jusqu'ici.

Maggie éclata de rire.

— Je m'étais posée la question. Je ne suis pas folle de ce job-là, mais je suis folle de Lu. Je ferais n'importe quoi pour lui. Qu'est-ce qui vous a poussé à vous joindre à nous, Mike ?

Il lui parla donc de Chrissy. Tout en l'écoutant, Maggie, peu à peu, se sentit si touchée que les larmes lui en vinrent aux yeux.

— C'est affreux ! s'exclama-t-elle quand Mike lui eut expliqué que la somme qu'allait lui payer Bradey servirait à assurer le bien-être de Chrissy jusqu'à la mort de l'enfant.

— Vous voulez dire que la pauvre gosse va mourir dans quinze ans ?

Mike fit oui de la tête.

— Mais c'est terrible, dit Maggie, essuyant une larme. Mike, vous êtes un père admirable !

— Je l'aime, répondit tranquillement Mike. Ma seule pensée c'est de pourvoir à ses besoins. C'est l'unique raison pour laquelle j'ai accepté ce job. (Il fixa Maggie du regard.) Est-ce que ça marchera ?

— Ça marchera, affirma Maggie. Lu est un type formidable ! Vous ne croyez pas que j'ai envie d'aller en prison ? (Elle fit une grimace.) Quelle perspective ! Mais Lu m'a assuré que ça marchera et que je n'irai pas en taule, alors c'est que ça marchera, Mike. Vous en faites pas pour ça.

— Lu n'est pas un vieillard pour de vrai, n'est-ce pas ? Quand il quitte son fauteuil roulant, son allure est celle d'un jeune homme.

— Il est plus jeune que vous, Mike. C'est un grand artiste. Vous en faites pas.

A ce moment ils entendirent Bradey qui rentrait au chalet et se dirigeait d'un pas rapide vers la chambre qu'il partageait avec Maggie.

— Maggie ! Viens me voir ! appela-t-il en passant devant la porte du living-room.

Maggie s'arracha à son fauteuil et courut à la chambre dont elle referma la porte. Assis à la coiffeuse, Bradey préparait hâtivement son déguisement. Il n'avait nulle intention de se faire voir à Mike sous son vrai jour. Mike l'inquiétait. Si jamais les choses tournaient mal et que Mike se fasse pincer par la police, il pourrait bien lui donner le signalement de Bradey tel qu'il était réellement, et c'est ce qu'il fallait éviter à tout prix.

— Salut, chéri, s'exclama Maggie, allant à lui.

Il l'écarta du geste, tout entier à sa transformation en vieillard.

— Poupée ! Au travail ! Cet employé de la réception, Claude Previn. Où ça en est avec lui ?

Il y avait dans sa voix un ton mordant qui fit sursauter Maggie.

— Il y a quelque chose qui cloche, mon chou ?

— Pas de boniments, fit Bradey tout en fixant sa moustache. Ça progresse entre Previn et toi ?

— Il est si allumé qu'il risque de prendre feu, dit Maggie.

— Il a terminé son service à cette heure ?

— Oui.

— Tu peux le joindre ?

— Tu veux dire tout de suite ?

— Bien sûr, tout de suite ! Ne fais pas l'andouille.

— Oh ! Lu, tu as l'air en boule ! dit Maggie. Je ne sais pas si je peux le joindre. J'ai son numéro de téléphone.

— Où habite-t-il ?

— Il ne me l'a pas dit.

Bradey poussa un soupir exaspéré.

— Appelle-le ! (Il finit de coller sa moustache en s'efforçant de vieillir son visage.) Et maintenant écoute-moi bien. Tu vas le trouver, où qu'il soit, et tu te fais baiser par lui jusqu'à ce qu'il en devienne gâteux. Compris ? Et quand tu l'auras bien abruti, tu vas lui faire dire où se trouve le coffre-fort de l'hôtel.

Les yeux de Maggie s'ouvrirent tout grands.

— Comment je m'y prends, chou ?

— Dis-lui que ton patron est un original. Il attend des bijoux de valeur qu'il compte offrir à sa fille. Il voudrait connaître le système de sécurité de l'hôtel, et savoir où se trouve le coffre-fort. Il va vouloir l'inspecter. Dis-lui que tu as peur de ton patron et que tu ne voudrais pas perdre ton emploi. Dis-lui que ton patron est très difficile. Tu me suis ?

Maggie réfléchit un long moment. Bradey pouvait pour ainsi dire entendre travailler sa cervelle.

— Mais Lu, mon trésor, est-ce que je ne peux pas

lui dire tout ça demain quand il sera de service plutôt que d'être obligée de coucher avec lui ?

— Non ! Quand nous aurons fait sauter le coffre-fort, les flics vont procéder à des interrogatoires. Je ne veux pas que tu y sois impliquée. Previn la fermera plutôt que d'avouer qu'il t'a sautée.

Maggie considéra la chose, puis sourit.

— J'ai toujours pensé que tu étais malin, Lu. Bradey lui montra le téléphone.

— Appelle-le.

*

Le lendemain soir, Ed Haddon, installé à la table de coin du restaurant de poissons, grignotait des olives, un double martini devant lui, quand Bradey entra.

Le maître d'hôtel s'approcha tandis que Bradey s'asseyait.

— Prends le poulet Maryland, dit Haddon. C'est bon.

Bradey déclara que le poulet Maryland lui convenait parfaitement. Haddon lui commanda un scotch sur glaçons qui arriva tandis que les deux hommes attendaient en silence.

— Tu as demandé de l'action, Ed, dit Bradey après avoir bu une gorgée. Tu vas être servi.

— Je n'en attendais pas moins, dit Haddon en souriant. Comme associés, on ne fait pas mieux que nous.

Tandis que le garçon s'affairait à apporter pain, beurre et canapés, les deux hommes retombèrent dans le silence. Ce ne fut que lorsque le poulet fut

servi et le garçon parti que Haddon rouvrit la bouche.

— Tu as trouvé l'emplacement du coffre-fort ?

Bradey découpa une portion de blanc de poulet, la plongea dans un bol de sauce au piment et la porta à sa bouche.

— Fameux ! déclara-t-il.

Haddon n'avait jamais rencontré personne d'aussi porté sur la bouffe que Bradey. En dépit de sa minceur, Bradey adorait la bonne chair. Haddon contint son impatience. Après cinq minutes que Bradey employa à manger comme s'il était resté à jeun une semaine, Haddon répéta sa question.

— Le coffre-fort ?

— Donne-moi une minute. (Bradey découpa la cuisse du poulet.) Tu veux que je te dise, Ed ? reprit-il la bouche pleine. Quand j'étais gosse, j'ai crevé de faim. Je ne blague pas. Quand je me dégotais un bout de pain rassis une fois par jour, j'étais verni. Ma vieille est morte de faim. La bouffe est la plus belle chose au monde !

Haddon perdit patience.

— Lu ! le coffre-fort, bon Dieu ! s'écria-t-il sur un ton grinçant qui fit sursauter Bradey et le contraignit à poser sa fourchette à contrecœur.

— Maggie a dégoté la coupure. Tu ne devineras jamais où il est situé. Tu aurais cru qu'il se trouvait quelque part derrière le bureau de la réception comme c'est généralement le cas, ou même aux sous-sols. Exact ?

— Où est-il ? râla Haddon.

— A l'étage de la terrasse ? Qu'est-ce que tu en dis ?

Haddon enregistra ce renseignement, puis sourit de toutes ses dents.

— J'en suis ravi. Explique-moi.

— Maggie a couché avec l'employé de la réception. Elle lui a servi un bobard comme quoi son patron était un original. Maggie connaît vraiment son affaire, et Previn en était sur les genoux. Elle s'est arrangée pour qu'il m'emmène jeter un coup d'œil au coffre-fort avec elle. La suite de la terrasse a un ascenseur particulier qui aboutit à l'intérieur de la chambre forte même. Les Warnton ne se doutent même pas qu'elle se trouve là. Voici comment ça se passe : chaque nuit avant d'aller se coucher, les clients appellent le gardien de la sécurité et placent leurs objets de valeur dans un coffret. Chacun des coffrets est numéroté et un reçu est remis au client. Les coffrets sont ensuite emmenés à la chambre forte par l'ascenseur. Cette opération se poursuit de vingt-trois heures à deux heures. Après quoi, les gardiens plient bagage. Previn, l'employé de la réception, qui meurt d'envie de retrouver Maggie dans son lit, m'a permis d'y jeter un coup d'œil. C'est absolument contraire au règlement de l'hôtel, mais Maggie l'avait amadoué par la promesse d'une nouvelle nuit. Le coffre-fort paraît duraille à prendre, mais ça c'est mon affaire. Le vrai problème, une fois dans la chambre, sera de savoir comment descendre tous ces coffrets de l'étage de la terrasse pour les sortir de l'hôtel. Voilà qui demande réflexion.

Haddon hocha la tête.

— J'y réfléchirai moi aussi, dit-il, se remettant à manger, perdu dans ses pensées. J'ai vu Kendrick, reprit-il. Il peut écouler les diamants des Warnton. Il offre cinq millions. C'est-à-dire qu'il s'en adjuge

six. C'est de bonne guerre. Mais les coffrets l'inquiètent. Il faudra les ouvrir et évaluer le butin. Ça prendra du temps. La flicaille sera sur les dents. Le premier suspect sera Kendrick. Je me mets à sa place. Je devrais peut-être trouver un autre fourgue.

Bradey fit la grimace.

— Il vaudrait peut-être mieux laisser tomber les coffrets et s'occuper des diamants des Warrenton.

— Si le coffre-fort s'était trouvé n'importe où ailleurs qu'à l'étage de la terrasse, Lu, je serais de ton avis. Mais cette coïncidence est comme un cadeau des dieux. Il s'agit d'y réfléchir sérieusement. Les diamants des Warrenton, plus le contenu des coffrets, ça nous donnerait quelque chose comme huit millions de dollars à chacun.

Bradey considéra la perspective. Huit millions ! Que ne pourrait-il faire avec un magot pareil !

— Parle-moi de l'ascenseur et de la chambre forte, poursuivit Haddon, voyant la lueur de convoitise qui brillait dans les yeux de Bradey.

— L'ascenseur part du dernier étage et monte d'un niveau, celui de la suite de la terrasse. La porte de l'ascenseur au dernier étage est dissimulée par une autre marquée *Service*. Previn l'a ouverte et Maggie a poussé ma chaise dans l'ascenseur. Il y a une serrure, au lieu d'un bouton, dans l'ascenseur. Previn avait une clé. Un tour de clé dans la serrure a fait monter l'ascenseur d'un niveau et nous nous sommes trouvés dans la chambre forte. Cette pièce n'a ni portes ni fenêtres, mais j'ai repéré une trappe au plafond qui est sans doute une sortie de secours par le toit en cas d'incendie.

Haddon termina son poulet.

— Très bien, Lu, réfléchis-y. As-tu donné un coup d'œil aux coffrets de sûreté ?

— Bien sûr. Previn m'en a montré un. La serrure est une plaisanterie.

— S'il y avait vingt coffrets, combien de temps te faudrait-il pour les ouvrir tous ?

— Une demi-heure, répondit aussitôt Bradey.

— Suppose donc qu'après avoir piqué les diamants des Warrenton, tu t'introduises dans la chambre forte, ouvres le coffre, puis les coffrets, en vides le contenu dans un sac, refermes les coffrets, les remettes en place et refermes le coffre-fort. Suppose que tu aies fait ça ?

Bradey appliqua sa pensée à cette suggestion.

— Ça va demander réflexion et organisation, Ed, mais c'est une idée. Donne-moi un jour ou deux pour y penser, veux-tu ?

— Il va falloir que je revoie Kendrick, dit Haddon. Oui, après-demain soir. On mettra les choses au point. D'accord ?

— Après-demain soir ici, acquiesça Bradey. Que dirais-tu d'un peu de cette tarte aux pommes qu'on m'a servie l'autre soir ? Elle était bonne.

V

Tandis que le soleil, telle une auréole d'or en fusion, glissait dans la mer et que la nuit tombait sur le port, Manuel Torres se dirigea vers son bateau de pêche. Il portait un sac de toile sur l'épaule. Son crâne chauve ressemblait à une orange dans la lumière du soleil couchant.

Il s'arrêtait de temps en temps pour saluer d'autres Cubains qui attendaient, désœuvrés, l'heure de regagner leur cabane dans l'espoir que leur femme allait pouvoir leur servir un vague repas.

Les traits de Manuel étaient figés en une froide, une sombre expression quand il remonta l'échelle de son bateau. Avec précaution, il posa le sac de toile avant de retirer l'échelle. Lorsqu'il s'était approché de son embarcation tout à l'heure, ses yeux n'avaient cessé de lancer des regards furtifs de droite et de gauche. Il n'avait aperçu aucun signe d'inspecteurs aux aguets, ni même d'un flic.

Il siffla pour avertir Fuentes de son retour, puis, ramassant le sac, il parcourut le pont jusqu'à la cabine avant qui était plongée dans l'obscurité. Il avait recommandé à Fuentes de ne pas allumer. S'étant absenté six heures environ, il fut pris de pitié

pour Fuentes qui attendait dans la nuit tombante, tout seul. Mais il lui avait laissé de quoi manger.

Il entra dans la cabine, ferma la porte, puis alluma.

Allongé sur la couchette, Fuentes se redressa.

— Tu as pris le temps ! râla-t-il. Tu t'imagines que ça m'amuse de glander là à attendre ?

— Mon ami, dit tranquillement Manuel, tu n'es pas forcé d'attendre. Tu n'es pas prisonnier. Tu n'as qu'à te lever et t'en aller. Personne, à part les flics, ne t'en empêchera.

Dégonflé, Fuentes se laissa retomber sur le dur matelas.

— J'en ai ras-le-bol. C'est pas marrant de rester claquemurer pendant des heures dans cette cabine surchauffée. Oublie ça, Manuel. Je sais que tu fais tout ce que tu peux pour moi et je t'en suis reconnaissant.

Manuel commença à déballer son sac.

— Ce soir, on mangera bien, annonça-t-il. Pâtes, poulet, fromage.

Fuentes scrutait les traits de Manuel éclairés par la lampe du plafond. Son air sombre et taciturne l'inquiétait.

— Il y a quelque chose qui cloche ? s'enquit-il.

Il quitta la couchette pour s'approcher de la table où Manuel posait un paquet de spaghetti, des boîtes de sauce tomate et de piment et un poulet bien en chair.

— Mangeons d'abord, dit Manuel. J'ai faim.

Bien qu'il n'eût pas vidé le sac, il en tira les cordons, le referma et le serra précautionneusement dans un coffre.

— Tu as autre chose là-dedans ? demanda Fuentes.

— Les bombes, dit Manuel. Mais mangeons d'abord.

Il pénétra dans la petite cambuse. Après avoir posé une casserole pleine d'eau sur le gaz et allumé le grill électrique, il ouvrit les boîtes. Il plaça le poulet sur la broche rotative. Ses gestes étaient méthodiques, son expression demeurait sombre.

Fuentes vint se placer dans la porte de la cambuse, observant nerveusement Manuel. Jamais encore il ne l'avait vu aussi grave, et sa nervosité s'en accrût.

— Des ennuis ? demanda-t-il après quelques minutes.

— Mangeons. On parlera ensuite, dit Manuel qui jeta les spaghetti dans l'eau à présent bouillante.

Fuentes revint dans la cabine et mit le couvert. Il s'assit sur la couchette et attendit.

Quarante minutes plus tard, les deux hommes étaient attablés avec un demi poulet chacun et un bol de spaghetti nageant dans la sauce à la tomate et au piment.

Manuel avalait à grosses bouchées. Son visage était toujours figé en un masque sombre. Fuentes, inquiet, mangeait lentement. Il ne cessait de regarder Manuel à la dérobade, puis détournait les yeux.

— Manuel, mon ami ! finit-il par exploser. Qu'est-ce qui s'est passé ? Dis-le-moi pour l'amour de Dieu !

— Il va mourir, dit Manuel, qui acheva le reste du poulet.

Fuentes se raidit.

— Pedro, tu veux dire ?

— Qui veux-tu que ce soit ? J'ai vu mon ami à l'hôpital. Il n'y a pas d'espoir. C'est une question de temps. Pedro peut survivre une semaine, même deux, mais c'est déjà un homme mort.

Fuentes, qui ne pensait qu'à lui-même, se détendit.

— Alors on n'a pas besoin des bombes ? (Il avait horreur d'avoir affaire aux explosifs.) Comme ça, on a moins de problèmes ?

Manuel le dévisagea. Ses petits yeux étaient pareils à des olives noires.

— Mon ami, tu ne réfléchis pas. Tu sembles avoir oublié ce qu'on compte faire, toi, Anita et moi.

Fuentes lui lança un regard interrogateur.

— Tu te trompes ! Je sais bien ce qu'on compte faire ! On s'introduit dans la suite, on met les deux richards à rançon et on file à La Havane avec cinq millions de dollars. Pourquoi dis-tu que je ne réfléchis pas ?

— Comment s'introduit-on dans la suite ?

Fuentes jeta les bras en l'air en un geste d'impatience.

— C'est une affaire réglée. Anita a un passe. Elle nous introduira dans la suite. Pourquoi dis-tu que je ne réfléchis pas ?

— Voyons, mon ami, non seulement tu ne réfléchis pas mais tu ne te souviens pas, dit Manuel qui se coupa un morceau de fromage. Tu as oublié qu'Anita a promis de nous introduire dans la suite à une condition. (Il se pencha pour regarder Fuentes dans les yeux.) Pedro doit être relâché et partir avec nous pour La Havane.

Fuentes se passa les doigts dans sa longue chevelure grasse.

— Mais tu me dis qu'il est mourant.

— Voilà, mon ami, tu commences à voir le problème. Oui, Pedro sera mort dans une semaine ou deux. Anita aime cet homme. Elle est prête à n'importe quoi pour le récupérer, dit Manuel qui se

coupa un nouveau morceau de fromage. Les femmes demandent à être comprises. Je les comprends. L'argent ne signifie rien pour elle. Sa vie est liée à Pedro. Je lui ai donné ma parole que si elle nous introduisait dans la suite, son homme serait relâché et partirait avec nous pour La Havane. J'ai fait tout ce qu'il était possible pour assurer la libération de Pedro. J'ai deux bombes qui seront une telle menace que Pedro sera relâché.

Il ferma les yeux et Fuentes comprit qu'il était au supplice. Un long silence s'établit qu'il observait Manuel avec une impatience croissante. Mais ce grand type l'effrayait, aussi se tint-il coi.

— J'ai donné ma parole à Anita, reprit Manuel, le regard fixé sur ses grandes mains reposant sur la table. Je lui ai promis que je ferais relâcher son mari si elle nous introduisait dans la suite. C'était ça, le marché.

— Je sais, dit Fuentes, mais Pedro est mourant.

— Oui. Ça ne fait pas de doute. Alors il n'y a plus de marché entre Anita et moi.

Fuentes se prit la tête dans les mains.

— Tu vas pas me dire qu'on va perdre cinq millions de dollars parce que cette idiote est si dingue de ce con de bon à rien qu'elle refusera de nous introduire dans la suite si elle apprend que le salaud est mourant ? brailla Fuentes.

— C'est justement ce que je te dis. Un homme comme toi ne peut pas comprendre. J'ai la réputation d'un homme de vérité. (Manuel s'interrompit, fixant le vide, puis reprit :) Cinq millions de dollars sont en jeu. On dit que tout homme à son prix. (Manuel essuya la sueur de son front.) Cinq millions de

dollars ! Avec une somme pareille bien des portes s'ouvriraient qui sont restées fermées pour moi.

— Tu oublies ma part, lui rappela vivement Fuentes.

Les yeux de Fuentes, semblables à deux olives noires, demeurèrent impassibles tandis qu'il hochait la tête.

— Oui. Tu auras un million. Quatre millions de dollars alors !

— Qu'est-ce que tu décides ? demanda Fuentes dont les muscles du visage se contractaient nerveusement.

— Je vais être obligé de lui mentir. Ça me rabaisse à mes propres yeux. Mentir à l'une de mes compatriotes, c'est dégueulasse, dit Manuel, serrant les poings. Tu ne penses qu'à l'argent. Je peux le comprendre. Tu es pauvre. Ce mensonge que je serai forcé de lui faire me crèvera le cœur.

Au prix d'un effort, Fuentes parvint à se dominer. Il aurait voulu crier à Manuel de cesser de se conduire comme une andouille. Qui se souciait d'Anita ? Qu'était-elle, après tout ? Une rien du tout, comme son crétin de mari ! Mais il se maîtrisa et demeura silencieux. Personne ne pouvait engueuler Manuel sans recevoir son poing dans la figure.

— Les bombes ? demanda-t-il après un long silence. Est-ce qu'elles seront encore nécessaires à présent ?

— Evidemment. Il va falloir nous conformer au mensonge. Elle n'est pas bête. Je vais être obligé de lui mentir en faisant très gaffe. Va te coucher, ajouta-t-il en se levant. Dans une demi-heure j'ai rendez-vous avec Anita. Il n'y a plus de temps à perdre. Si Pedro meurt demain ou après-demain, Anita pour-

rait apprendre la nouvelle. Alors, adieu les cinq millions. Il faut qu'elle nous introduise dans la suite dans la nuit d'après-demain.

— Il nous faudra des armes, dit Fuentes.

— Tout ça a été prévu, excepté la participation d'Anita à l'opération.

Une demi-heure plus tard, Manuel quitta son bateau de pêche et suivit les quais, portant le sac de toile qui contenait les deux bombes. Il parvint à l'immeuble d'Anita, grimpa l'escalier et frappa à la porte.

Anita ouvrit brusquement. Sous la dure lumière du plafond, Manuel lui trouva l'air malade. Elle avait des taches sombres sous les yeux et semblait s'être ratatinée.

— Bonnes nouvelles, annonça Manuel en entrant dans la petite pièce.

Les yeux d'Anita s'éclairèrent tandis qu'elle refermait la porte.

— Pedro ?

— Oui, Pedro, dit Manuel, qui posa le sac sur la table tandis que ses grosses lèvres s'ouvraient en un sourire faux. J'arrive à l'instant de l'hôpital. Mon ami de là-bas me dit que Pedro est sorti du coma, et que sa fièvre a baissé. Encore deux jours et on pourra le transporter sans danger.

Anita le dévisagea.

— Je ne peux pas y croire ! murmura-t-elle. Il était si malade. Deux jours ? Non, ce n'est pas possible !

— Les antibiotiques font des miracles, déclara Manuel, cherchant à éviter le regard investigateur d'Anita. Mon ami de l'hôpital me dit que les flics cherchent déjà à interroger votre mari. C'est un sacré gars, Anita ! Vous pouvez être fière de lui. Il refuse

de parler. A l'instant même, ils ignorent qui il est. Il vous protège.

Le visage d'Anita se contracta. Elle se détourna et courut à la petite chambre à coucher. L'entendant sangloter, Manuel ferma les yeux. Quatre millions de dollars effaceraient-ils jamais cet instant où il ne pouvait plus se considérer comme un homme de vérité ?

Il attendit, la face en sueur, puis, comme le bruit des sanglots avait cessé, il s'avança sans bruit jusqu'à la porte et risqua un œil dans la chambre.

A genoux, Anita, la tête inclinée en prière, remerciait le ciel pour ce miracle, et Manuel se détourna avec une grimace.

Dix minutes plus tard, Anita sortit de la chambre sous l'aspect d'une autre femme. Elle s'était baigné les yeux, peigné les cheveux, et la dureté de son expression rassura Manuel. Elle était bien la femme qu'il lui fallait pour les introduire dans la suite.

— Dieu a exaucé ma prière, dit-elle, prenant la main de Daniel dans les deux siennes. Je n'ai jamais cessé de prier. Dieu m'a entendue ! Et maintenant, il faut faire revenir Pedro. Dans deux jours, dites-vous, il pourra voyager ?

— Oui, mais il y a plusieurs choses à régler pendant ces deux jours. D'abord les bombes. (Manuel alla à la table et ouvrit le sac pour en retirer une boîte noire de la dimension d'un paquet de cigarettes.) Ça c'est la petite bombe, vous devez la cacher dans le hall de l'hôtel.

Il retira une autre boîte noire du sac. Elle était quatre fois plus volumineuse que la première et enveloppée de cellophane. Il la posa sur la table avec précaution.

— Celle-là, c'est la grosse bombe qui détruira les cuisines. J'espère qu'on n'aura pas à s'en servir. Enfin... (Il retira encore une autre petite boîte du sac.) ceci est le détonateur. Vous voyez ces deux boutons. Je presse celui du haut et la petite bombe explose. Le second, c'est pour la grosse. Je garde ça sur moi, vous aurez les deux bombes.

Anita s'approcha et regarda les deux boîtes noires sur la table. Manuel l'observait. L'air dur et déterminé de la fille lui inspira confiance.

— Je vais cacher ces bombes, dit-elle. Vous pouvez compter sur moi.

— Bien. Demain soir, Fuentes et moi, on viendra ici à minuit. Ensuite on ira tous les trois à l'hôtel. Vous êtes toujours sûre de pouvoir pénétrer dans la suite ?

— J'en suis sûre, dit Anita.

— Demain soir donc, ici à minuit, dit Manuel en se dirigeant vers la porte.

Elle lui mit la main sur le bras.

— J'ai confiance en vous. Vous êtes un brave homme. Je n'ai pas confiance en Fuentes, mais vous... (Elle le regarda dans les yeux.) Nos compatriotes vous appellent l'homme de vérité. Je fais ça uniquement pour Pedro.

Manuel sortit dans le couloir.

— Tout ira bien, assura-t-il, dégoûté de lui-même mais ne pensant plus qu'à ce que représentaient ces quatre millions pour son avenir. Demain soir, répéta-t-il, avant de s'engager dans le couloir pour gagner l'escalier tandis qu'Anita le suivait des yeux.

Elle ferma la porte et donna un tour de clé, traversa la pièce, ouvrit un tiroir et en retira un couteau acéré que Pedro gardait là. Il lui avait

expliqué qu'un homme devait être en mesure de se protéger. Elle sortit le couteau de sa gaine. Elle pensait à Josh Prescott, le détective de nuit de l'hôtel. Il représentait la menace. Il était le seul qui pourrait l'empêcher de cacher les bombes. Elle considéra la lame étincelante. Pour Pedro, elle ferait n'importe quoi, même donner la mort.

Elle changea de vêtements pour revêtir un sweater et un pantalon noirs. Elle attacha le couteau à sa ceinture et tira le sweater par-dessus pour le cacher. Sur quoi elle mit les deux bombes dans le sac de plastique.

Il était une heure et quart.

Quittant sa chambre, elle commença sa longue marche à pied en direction de l'hôtel.

*

Tout homme a son point faible, et Josh Prescott, le détective de nuit du Spanish Bay, n'y faisait pas exception. C'était un homme de stricte habitude. C'était aussi un homme très porté sur la bagatelle. Il avait même être un tringleur hors pair.

Mike Bannion, sachant que cet homme était dangereux, avait étudié ses habitudes. A une heure du matin, Prescott entreprenait sa ronde dans les couloirs de l'hôtel. A une heure quarante, il faisait le tour du hall et des restaurants déserts. A deux heures, il visitait les cuisines. A deux heures quarante-cinq, il inspectait le parc de l'hôtel et la piscine. Il était si ponctuel que Mike pouvait régler sa montre d'après son emploi du temps. C'était là le point faible de Prescott. Bannion n'avait pas manqué d'en informer Bradey.

De sorte qu'à deux heures quarante-cinq, Maggie se glissa dans la piscine à présent déserte et sous le brillant éclairage des arcs électriques, elle nagea avec la grâce d'une sirène, et Prescott s'arrêta pour la reluquer.

Il l'avait aperçue de temps en temps et l'avait trouvée gironde, mais s'étant arrêté au bord de la piscine, il la regarda s'ébattre quasiment nue dans son mini-bikini, et réagit fortement à ses charmes capiteux, comme l'avait prévu Bradey.

Maggie, qui savait y faire, lui adressa un signe de la main et nagea jusqu'aux marches. Elle feignit de ne pouvoir y monter, et Prescott se précipita pour lui prendre la main.

Observant la scène dans l'ombre, Bradey approuva d'un hochement de tête. D'un pas rapide et silencieux, il se dirigea vers le hall de l'hôtel, certain que Prescott serait pleinement occupé pour une demi-heure au moins.

Même à cette heure, il y avait beaucoup de gens dans le hall ; à moitié ivres pour la plupart, ils se souhaïtaient bruyamment bonne nuit avant de monter à leurs suites respectives.

En smoking, œillet à la boutonnière et barbiche blonde, il traversa sans hésiter le hall en direction des ascenseurs. Personne ne lui accorda la moindre attention. Il faisait partie du décor.

Les ascenseurs à cette heure-là étaient placés sur l'automatique. Il entra dans l'une des cabines, pressa le bouton du dernier étage.

Quatre minutes plus tard, il avait ouvert la porte marquée *Service* et pénétré dans l'ascenseur qui devait le mener à la chambre forte.

Il passa plusieurs minutes à ajuster son outil pour

mettre l'ascenseur en marche. Il se sentait très détendu, sachant qu'à cette heure-ci les deux gardiens avaient recueilli les bijoux et objets de valeur des clients, les avaient rangés dans les coffrets de sûreté, avant de les enfermer dans le coffre-fort.

Allumant la lumière, il examina les trois serrures du coffre. Là, pas de problème, se dit-il. Il allait devoir courber une lame d'acier. Ces serrures étaient jeux d'enfant. Il s'intéressa davantage à la trappe de secours du plafond.

Tirant le verrou et retenant la trappe qui basculait, il grimpa à l'échelle et sortit au clair de lune. A pas de loup, il s'avança prudemment et découvrit sous lui la terrasse de la suite.

Dans le faible éclairage, il distingua des chaises longues, plusieurs tables à dessus de verre et une vue splendide sur la plage et l'océan.

De la lumière filtrait de l'intérieur. Tandis qu'il s'attardait là à observer, une ombre apparut et Maria Warrenton vint flâner sur la terrasse. Elle était nue, à l'exception de ses diamants.

Accroupi à présent, Bradey la fixait des yeux, ne voyant plus que l'éclat des diamants qui scintillaient au clair de lune.

Puis Wilbur Warrenton sortit à son tour. Il portait un appareil Nikon muni d'un flash.

Tandis que Maria posait appuyée à la balustrade, directement exposée aux rayons de la lune, Wilbur la photographia.

Bradey pensa qu'il aimerait voir les épreuves. Que ces riches aimaient en installer ! Cette femme avait un beau corps bronzé mais, en dépit des diamants, elle n'était pas à la hauteur de Maggie.

— Ça fera de belles photos, dit Wilbur. Et maintenant, allons nous coucher.

Bradey regarda Maria quitter la balustrade pour aller à Wilbur et lui passer les bras autour du corps.

— On se lèvera tard, dit-elle. Fatigué ?

— Ma foi, la journée a été longue. Ces diamants sont merveilleux sur toi, et tu es plus merveilleuse encore.

Ensemble ils rentrèrent dans la suite et disparurent à la vue de Bradey.

Il ne bougea pas avant d'avoir vu s'éteindre la lumière. Alors, au clair de lune, il sauta sans bruit du toit sur la terrasse.

Les portes de verre étaient grandes ouvertes et il se sourit à lui-même. Voilà qui promettait d'être un coup pénétrant. Il entra comme une ombre dans le vaste living-room.

Négligemment jetés sur le canapé, les diamants gisaient épars. Bradey s'arrêta, en croyant à peine ses yeux. Une vague lueur parvenait de la chambre à coucher, et il entendit Maria doucement gémir.

— Oui, tout de suite, chéri, s'exclama-t-elle. Vité... tout de suite !

Bradey fut tenté d'étouffer cette fortune en cailloux mais, se rappelant que Haddon voulait aussi le contenu des coffrets, il s'en détourna.

La nuit prochaine ! pensa-t-il. Quelle prise !

D'un bond, il se hissa sur le toit et redescendit dans la chambre forte. Sur quoi, il pénétra dans le petit ascenseur pour se retrouver au dernier étage où il referma à clé la porte marquée *Service*. Et, tranquillement, il prit le grand ascenseur jusqu'au premier.

Il était à présent trois heures moins dix. Penché par-dessus la rampe, il abaissa les yeux sur le hall.

Quelques personnes s'y attardaient encore à bavarder mais elles se dirigeaient vers l'ascenseur.

Pas de doute, Maggie s'occupait encore activement du flic maison. Bradey descendit l'escalier sans se presser. Il avait l'air d'un client qui sortait parmi d'autres.

Cinq minutes plus tard, il était de retour au chalet. Vingt minutes plus tard, Maggie le rejoignit dans leur chambre à coucher.

— Eh ben, dis donc, s'exclama-t-elle. C'est un drôle de baiseur ! On s'est envoyés en l'air dans les parterres de fleurs.

Assis sur le lit, Bradey la considérait avec admiration.

— Quelle sacrée fille ! Tu remets ça la nuit prochaine ?

— On a pris rendez-vous. Il était un peu trop ardent, dit-elle en se dirigeant vers la salle de bains. Tu ne m'en voudras pas si je dors, chou ? Je suis franchement lessivée.

Bradey sourit à belles dents.

— Si jamais une femme a mérité son sommeil, c'est bien toi. On fait le coup la nuit prochaine.

— Vrai ?

— Va prendre une douche. La nuit prochaine.

Tout en se déshabillant, il pensa à ces diamants épars sur le canapé. Cette garce négligente les jeterait-elle sur le canapé la nuit prochaine ? Serait-ce aussi facile ? Il eut soudain la sale impression d'avoir peut-être bien manqué l'occasion de sa vie.

*

Vêtue de son sweater et de son pantalon noirs, Anita traversait, invisible, le parc du Spanish Bay.

Elle se dirigeait vers l'entrée du personnel, ce qui allait l'obliger à contourner la piscine.

Elle s'immobilisa, apercevant Prescott arrêté sous les lampes, et son cœur cessa de battre une seconde. Sur quoi, elle le vit aider Maggie à sortir de l'eau. Une vraie femelle. Elle les vit parler, puis Maggie prit Prescott par le bras pour l'emmener vers les bosquets fleuris.

Délivrée de la crainte de se faire pincer par Prescott, Anita se hâta vers l'entrée du personnel. A l'aide de son passe-partout, elle se faufila dans le couloir sombre et se dirigea sans bruit vers les cuisines.

Ouvrant la porte, elle risqua un coup d'œil. Elle perçut un cliquetis de vaisselle et de couverts et devina que les deux garçons étaient à l'office, en train de préparer les plateaux du petit déjeuner. Mais où était Dominique, le troisième chef ?

Elle se glissa dans la cuisine faiblement éclairée et jeta un coup d'œil en direction du bureau du chef où une lampe était allumée. Elle aperçut Dominique qui lisait à sa table.

En hâte, elle atteignit la réserve. Soulevant le couvercle de la huche, elle se servit de la pelle pour creuser un trou profond dans la farine. Elle y plaça la grosse bombe, l'y enfonça doucement et, le souffle court, le cœur battant à se rompre, elle la recouvrit. Avec grand soin, elle lissa la surface de la farine, s'essuya rapidement les mains à un torchon suspendu près de la huche et quitta précipitamment la réserve.

Tandis qu'elle entreprenait la longue traversée des cuisines, le téléphone sonna dans le bureau du chef. Elle se mit à courir sans bruit et atteignit la porte à

l'instant où l'un des garçons sortait de l'office. Il ne regarda pas de son côté mais se hâta vers le bureau du chef.

— Œufs et jambon grillé pour la suite six... l'entendit-elle lancer à Dominique. (Et déjà elle courait le long du couloir, gagnait l'entrée du personnel pour se retrouver dans la nuit humide.)

Combien de temps Prescott allait-il passer dehors avant de rentrer dans l'hôtel ?

Elle contourna l'établissement en hâte et gravit les marches de l'entrée. Elle s'arrêta pour regarder autour d'elle. Le hall était désert. Le portier de nuit n'était pas en vue. Elle entra, jeta des regards affolés en tous sens, à la recherche d'une cachette pour la petite bombe. De l'autre côté du hall, elle repéra contre le mur, près de la porte du restaurant, une grande statue de bois peint représentant une femme mexicaine.

Jean Dulac avait découvert cette sculpture dans un petit village proche de Taxco, au Mexique. Grâce à sa vaste connaissance en objets d'art, il avait reconnu cette sculpture comme appartenant à la période de Cortez, et il l'avait achetée. Elle occupait à présent une place d'honneur dans le hall.

Anita y courut. Elle trouva une fente entre les seins de la femme. La petite bombe s'y emboîtait comme si elle lui avait été destinée.

— Une jolie chose, poupée, bredouilla une voix d'homme, mais vous êtes plus jolie encore.

Le cœur d'Anita fit un bond, puis se mit à battre avec précipitation. Sa main se porta sur le manche de son couteau caché sous son sweater. Elle se retourna.

Vautré dans un profond fauteuil de repos, un gros

homme à cheveux blancs l'observait. Il avait le visage empourpré et semblait à moitié endormi.

— D'où sortez-vous ? demanda-t-il.

— Je suis une des femmes de ménage, répondit-elle, maîtrisant sa panique.

— Jolie. Je crois bien que je vais aller me coucher, dit-il en se hissant du fauteuil pour s'approcher d'elle d'un pas vacillant.

Elle constata qu'il était complètement ivre. Elle l'évita et courut à la porte du hall.

— Hé ! Ne vous sauvez pas comme ça, s'exclama l'homme. Un petit baiser, hein ?

Mais déjà elle était en bas des marches et courait dans la nuit comme jamais elle n'avait couru. A l'instant où elle passait les grilles du parc et gagnait précipitamment le boulevard, elle s'entendit interpeller par une voix qu'elle reconnut.

— Anita !

Elle s'arrêta pour se retourner.

Une Linclon délabrée surgit de l'ombre et stoppa à sa hauteur.

Manuel lui sourit :

— J'ai attendu. Ça a gazé ?

— Oui, fit-elle, frissonnant. J'ai dit que je le ferais. C'est fait !

— Montez, dit Manuel, ouvrant la portière du passager. Vous êtes une femme formidable !

Elle contourna vivement la voiture et s'insinua à côté de lui.

Manuel lui tapota les genoux.

— J'arrive à l'instant de l'hôpital, mentit-il. Tout va pour le mieux. Il est question de transporter votre mari à l'infirmerie de la prison après-demain. Il refuse toujours de leur dire un traître mot. Il ne

pense qu'à vous, et il vous protège. C'est un gars bien comme vous êtes une jeune femme bien.

— Il va vraiment mieux ?

— Comme je vous le dis. Maintenant parlez-moi des bombes.

Alors qu'il la reconduisait chez elle, Manuel l'écouta raconter d'une voix tremblante ce qu'elle avait fait des bombes tandis que des larmes de soulagement ruisselaient sur ses joues. Il l'écoutait, approuvant de la tête, et cependant il y avait en lui ce sentiment de dégoût à la pensée qu'il était en train de la trahir.

Mais il ne cessait de se dire : cinq millions de dollars ! Que ne pourrait-il faire avec une somme pareille ! Il pensa aussi à Fuentes. Donner un million à un pareil minable, un propre à rien serait absurde ! Non, cinq millions valaient sûrement mieux que quatre. Le moment venu, il se débarrasserait de Fuentes : un coup expéditif et puis la mer. Ce serait simple.

En s'arrêtant devant l'immeuble d'Anita, il lui tapota le bras.

— On fait le coup demain soir. On vient ici à minuit et on met la dernière main à nos plans. D'accord ?

Elle lui saisit la main dans les deux siennes.

— Oui. La nuit prochaine. (Elle s'interrompt, puis reprit :) Mon ami, j'ai confiance en vous. Vous avez la réputation d'un homme de vérité. L'argent ne signifie rien pour moi. Je ne veux que Pedro, mon mari. J'ai confiance en vous.

Une bile amère monta à la bouche de Manuel. Il l'avalait tandis qu'il se reprenait à lui tapoter le bras.

— Fiez-vous à moi, dit-il, incapable de la regarder

en face. Vous retrouverez votre mari. La nuit prochaine donc, à minuit.

— Dieu vous protège et vous garde. (Elle lui souleva la main pour appuyer les lèvres à sa peau rude et calleuse.)

— Allez vous coucher, dit-il, retirant vivement la main. A demain soir.

Il la regarda gravir les marches de son immeuble. Elle recommençait à pleurer.

Avec un frisson, il s'essuya le dos de la main pour effacer la marque des lèvres de la fille. Il resta un long moment à fixer le vide à travers son pare-brise poussiéreux, dégoûté de lui-même, puis, dans la pensée de posséder cinq millions de dollars, il souleva ses lourdes épaules en un geste désespéré, embraya et démarra.

*

Le lendemain matin, dans le living-room climatisé du chalet, Lu Bradey, assis dans le fauteuil roulant et sous son déguisement de vieillard, façonnait un petit bout d'acier à l'aide d'une lime.

Maggie était partie nager à la piscine. La veille au soir, elle lui avait parlé de la fille de Mike, Chrissy, et Bradey qui s'était pris d'amitié pour ce grand diable d'ancien sergent, avait été ému.

Un long silence avait envahi la pièce où l'on n'entendait que le petit grincement de la lime. De temps en temps, Bradey avait jeté un regard rapide du côté de Mike pour le détourner aussitôt.

— Vous connaissez votre affaire, dit Mike, rompant le silence. Ça doit servir à quoi ?

Bradey posa la lime et fléchit les doigts.

— Ce bout d'acier, Mike, ouvrira le coffre-fort. Oui, dit-il, hochant la tête, je crois que je connais mon affaire. (Il s'interrompit pour allumer une cigarette.) Ça devrait être facile. Maggie m'a parlé de votre petite fille. Je suis navré. Vous toucherez votre argent. Avec un peu de chance, ce job sera sans problème. Est-ce que ça vous inquiète, Mike ?

L'autre secoua la tête.

— Non. Si vous dites que ce sera sans problème, je ne vois pas pourquoi je m'inquiéteraï ? Comme Maggie, j'ai grande confiance en vous.

A ce moment une douleur lancinante, tel un coup de couteau chauffé à blanc, le raidit brusquement. Il s'efforça de maîtriser la crispation de ses traits torturés, mais Bradey qui l'observait en fut alarmé.

— Vous êtes malade, n'est-ce pas, Mike ? dit-il. Ecoutez, nous travaillons ensemble. Je vous aime bien. Nous avons un gros boulot à faire. S'il arrive un coup dur, on se retrouve tous en taule. Chacun de nous à son travail bien défini. Maggie doit s'occuper du flic maison. Vous devez mettre tout gêneur imprévu hors de combat, moi je dois ouvrir le coffre-fort et m'emparer des diamants des Warrenton. Nous formons une équipe. Dites-moi la vérité, vous êtes malade, n'est-ce pas ?

Mike baissa les yeux sur ses grandes mains un long moment, puis les leva sur Bradey.

— Je serai mort dans six mois, dit-il. Voilà pourquoi je fais ce job. J'ai un cancer généralisé.

Bradey sentit ses mains devenir moites.

Un cancer généralisé !

Il avait horreur de la mort. Ce grand gaillard discipliné qu'il avait devant lui lui annonçait qu'il

serait dans une boîte d'ici six mois. Et pourtant il y avait dans ses yeux une expression de sérénité.

— Je me fiche pas mal de mon sort, reprit Mike. Ma vie a été heureuse. Ce n'est qu'un de ces accidents ordinaires, mais je tiens beaucoup à ma fille. Ne vous en faites pas. J'ai besoin de cet argent. Je ne vous laisserai pas tomber.

Bradey se pencha en avant pour regarder Mike dans les yeux.

— Cette nuit, Mike, supposez que vous soyez pris d'une de ces douleurs subites au moment où j'aurai le plus grand besoin de vous ? Voyons, pour l'amour de Dieu, dites-moi la vérité. Si vous ne croyez vraiment pas pouvoir faire ce travail, nous y renoncerons. Je ne veux pas finir en prison. Je ne veux pas que Maggie aille en prison. Pour l'amour de Dieu, Mike, dites-moi la vérité !

Mike le regarda dans les yeux.

— Je ne vous laisserai pas tomber, dit-il à voix lente et distincte. Je ferai le job pour lequel vous m'avez engagé. J'ai des pilules calmantes. Je déteste les médicaments, mais cette nuit je m'en servirai. Je vous donne ma parole que je ferai ce que vous attendez de moi.

Bradey, observant ce grand type qui le regardait dans les yeux, se sentit gagné par la confiance.

— Bon, Mike, dit-il. Inutile de vous dire combien je suis navré. Je le suis bougrement ! Bien, votre parole me suffit, je sais que vous ferez le job.

A ce moment, Maggie entra, enveloppée dans sa sortie de bain.

— Je meurs de faim ! s'exclama-t-elle. Quand est-ce qu'on mange ?

— Maggie chérie, dit Bradey, tu vas pouvoir

t'empiffrer comme un goret. On sera hors d'ici cette nuit, et je n'aurai pas à payer la note. On aura mis les voiles.

Maggie en piailla d'excitation.

— Tu veux dire que je vais pouvoir manger ce que j'aime ?

— Exactement, dit Bradey. Tu peux te taper tout le sacré menu. Et maintenant sers-nous à boire.

Tandis que Maggie préparait des martini gin que Mike refusa, Bradey exposait le plan de l'opération en détail.

— Dès l'instant où Maggie aura emmené le flic maison dans les bosquets, nous entrons en action, expliqua-t-il à Mike. J'ai tout l'équipement voulu, vous pouvez vous en remettre à moi. Tout d'abord on vide les coffres de sûreté, puis on descend sur la terrasse de la suite. Si les Warrenton ne sont pas endormis, vous leur envoyez vos dards. On ramasse les diamants et on s'en va. Rien à craindre de ce côté-là. On passera à l'action dès que Maggie aura le flic en main : vers deux heures quarante-cinq. A cette heure-là, peu de gens sont encore debout, et la plupart sont à moitié ivres. On revient ici, on attend Maggie, on prend la Rolls et on démarre. Je vois le patron après le dîner. Il nous fixera un lieu de rendez-vous. J'aurai réglé tout ça avant de commencer le boulot.

Maggie buvait son verre à petites gorgées.

— Oh ! chou, je regretterai de quitter ce coin de paradis. Je m'y suis tant amusée.

— Il y en a d'autres, dit Bradey, consultant sa montre. Je crois que nous allons pouvoir aller manger.

Maggie battit des mains.

— Allons-y ! Je suis morte de faim !

— Ça ne te change pas, fit Bradey. Mais vous, Mike ?

Combattant une nouvelle douleur lancinante, Mike s'efforça de sourire.

— Je crois que je vais rester là. Bon appétit !

— Vous n'allez pas rester sans manger ? protesta Maggie, les yeux en boules de loto.

— Maggie ! glapit Bradey. Conduis-moi jusqu'au restaurant ! Tout le monde n'est pas une bouffe à mort comme toi !

Sursautant, Maggie s'empara du fauteuil roulant et le manœuvra hors du chalet.

— Voyez-vous ça ! Toute cette merveilleuse bous-tifaille à l'œil et ça ne l'intéresse pas ! s'écria-t-elle en poussant le fauteuil à fond de train vers la terrasse du restaurant.

— Ralentis ! glapit Bradey. Tu te crois au Grand Prix ?

Maggie ralentit à contrecœur.

— J'ai faim, chou, gémit-elle.

— Ne te répète pas ! lui lança Bradey.

Il préféra ne pas dire à Maggie que Mike était mourant. Il savait que Maggie était une sentimentale incorrigible. Si elle apprenait que Mike allait mourir dans quelques mois, elle risquait de se répandre en pleurnicheries et de s'avérer complètement inutilisable pour l'opération prochaine.

Lorsque Maggie poussa le fauteuil roulant sur la terrasse et que le maître d'hôtel vint vivement à elle, Bradey se détendit.

On perd ou on gagne, pensa-t-il tandis que Maggie approchait le fauteuil de leur table de coin.

Huit millions de dollars !

C'était la grande prise !

Il avait inspecté la chambre forte et la suite de la terrasse. Il savait qu'il pouvait ouvrir le coffre-fort et les coffrets renfermant les valeurs de ces gens trop riches. Il était sûr de mettre la main sur les diamants des Warrenton. L'affaire se présentait bien. Il avait confiance en Mike, malgré sa maladie. Il avait la certitude que Maggie donnerait de l'occupation au flic de l'hôtel.

Huit millions de dollars !

Autant dire qu'ils étaient déjà dans sa banque suisse !

Cette pensée lui ouvrit l'appétit. Prenant le menu des mains du maître d'hôtel, il jeta un coup d'œil à la *Table d'hôte* : un déjeuner de cinq plats.

— Nous prendrons le tout, dit-il, et une bouteille de votre meilleur vin.

Maggie poussa un piaaillement d'excitation qui fit sursauter les vieilles personnes déjà à table.

*

Comme le soleil commençait à se lever, Manuel Torres travaillait à son bateau. Dans la cabine avant, Fuentes transpirait, allongé sur la couchette, prêtant l'oreille aux allées et venues de Manuel.

Comme Fuentes n'osait pas sortir sur le pont, il étouffait dans la petite cabine ; il se demandait s'il y avait un flic en patrouille sur le port, et maudissait Manuel qui ne se souciait pas de lui.

Ce ne fut qu'à midi passé que Manuel descendit à la cabine.

— Qu'est-ce que tu foutais, bon Dieu ? râla Fuentes. J'étouffais dans cette foutue chaleur...

— Oui, mon ami, le coupa Manuel. Je suis désolé pour toi, mais tu seras bientôt au pays à présent. Sois patient.

Il entra dans la cambuse.

Essuyant son visage en sueur, Fuentes vint se placer dans la porte.

— Qu'est-ce qui se passe ? gronda-t-il. Combien de temps faut-il encore que je me planque dans la cabine ?

Manuel mit une casserole d'eau sur le fourneau. Il y jeta du sel.

— Mon bateau est prêt à lever l'ancre, dit-il. On fait le coup cette nuit. On va retrouver Anita chez elle. On met la dernière main à l'opération. (Comme l'eau se mettait à bouillir, il y jeta les spaghetti.) Dans quelques jours, on part pour La Havane avec cinq millions de dollars. On emmène Warrenton en otage. Personne n'osera nous en empêcher.

Fuentes retint son souffle. Il se sentait soudain enivré. Qu'il avait donc été malin de venir demander secours à cet homme-là ! Evidemment, le bateau ! Il s'était imaginé qu'ils allaient prendre un avion d'assaut ! Que c'était donc plus sûr en bateau ! Avec ce rupin comme otage, il n'y aurait pas de problème. Un plan parfait !

— Tu es un type formidable, Manuel ! s'exclama-t-il. C'est une idée du tonnerre !

Manuel se mit en devoir d'émincer des oignons et de couper des tomates.

— Va-t'en de là, dit-il. J'ai mille choses à penser. Je pense mieux tout seul.

Se sachant incapable de réfléchir, Fuentes se réfugia dans la cabine. Dans quelques jours, avait dit Manuel, ils seraient en route pour La Havane avec

cinq millions de dollars. Manuel était un homme de vérité. Quand il disait une chose, cela se réalisait. Tous les Cubains de cette petite colonie l'assuraient. Tous ne cessaient de répéter : Manuel est un homme de vérité. Ce qu'il promet arrive.

Fuentes se rassit sur la couchette, les mains serrées entre les genoux. Dans quelques jours, il vaudrait un million de dollars ! La seule pensée d'une aussi grosse somme lui faisait tourner la tête.

Un million de dollars !

Que ferait-il d'une telle somme ? Acheter une ferme peut-être ? Il secoua la tête. Non, l'exploitation de la canne à sucre, c'était trop dur. Fuentes avait quitté son patelin parce que la coupe quotidienne dépassait ses facultés d'endurance. Un bateau peut-être ? Il pourrait recruter un équipage et aller pêcher. Il se voyait propriétaire, comme Manuel, d'un grand bateau de pêche, mais il ne travaillerait pas comme Manuel qui n'avait même pas un équipage pour l'aider.

Il continua à gamberger.

Un million de dollars !

Non, il pensait en paysan, se dit-il. La canne à sucre ! La pêche ! Ridicule ! Il se trouverait une fille. Avec un million de dollars, les filles seraient faciles à trouver. Il achèterait un café-bar. La fille le tiendrait et lui serait le gros patron, allant et venant, bavardant, rencontrant des amis. Oui, telle serait sa vie à l'avenir !

Manuel entra dans la cabine et posa un grand bol de spaghetti.

— Mangeons, dit-il.

Ce ne fut qu'après le repas que Manuel, détendu, se mit à parler.

— Je tiens à ce que tu saches, mon ami, (Il regarda Fuentes en face.) que cette opération n'est pas sans problèmes.

Fuentes, qui s'imaginait qu'il ne pouvait y avoir de problèmes sous la direction de Manuel, se raidit.

— Des problèmes ? Lesquels ? demanda-t-il nerveusement.

Manuel alluma une cigarette et posa ses grandes mains sur la table. Il avait les yeux fixés sur la paroi sale de la cabine derrière Fuentes comme s'il n'était pas là et s'adressait à lui-même à haute voix.

— On va pouvoir entrer dans la suite parce qu'Anita a un passe, dit-il. C'est le premier pas. Ensuite, on s'empare de ces deux rupins, on ligote la femme et on force le mari à téléphoner à son père au Texas. Le vieux recueillera les cinq millions de dollars. Ça prendra un peu de temps. Il nous faut le fric en espèces et en coupures de cent dollars, pas plus. Ce qui représente, mon ami, un fameux tas de billets. On le dissuadera d'aller trouver la police. Avec tout son argent, je suis sûr qu'il n'y aura pas de problème. Je lui expliquerai qu'on va partir en bateau, avec son fils en otage. En arrivant à La Havane ou ailleurs, son fils sera relâché. Tu toucheras ta part. Moi, je m'en irai ensuite avec le reste. Tout ça me semble acceptable. Pas de police. Pas de problèmes. (Il s'interrompt pour se tourner vers Fuentes.) Tu es d'accord ?

Fuentes se trémoussait nerveusement.

— Oui, mais tu venais de dire qu'il y aurait des problèmes. (Il passa la main sur son visage en sueur.) Et maintenant tu me dis qu'il n'y en a pas. Je comprends pas.

— Mon ami, tu oublies facilement, dit tranquille-

ment Manuel. Notre grand problème, c'est la femme de Pedro.

Fuentes l'interrogea du regard.

— Oui, mais qu'est-ce qu'une femme ? Si elle fait des difficultés, je lui trancherai la gorge.

Manuel secoua la tête.

— Alors les flics vont s'en mêler. Tu ne réfléchis pas. Il ne doit pas y avoir de sang. Jusqu'ici, avec mon plan, les flics resteront hors du coup. Le père nous donne l'argent, et on se taille. Pas de flics. Si nous tuons Anita, que ferons-nous du corps ? On file avec ce richard en conseillant à sa femme de la fermer sinon, nous le tuons. On monte sur mon bateau et on lève l'ancre, mais si nous tuons Anita, nous sommes dans la merde. Est-ce que tu comprends ?

L'esprit obtus de Fuentes tenta d'enregistrer les propos de Manuel, mais il ne cessait de penser au million de dollars qu'il allait bientôt posséder. Il s'efforça de réfléchir, puis un sourire rusé illumina sa grosse face.

— Est-ce que ça présente un gros problème ? demanda-t-il. On part tous en bateau et, quand on sera en mer, je lui trancherai la gorge. Elle ira se faire manger par les requins.

Penché en avant, Manuel frappa la table de son gros doigt, comme s'il épelait chacun de ses mots.

— Ce n'est pas une femme ordinaire. Comment nous embarquons-nous sans son mari qui est mourant et peut-être clamé à l'heure qu'il est ?

Fuentes renonça. C'était là une chose qui le dépassait.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il. Tu me dis que je ne peux pas la tuer. Ensuite, tu me dis

que nous ne quitterons pas la suite sans son crétin de mari. Finalement, qu'est-ce qu'on fait ?

Manuel hocha la tête.

— C'est ça le problème. A moins que j'arrive à le résoudre, il n'y aura de fric pour aucun de nous. (Il serra les poings et les abattit sur la table.) Il faut que j'arrive à résoudre ce problème !

Fuentes se laissa aller sur sa chaise. Il n'y comprenait plus rien. Il attendit.

De nouveau, Manuel semblait s'adresser à lui-même, fixant la paroi par-dessus la tête de Fuentes.

— Je dois lui mentir. Il me faut cet argent ! Tout mon avenir dépend de cet argent ! Il faut que je lui mente ! Il faut que je lui fasse croire qu'elle reverra son mari. Je dois l'amadouer pour qu'elle finisse par monter sur mon bateau. Oui, tu as raison, mon ami, si elle se montre difficile quand elle comprendra qu'elle ne reverra pas Pedro, alors, et dans ce cas seulement, je te laisserai faire. (Il prit sa tête chauve dans ses mains et poussa un gémissement.) Mes compatriotes ont confiance en moi. Elle a confiance en moi. En faisant ça, je ne suis plus un homme de vérité. Depuis des années, j'ai vécu comme un homme de vérité.

Soudain, dans la petite cervelle rusée de Fuentes qui l'écoutait, une pensée effrayante se fit jour.

Si cet homme de vérité pouvait renier ses principes et trahir une de ses compatriotes, que valait le million de dollars que cet homme de vérité lui avait promis ?

Quand ils auraient embarqué avec cinq millions de dollars, et que Manuel lui aurait dit de trancher la gorge d'Anita, les choses s'arrêteraient-elles là ? Cet homme de vérité ne déciderait-il pas que cinq millions valaient mieux que quatre ? N'allait-il pas

soudain l'assommer et l'envoyer par-dessus bord à la suite d'Anita pour aller nourrir les requins ?

Il se sentit parcouru d'un frisson de terreur.

Manuel ne le regardait pas. Il avait les yeux fixés sur ses grandes mains.

— C'est la seule solution, marmonna-t-il, et que Dieu me pardonne !

VI

D'humeur bilieuse, l'inspecteur de première classe Tom Lepski était assis à son bureau dans la salle des inspecteurs à la direction de la police de Paradise City. Il feuilletait les rapports des crimes et délits de la nuit précédente et marmonnait entre ses dents.

Son humeur sombre était due à l'une de ses discussions avec Carroll, sa femme, au cours desquelles il avait invariablement le dessous, et celle-ci lui avait échauffé la bile.

Lepski aimait son lit. Il devait toujours foncer en quatrième pour arriver à l'heure au commissariat principal, mais cela ne l'inquiétait pas. Il avait minuté la course à la seconde près.

Sa plus grande joie, c'était son petit déjeuner : trois œufs, lard grillé, toasts, confiture et café. A sept heures et quart, Carroll sautait du lit pour aller préparer ce repas à la cuisine tandis que Lepski se rasait, prenait sa douche et enfilait ses vêtements en hâte.

Ce matin, il avait mis sa chemise et passait son pantalon quand ses narines se mirent à frétiller. Il ne sentait pas la coutumière et appétissante odeur du lard en train de griller, pas plus qu'il n'entendait le grésillement des œufs en train de frire. Intrigué, il

boucla son pantalon pour se trouver nez à nez à la porte de la chambre à coucher avec Carroll qui brandissait une alléchante tranche de lard au bout de la fourchette.

— Salut, poupée, dit Lepski qui s'arrêta. Alors, mon petit déjeuner ?

— Pas de chemise propre, pas de petit déjeuner, déclara Carroll de sa voix autoritaire.

— Ma chemise ? fit Lepski en considérant sa femme, bouche bée. Quel rapport entre ma chemise et mon petit déjeuner ?

— Tu n'as pas mis la chemise propre que je t'ai sortie hier soir.

Lepski émit un grognement qui aurait fait peur à un chat sauvage.

— On s'en fout de cette chemise ! Allons déjeuner.

— Celle que tu portes est dégoûtante ! gronda Carroll. Tu n'as donc pas d'amour-propre ?

— D'amour-propre ? Quel rapport entre l'amour-propre et mon petit déjeuner ?

— Lepski ! Tu portes cette chemise depuis trois jours, articula Carroll à voix lente et distincte. C'est une honte ! Je me suis donnée la peine d'en sortir une propre. Mets-la !

— Un jour de plus, ça changera rien. Allons déjeuner !

— Je ne supporte pas de voir un inspecteur de première classe vêtu comme un clochard ! Pas de chemise propre, pas de petit déjeuner !

Lepski hésita. Le temps pressait. Il voulait son petit déjeuner et, surprenant le regard déterminé de Carroll, il gémit et s'arracha la chemise incriminée, en arrachant les boutons. Le voyant enfile la

propre, Carroll approuva de la tête et se replia à la cuisine.

Il arriva au commissariat principal avec dix minutes de retard. Jacoby se disposait à le mettre en boîte, mais devant la mine renfrognée de Lepski, il préféra garder bouche cousue.

— Ces Cubains ! Regarde-moi cette pagaille cette nuit ! explosa soudain Lepski en agitant le rapport en direction de Jacoby. Pas une nuit sans que ces salopards ne cherchent à déclencher la bagarre ! Les réfugiés ! La Floride, ça devient pire que Chicago !

— Ben, ça nous donne de l'occupation, répliqua Jacoby.

Le téléphone se réveilla sur le bureau de Lepski. Il empoigna le combiné.

— Lepski ! brailla-t-il.

— Ici Larry. Le salopard qui a abattu ces deux personnes dans le coup du loyer est en train de refaire surface. Le toubib nous autorise à lui parler pendant trois minutes. C'est moi qui lui parle ou c'est toi ?

— Moi ! s'écria Lepski. Je serai là dans dix minutes. (Il raccrocha brutalement.) Viens, Max, le meurtrier de l'encaisseur est sorti des vapes. Allons-y !

Sur le chemin de l'hôpital, Jacoby interpella Lepski qui tenait le volant.

— Dis donc, Tom, impec, ta chemise.

Lepski lui lança un regard méfiant, se demandant si l'autre ne le mettait pas en boîte.

— Tu trouves ?

— Et comment ! Je ne sais pas comment tu fais pour porter tant de chemises propres.

Lepski afficha des airs avantageux.

— C'est une question d'amour-propre. Après tout, je suis le flic numéro un ici. Un flic numéro un se doit d'être bien habillé. A propos de chemises, Max, cette guenille que tu portes, ça la fout mal.

— Je m'en doute, soupira Jacoby, mais quoi, je n'ai pas de maîtresse-femme comme Carroll pour prendre soin de moi.

Lepski fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ? D'accord, elle s'occupe de la lessive, mais tout individu qui a de l'amour-propre devrait changer de chemise chaque jour. Tu ferais bien d'y veiller.

— Oui, soupira Jacoby. J'y veillerai.

Le docteur Gerald Skinner, directeur de l'hôpital de Paradise City, les reçut dans son bureau. Grand, mince, à demi chauve, il était affairé.

— Je crois savoir, inspecteurs, que vous voulez tous deux interroger ce Cubain, dit-il. Il convient que vous sachiez qu'il est mourant. Il semble y avoir des chances pour qu'il reprenne connaissance, mais reste à savoir s'il tiendra des propos cohérents.

— Il va claquer pour de bon ? s'enquit Lepski, conscient d'avoir abattu lui-même le jeune Cubain.

Skinner haussa les épaules.

— Je l'aurais cru, mais il est jeune. Nous pourrions le tirer de là. Les symptômes ne sont pas encourageants. En réanimation, il pourrait survivre, et il est entouré de tous les soins possibles.

Lepski eut un reniflement de mépris.

— Il a tué deux personnes. Qui s'en soucierait ? Skinner le regarda froidement.

— Nous nous en soucions, dit-il. Nous avons la réputation de sauver des vies, peu importe de quelle

vie il s'agit. Je vous demanderai d'être brefs en interrogeant cet homme.

— Entendu, toubib.

Skinner appuya sur un bouton et une infirmière entra.

— Menez ces deux policiers à la chambre 6, dit-il. Bonne journée. (Il inclina la tête tout en s'emparant d'un épais dossier.)

Sur les pas de l'infirmière, Lepski et Jacoby pénétrèrent dans la chambre affectée à Pedro Certes. A son chevet, Larry Stevens, inspecteur de troisième classe, veillait dans le plus profond ennui. Sa face ronde et couverte de taches de rousseur s'éclaira à la vue de Lepski.

— Le casse-pieds marmonne, dit-il en se levant. D'accord pour que j'aie déjeuné ?

— Vas-y, Larry. Laisse-le-moi.

Lepski s'assit sur la chaise libre à côté du lit. Jacoby en attira une autre à lui et s'assit, sortant son carnet de notes et son crayon dans l'espoir d'avoir à s'en servir.

Lepski examina l'homme qui gisait dans le lit et il fit la grimace. Tous les signes de mort apparaissaient sur le mince visage livide de ce Cubain.

Ils attendirent.

Cinq minutes se traînèrent au bout desquelles Lepski commença à perdre patience. Il s'empara du maigre poignet fiévreux et lui imprima une vive secousse.

Pedro gémit, puis ouvrit les yeux.

— Comment te sens-tu, fiston ? demanda Lepski d'une voix douce qui surprit Jacoby, lequel ne l'avait jamais vu sous un jour aussi touchant.

Pedro gémit et ferma les yeux.

— Ecoute, fiston, qui es-tu ? demanda lentement et distinctement Lepski. Comment t'appelles-tu ?

Les yeux de Pedro se rouvrirent lentement.

— Allez au diable, murmura-t-il, refermant les paupières.

— Fiston, il faut que je te dise une chose. Tu es un gars très malade et le toubib m'assure que tu ne t'en sortiras pas. D'ici peu, tu seras un corps non identifié si tu ne me donnes pas ton nom, ajouta Lepski. Veux-tu que cela arrive ?

Pedro ouvrit les yeux et dévisagea Lepski.

— Un corps non identifié, répéta Lepski, donnant à sa voix un ton attristé qui fit ouvrir de grands yeux à Jacoby. Ecoute, on n'aime pas parler de ces choses-là, bien sûr, mais il y a un tas de clochards qui meurent dans cette ville. Nous avons eu un vieux poivrot qui est mort l'autre jour. Il n'avait pas de papiers. Personne ne le connaissait. On a essayé de trouver sa famille, mais personne ne s'est présenté. Quand la ville se voit avec un corps non identifié sur les bras, tu sais ce qui arrive ? Les enterrements coûtent cher. On a enveloppé ce vieux poivrot dans une toile imperméable et on l'a emmené en mer pour nourrir les requins. Tu ne voudrais pas que ça t'arrive à toi, pas vrai, fiston ?

En l'écoutant, Jacoby ouvrit la bouche toute grande. Il faillit protester pour démolir ces mensonges, mais Lepski lui fit sa mine de flic et il se maîtrisa.

— Personne ne souhaite finir comme repas pour un requin, pas vrai ? poursuivit Lepski. Si nous savons qui tu es, on prévient ta famille ou ta femme si tu es marié, et tu seras enterré décentement. Tu ne veux pas être jeté à la mer, pas vrai ?

Pedro frissonna, et une expression d'horreur lui

passa sur le visage. Sachant les Cubains non seulement religieux mais aussi superstitieux, Lepski attendit.

— Alors, fiston, reprit-il après un moment, aide-moi à te donner un enterrement décent. (Il se pencha sur lui.) Comment t'appelles-tu ?

Le souffle de Pedro se fit irrégulier.

— Les requins ? murmura-t-il.

— Oui, fiston, tu sais qu'il y a des requins affamés qui attendent un repas dans la baie.

Pedro frissonna.

— Je m'appelle Pedro Certes, chuchota-t-il enfin.

— Où habites-tu, Pedro ? demanda Lepski, toujours de sa voix douce et charitable.

— 27, Fish road, à Secomb, marmonna Pedro après une longue hésitation.

— Tu as une femme, Pedro ? On ira la trouver pour te donner un enterrement décent.

— Anita.

— Qu'est-ce qu'elle fait, Pedro ? Où travaille-t-elle ?

— Elle travaille...

Pedro, pris d'étouffement, ferma les yeux et ses traits se détendirent.

— Appelle l'infirmière ! s'écria vivement Lepski. On dirait qu'il va claquer.

Comme Jacoby bondissait de sa chaise, l'infirmière entra.

— Le quart d'heure a sonné, lança-t-elle avec entrain.

— Il est tombé en syncope, dit Lepski.

L'infirmière s'approcha du lit, prit le pouls de Pedro et haussa les épaules.

— Il durera encore un peu, dit-elle avec indiffé-

rence. Dehors, vous deux. Il faut que je m'occupe de lui.

— Cette histoire de requins, c'était un peu vache, non ? fit remarquer Jacoby quand ils se retrouvèrent dans le couloir.

— Ça a rendu, non ? Et maintenant, en route pour Fish road.

Dix minutes plus tard, les deux inspecteurs s'adressaient au concierge cubain de l'ensemble d'appartements miteux où demeuraient les Certes.

Le gardien était un petit homme gras à la moustache noire et aux petits yeux rusés.

— Pedro Certes ? Bien sûr, il habite ici. Dernier étage à gauche.

— Sa femme est à la maison ?

— Non. Elle travaille.

— Où travaille-t-elle ?

Le concierge avait de la sympathie pour Anita. Pedro ne l'intéressait pas, mais Anita échangeait toujours quelques mots avec lui. Il n'allait pas donner de renseignements sur Anita à un flic. Son visage se ferma.

— Je ne sais pas.

Lepski eut un reniflement dédaigneux.

— Il faut qu'on la trouve en vitesse. C'est urgent. Son mari est mourant. Nous voulons la conduire auprès de lui.

Le concierge ricana.

— Un de nos compatriotes est mourant et voilà deux flics qui s'amènent à la recherche de sa femme. Jolie opération.

— Savez-vous ou non où elle travaille ? glapit Lepski.

— Je vous l'ai dit. Je ne sais pas.

— A quelle heure revient-elle de son travail ?

Le concierge connaissait les heures d'Anita, mais pas question de le dire à un flic. Il haussa les épaules.

— Est-ce que je sais ? Tard, parfois.

— De quoi a-t-elle l'air ?

Ces deux petits malins de flics n'avaient donc pas le signalement d'Anita, pensa le concierge. Il y avait du bon.

— De quoi elle a l'air ? D'une Cubaine : brune, très grosse, porte les cheveux sur le haut de la tête.

C'était là tout ce qu'il put trouver pour fournir un faux signalement d'Anita.

— Quel âge ?

— Est-ce que je sais ? N'importe quel âge. Vingt, trente ans, quelque chose comme ça.

Lepski grogna, sachant qu'il ne tirerait aucun renseignement utile de ce Cubain. Il fit signe de la tête à Jacoby et sortit dans la rue.

— Ces sacrés Cubains se soutiennent tous entre eux, dit-il. Il va falloir surveiller l'immeuble. Tu ne bouges pas d'ici, Max. J'enverrai deux gars pour te remplacer. Vérifie les papiers de toute Cubaine, grasse ou maigre, qui entrera dans cet immeuble.

— Charmant passe-temps, se plaignit Jacoby avec aigreur.

Lepski grommela, prit sa voiture et fonça vers le commissariat.

Quelques minutes plus tard, le concierge sortit dans la rue, transportant une poubelle qu'il laissa choir sur le trottoir. Il repéra Jacoby qui cherchait à s'intéresser à un étalage d'articles de pêche du voisinage.

Le concierge regagna sa loge. Il s'absorba un

moment dans ses pensées, sur quoi il appela son fils, un gosse de douze ans à l'œil noir et l'air éveillé.

— Tu connais le bateau de Manuel Torres ? lui demanda son père.

— Tu parles ! Je connais tous les bateaux.

— Bon. File là-bas en vitesse. Dis à M. Torres que les flics sont venus demander M^{me} Certes. Dis-lui qu'ils surveillent notre maison. Compris ?

L'enfant acquiesça d'un signe et, quittant l'immeuble en passant devant Jacoby avec un sourire futé, il courut vers le port.

*

Maria Warrenton avait laissé sa salle de bains dans un tel état qu'Anita quitta l'hôtel avec du retard. Tandis qu'elle entreprenait sa longue marche pour regagner Secomb, la Lincoln délabrée de Manuel s'arrêta à sa hauteur.

— Montez, Anita, dit-il.

Anita ouvrit la portière du passager et monta.

— Ce n'est pas Pedro ? Il ne va pas plus mal ? s'enquit-elle d'une voix tremblante.

— Non, il va bien, dit Manuel qui embraya et prit une route latérale menant au front de mer. Il ne faut pas rentrer chez vous. Les flics vous cherchent.

Anita sursauta, se couvrant le visage de ses mains.

— Les flics ?

— Oui. Ne vous en faites pas, dit Manuel. Vous resterez sur mon bateau jusqu'au moment de reprendre votre travail à l'hôtel. Ne sortez pas dans la rue. Je crois savoir que la police n'a pas votre signalement. Ils ont interrogé le concierge qui ne leur a rien dit, mais il sera plus prudent de rester sur mon

bateau. On pourra convenir de ce que nous avons à faire cette nuit.

— Mais comment ont-ils découvert mon adresse ? s'étonna Anita. Pedro ne la leur aurait jamais donnée.

Manuel n'était pas de cet avis. Il était certain que les flics avaient vu Pedro et, comme il était mourant, ils lui avaient arraché ses nom et adresse.

— Pedro ? Non, certainement pas ! Un indicateur, sans doute. Même chez nos compatriotes, il y a des indicateurs, dit Manuel. Ne vous faites pas de soucis. Tout ira bien. (Il s'arrêta à proximité de son bateau de pêche.) Maintenant nous allons mettre nos derniers plans au point.

Dans la cabine avant, ils trouvèrent Fuentes allongé sur la couchette. Il se redressa, fixant Anita du regard.

— Qu'est-ce qu'elle fait ici ? demanda-t-il avec irritation.

— C'est pas de chance, dit tranquillement Manuel, s'asseyant à la table. Les flics la recherchent. Elle attendra ici l'heure d'aller au travail.

Fuentes ouvrit la bouche mais Manuel lui imposa silence d'un signe de la main.

— Asseyez-vous, Anita.

— A quelle heure, reprit-il quand elle se fut installée, faudrait-il commencer l'opération cette nuit ?

— A minuit et demi, répondit Anita sans hésiter. Les étages seront déserts. Le détective de l'hôtel commence sa ronde dans les couloirs à une heure. Le personnel sera en train d'achever la besogne aux cuisines. C'est l'heure qui convient.

— A quelle heure terminez-vous votre travail ?

— Juste après dix heures. Donnez-moi un bout de papier et un crayon. Je vais vous faire un plan pour trouver l'entrée du personnel.

Manuel lui procura papier et crayon et la regarda tracer le plan. Tandis qu'elle s'y activait, il lança un coup d'œil à Fuentes et lui indiqua d'un signe qu'Anita savait ce qu'elle faisait.

Elle lui tendit la feuille de papier.

— Vous voyez ?

Manuel étudia le plan quelques instants, puis approuva de la tête.

— On s'amène donc par-derrière, c'est-à-dire par Ranch road. On passe par le terrain de golf, puis on prend une petite allée menant à l'entrée du personnel ?

— Oui.

— Il y a des problèmes ?

— Non, mais surtout ne vous faites pas voir.

— Et qu'est-ce qui se passe ensuite ?

— A minuit et demi tapant, j'ouvrirai la porte du personnel. Mais vous devez vous trouver là pour entrer immédiatement. Il n'y aura personne aux alentours. Je vous emmènerai à l'ascenseur des sous-sols et on montera au dernier étage. La suite de la terrasse occupée par les Warrenton a un ascenseur particulier. On montera par l'escalier et j'ouvrirai leur porte.

— Supposez qu'ils soient là ?

— Ils ne rentrent jamais avant une heure et demie bien passée. Je refermerai la porte et on sortira sur la terrasse où on les attendra. Je vous laisse le soin du reste.

Manuel y réfléchit, sentant que Fuentes l'observait.

— Ça me paraît faisable, dit-il enfin.

— Manuel, fit tranquillement Anita, il est entendu que mon mari nous accompagne.

Il y eut un long silence. Fuentes passa les doigts dans ses cheveux gras. Manuel avait les yeux fixés sur la table couverte d'entailles, puis il leva la tête.

— Oui, dit-il. Ça a toujours été entendu comme ça. Mais, Anita, s'il s'embarque avec nous sur mon bateau, il pourrait faire une rechute. Il est encore très malade.

Anita se raidit.

— Si vous ne promettez pas qu'il nous accompagne, je n'ouvrirai pas la porte du personnel, déclara-t-elle avec fermeté.

— Je comprends vos sentiments. Vous êtes une femme bien, mais examinons le problème de plus près, dit Manuel en lui adressant un faux sourire de sympathie. On a tout ce qu'il nous faut pour faire pression : deux bombes et les Warrenton, mais votre mari est encore très mal en point. D'ici quinze jours, il pourrait voyager sans crainte de rechute. Mais maintenant que les flics sont à votre recherche, il n'est pas possible d'attendre quinze jours. Notre plan doit entrer en action cette nuit. Je vais aller à l'hôpital et demander à mon ami si l'état de Pedro permet de le transporter. S'il dit que c'est possible, alors il n'y a pas de problème, mais s'il me dit qu'un voyage en mer serait dangereux pour lui, alors j'ai une autre proposition à vous faire.

Anita se tenait immobile, les yeux fixés sur Manuel. Il se sentit pris d'angoisse. Ces grands yeux noirs le scrutaient durement.

— Laquelle ? demanda-t-elle sur un ton âpre et sourd.

— Il est inutile d'en discuter pour le moment, dit Manuel en se levant. Je vais voir mon ami à l'hôpital. Je serai rentré dans une heure.

— J'attendrai, dit Anita, mais il est entendu qu'à moins que Pedro nous accompagne, je n'ouvre pas de portes.

— C'est entendu.

Manuel sortit de la cabine, descendit l'échelle, prit place dans sa voiture et démarra.

Fuentes observait Anita, les yeux étincelants de haine. Il mourait d'envie de sortir son couteau et de lui trancher la gorge. Un million de dollars, s'il avait de la chance, était à sa portée, mais cette femme était capable de saloper l'opération tout entière.

Anita ne le regardait pas. Elle avait les yeux rivés à ses poings crispés.

— Manuel est un homme de vérité, dit Fuentes. Il faut faire ce qu'il dit. Vous devez vous montrer raisonnable.

Anita leva les yeux. L'expression de son regard fit peur à Fuentes.

— C'est vous qui avez combiné ce coup. C'est vous qui avez poussé mon mari à cet acte épouvantable ! Vous lui avez donné le revolver ! Ne m'adressez pas la parole ! Que Dieu vous punisse !

Fuentes n'avait rien à dire. Il se laissa aller sur la couchette et leva les yeux au plafond. Cette femme était dangereuse, pensa-t-il. Quel mensonge Manuel trouverait-il à lui raconter ?

*

Quand Lepski apprit au sergent Beigler qu'il avait maintenant le nom du meurtrier de l'encaisseur,

ajoutant qu'il était urgent de retrouver la femme du criminel, Beigler déclara que Lepski avait fait du bon boulot. Pourtant, quand il lui dit qu'il lui fallait deux hommes à envoyer à Fish road pour surveiller l'immeuble et remplacer Jacoby, Beigler, qui sirotait son café, le regarda comme s'il lui demandait une tonne d'or.

— Je n'ai pas deux hommes de libres, dit Beigler après un long silence.

— A toi de te débrouiller. Moi, je veux faire surveiller la baraque. Je n'arrive pas à trouver où travaille cette femme, alors le mieux c'est de la coincer à son retour, dit patiemment Lepski comme s'il expliquait que deux et deux font quatre à un enfant idiot.

Beigler reprit un peu de café.

— Tu sais ce que je ferais si j'étais un brillant inspecteur de première classe ? demanda-t-il. Je pourrais ajouter que je ne suis pas un brillant inspecteur de première classe mais un très brillant sergent. Eh bien, si je voulais savoir où travaille une certaine Anita Certes, tu sais ce que je ferais ?

Lepski desserra sa cravate. Quand Beigler prenait ses airs condescendants, la tension artérielle de Lepski montait en flèche.

— Accouche, râla-t-il.

Beigler s'appuya à son dossier, un sourire avantageux sur sa face couverte de taches de rousseur.

— En ma qualité de très brillant sergent, et de responsable de la maison Poulaga en l'absence du grand chef, je me rendrais à l'Hôtel de Ville pour m'informer auprès du Service des Etrangers et de l'Immigration qui possède un dossier sur chaque

Cubain de cette ville avec l'adresse de son employeur.

Lepski en resta bouche bée.

— Comment diable pourrais-je le savoir ?

— Tu ne le sais pas, mais moi je sais ces choses-là en ma qualité de très brillant...

Mais Lepski s'était déjà élancé dehors. Il se jeta dans sa voiture et fonça vers l'Hôtel de Ville.

Au fond de la mairie, il découvrit le Service des Etrangers et de l'Immigration où s'allongeait une queue de Cubains misérables qui attendaient leur tour de s'inscrire.

Lepski ne pouvait pas blairer les Cubains. Il opéra une trouée à travers la grande salle où hommes et femmes étaient interrogés. Se frayant un passage jusqu'à la tête de la file, il se vit confronté à une jeune femme assise derrière un long comptoir où elle complétait une carte. La plaque qu'elle avait devant elle lui apprit qu'il s'agissait de miss Hepplewaite.

Il la détailla et jugea avoir affaire à un esprit fort au physique avantageux et à la compétence indiscutable.

— Miss Hepplewaite ? fit-il en exhibant sa plaque. Inspecteur Lepski.

Elle ne leva pas les yeux mais continua à compléter la carte. Lepski ne pouvait savoir qu'elle venait d'avoir ce matin une prise de bec avec un flic pour stationnement irrégulier et s'était vu octroyer une contredanse. En cet instant précis, miss Hepplewaite, une femme d'une exceptionnelle force de caractère, haïssait les flics.

Lepski attendit, faisant tambouriner ses doigts sur le comptoir. Quand elle eut complété sa carte, elle leva des yeux gris bleu d'une froideur de pierre.

— Ma tâche concerne les Cubains, dit-elle. Comment disiez-vous que vous vous appelez ?

Lepski desserra sa cravate.

— Inspecteur Lepski, police municipale, dit-il de sa voix de flic, exhibant une nouvelle fois sa plaque.

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle. Me mettre à genoux et vous adorer ?

Une vraie grosse tête, pensa Lepski, se maîtrisant.

— Affaire de police, miss Hepplewaite. Je veux savoir où travaille Anita Certes, domiciliée 27, Fish road, à Secomb.

Elle l'observa d'un œil hostile.

— Pourquoi ?

La tension artérielle de Lepski monta. Il crevait d'envie de la soulever par-dessus le comptoir et de lui administrer une fessée.

— Affaire de police, répéta-t-il. Inutile de vous creuser le citron à ce sujet, poupée.

— Ne m'appelez pas poupée ! Je pourrais vous signaler pour propos injurieux !

Lepski en avait plus qu'assez.

— Oui, et moi, je pourrais vous arrêter pour menaces à l'adresse d'un officier de police. J'enquête sur une affaire de meurtre. Voulez-vous venir au commissariat pour tirer ça au clair ?

Miss Hepplewaite observa le mince et dur visage de Lepski et jugea à son tour que c'en était assez. Il semblait prêt à mettre à exécution ce dont il la menaçait. La dernière chose que désirait miss Hepplewaite c'était de se faire conduire au poste. Elle se rendit à contrecoeur.

— Quel nom déjà ?

Lepski lui décocha son dur regard de flic.

— Anita Certes, 27, Fish road, à Secomb.

— Vous comprendrez que nous avons beaucoup... commença miss Hepplewaite, cherchant à soutenir sa dignité défaillante.

— Anita Certes, 27, Fish road, à Secomb ! brailla Lepski.

Furieuse contre elle-même de s'être laissée intimidée par ce flic, miss Hepplewaite se dirigea d'un pas rageur vers les classeurs. Elle prit exprès son temps, tandis que Lepski tambourinait sur le comptoir et que les Cubains ouvraient des yeux ronds et tendaient l'oreille.

Finalement, elle rappliqua avec une carte.

— Cette femme travaille à temps partiel au Spanish Bay hôtel, dit-elle. Ses heures de travail sont de dix à treize et de vingt à vingt-deux heures. Elle est femme de chambre.

Lepski lui adressa un sourire lubrique.

— Merci, poupée. Gardez vos jambes croisées, lança-t-il et il sortit.

— Garde-moi ma place, dit un maigre petit Cubain à son ami qui le précédait dans la queue.

Et sortant, il partit à la recherche d'une cabine téléphonique. C'était un bon ami d'Anita Certes. Il n'y avait qu'un homme capable de répandre la nouvelle qu'Anita était pourchassée par la police. Il appela Manuel Torres.

*

Josh Prescott, le détective du Spanish Bay, se disposait à prendre son service de nuit. Douché, rasé, il s'habillait. Il n'avait cessé de penser à cette fantastique, cette splendide infirmière. Il avait connu des filles par douzaines, mais pas une d'elles ne lui

était comparable. Ils avaient un rendez-vous cette nuit. La pensée de la posséder une fois encore dans les bosquets fit monter sa tension artérielle en flèche. Comme il nouait sa cravate, la sonnette de sa porte d'entrée retentit.

Lepski s'amena comme un cheveu sur la soupe.

— Salut, Josh !

— Qu'est-ce que tu veux ? lui demanda Prescott d'un ton brusque. Je suis sur le point de prendre mon service.

— Et puis après ? fit Lepski en s'asseyant. Une Cubaine qui travaille à l'hôtel. Anita Certes. Ça te dit quelque chose ?

— Bien sûr. Une femme de chambre à mi-temps. Qu'est-ce que tu lui veux ?

— Tu as lu l'histoire de ce voyou qui a abattu l'encaisseur de loyers de Fish road ? (Prescott fit signe que oui.) Anita Certes est la femme du meurtrier. Il faut que je la voie.

— Ces sacrés Cubains, pour foutre la pagaille, ils s'y connaissent.

— Tu parles. C'est ce que je dis toujours. Cette femme travaille de huit à dix, exact ?

— Oui.

— Je peux donc venir la voir à l'hôtel, hein ? Prescott réfléchit un moment, puis fit signe que non.

— Elle assure le service de la suite des Warrenton, Tom. Mon patron aurait une attaque si ce service n'était pas assuré. Ecoute, pour te tirer d'affaire, tu attendras qu'elle ait terminé son service. Je m'arrangerai pour la faire venir dans mon bureau avant dix heures. A ce moment-là, tu pourras lui parler.

Lepski, sachant quelle influence exerçait Dulac dans cette ville, haussa les épaules.

— Okay, Josh, je serai dans ton bureau avant dix heures.

— Je te l'amènerai, promit Prescott.

Il était maintenant six heures et demie.

Lepski avait faim. Carroll lui avait annoncé qu'elle préparait un nouveau plat, mais avait refusé de lui dire ce que c'était. Quand Carroll ne passait pas des heures au téléphone ou n'allait pas papoter avec ses copines autour d'une tasse de café, elle étudiait des recettes de cuisine. Elle trouvait toujours un nouveau plat qui se terminait invariablement en désastre.

Lepski vivait dans l'espoir qu'elle servirait un jour un repas qu'ils puissent manger sans avoir à se rabattre sur les charcuteries du réfrigérateur.

Lorsqu'il ouvrit la porte d'entrée, ses narines furent assaillies par une odeur de brûlé et ses oreilles écorchées par les imprécations de Carroll.

Affichant ce qu'il espérait faire passer pour un tendre sourire de compréhension qui, en réalité, lui donnait l'air d'un personnage échappé d'un film d'épouvante, il entra dans la cuisine.

*

Anita et Fuentes attendirent plus de trois heures le retour de Manuel. Ces trois heures furent les pires que Fuentes eût jamais vécues.

La chaleur était étouffante dans la cabine. Il fumait sans cesse, s'agitait sans cesse, marmonnait entre ses dents et ne perdait pas un instant conscience que cette femme, immobile comme une statue de pierre, le haïssait. Il lui lançait de temps en temps un coup

d'œil inquiet. Elle demeurait les yeux fixés sur ses poings fermés; son abondante chevelure noire retombant en avant, lui masquait le visage à demi.

Quand il entendit le martèlement des pas de Manuel sur le pont, il poussa un soupir de soulagement. Seulement, et seulement alors, Anita bougea. Elle leva la tête et fixa les yeux sur la porte de la cabine, mais son visage restait impassible. Manuel entra et ferma la porte. Il alla droit à la table et s'assit face à Anita.

— Bonnes nouvelles, dit-il. (Il se tourna vers Fuentes sur la couchette.) Donne-moi à boire, mon ami.

Fuentes retira une bouteille de rhum d'un coffre et en versa une grande lampée dans un verre.

— Anita, je regrette d'avoir été si long, reprit Manuel. Mon ami de l'hôpital était occupé. J'ai dû attendre.

— Pedro ? s'enquit Anita d'une voix rauque.

— Oui... Pedro, dit Manuel qui prit le verre des mains de Fuentes, avala le rhum et posa le verre sur la table. J'ai enfin pu voir mon ami. Je lui ai expliqué la situation. Je lui ai demandé si Pedro pourrait supporter un voyage en mer. Il m'a dit que, dans de bonnes conditions, il pourrait venir avec nous. Il s'alimente, mais il faut que les choses soient bien organisées.

— Quelles choses ? demanda Anita.

— Mon ami me dit qu'il faut que Pedro soit transporté de l'hôpital à mon bateau en ambulance. Il n'est pas question de l'amener à l'hôtel. La moindre fatigue doit lui être épargnée.

Anita, les yeux rivés à ses poings crispés, réfléchissait.

Fuentes sentait ruisseler la sueur sur son visage. Cette sacrée garce ! pensa-t-il. Elle se pose entre un million de dollars et moi !

Manuel observait Anita lui aussi, pensant qu'elle détenait la clé de cinq millions de dollars. L'avait-il convaincue par ses mensonges ?

Anita leva les yeux.

— La police le laissera monter sur le bateau ? demanda-t-elle.

— Comment pourrait-elle faire autrement ? Nous la tenons à la gorge, dit Manuel. C'est du tout cuit. Nous aurons les Warrenton. Nous avons les deux bombes. J'expliquerai à Dulac que je peux faire sauter son hôtel si on ne nous amène pas Pedro à bord.

Elle ne le quittait pas des yeux.

— Mais êtes-vous capable de le faire ?

— Oui. L'homme qui a fabriqué les bombes me doit la vie. Il m'a expliqué qu'on peut faire exploser les bombes à l'aide d'un appareil qu'il m'a donné, dans un rayon de trois kilomètres.

— Montrez-moi cet appareil.

Manuel se trémoussa avec embarras mais, voyant le regard dur de la fille, il se leva, alla à un coffre et en retira une boîte noire.

— Voici l'appareil, dit-il. Voyez : il y a deux boutons. Je presse celui du haut, la petite bombe explose. Je presse le bouton du dessous et la grosse charge explose. J'emporte cet appareil avec moi.

Anita examinait la boîte noire qui avait la dimension d'un paquet de cigarettes.

— Ça marchera ?

— Oui. Ça marchera.

Elle se détendit et, se laissant aller sur sa chaise, elle sourit à Manuel.

— Alors Pedro et moi, on partira pour La Havane cette nuit ?

— Oui.

Elle avança la main et la posa sur la sienne.

— Mon bon ami, c'est bien vrai que vous êtes un homme de vérité et l'ami de nos compatriotes. Merci.

Le contact de sa main était comme un fer brûlant, mais Manuel réussit à ne pas broncher. Cinq millions de dollars ! Qui se soucierait de passer pour un homme de vérité quand il y avait tant d'argent à gagner ?

— C'est donc entendu, dit-il, retirant la main pour se gratter la barbe. Vous ouvrez les portes, on kidnappe les Warrenton, on encaisse l'argent, et vous aurez Pedro.

— C'est entendu, dit Anita, le regardant en face. Il me faut un revolver.

— Je n'en ai que deux, dit Manuel après un silence. Un pour moi et l'autre pour Fuentes. Vous et lui vous refilerez l'arme à tour de rôle pour surveiller les Warrenton.

Anita se tint coite. Sous la table, sa main se porta sur le manche du couteau caché par son sweater noir. Elle n'aurait pas besoin de revolver si les choses venaient à tourner mal. Un couteau est silencieux. Elle tourna les yeux vers Fuentes qui la dévisageait. Cet homme qu'elle haïssait et dont elle se méfiait.

— Je ne connais rien aux armes. Montrez-moi le revolver dont je pourrais avoir à me servir.

Manuel alla à un coffre et en retira un sac de plastique dont il retira un 38.

— Rien de plus simple, dit-il, le tendant à Anita.

Il n'est pas chargé. Vous tenez l'arme à deux mains, vous visez et pressez la détente. Il importe de tenir l'arme à deux mains.

Anita examina le flingue d'un air songeur tandis que les deux hommes l'observaient puis elle se détourna, prit le revolver à deux mains et pressa la détente. Le dé clic du percuteur la fit sursauter.

— Oui, dit-elle, rendant l'arme à Manuel. Je comprends.

Manuel remit l'arme dans le sac de plastique et le sac dans le coffre.

— Mangeons, dit-il. On pourrait se trouver forcés de passer trois ou quatre jours dans la suite. Il est prudent de se nourrir.

Tandis qu'il préparait une matelote, Anita resta à la table, les yeux baissés sur ses mains.

Fuentes quitta la couchette et alla se placer dans la porte de la cambuse. Il en avait plein le dos des airs farouches d'Anita.

Manuel lui adressa un clin d'œil et passa ses gros doigts sur ses lèvres, indiquant à Fuentes de ne rien dire.

Le repas fut pris en silence. Pendant qu'Anita faisait la vaisselle, le téléphone sonna. Manuel souleva le combiné, grommela « Torres », puis écouta.

— Merci, dit-il enfin. Vous avez bien fait. Je veille sur mes amis.

Et il raccrocha. Fuentes remarqua que Manuel était inquiet à présent : ses traits lourds étaient figés et lorsqu'il s'assit il frotta son crâne chauve en sueur.

Anita sortit de la cambuse.

— Mauvaise nouvelle, annonça Manuel.

Anita se raidit, changeant de visage.

— Pedro ?

— Non. Est-ce que je ne vous ai pas répété cent fois que Pedro va bien ? glapit Manuel. Ne pensez donc pas continuellement à lui !

— Je ne pense qu'à mon mari. Quelle est la mauvaise nouvelle ?

— Les flics ont découvert que vous travaillez à l'hôtel.

Anita blémit, puis s'assit à la table.

— Qu'est-ce qui va se passer ?

— Je ne sais pas. Les flics vont peut-être vous attendre. On vous interrogera. Ils verront votre patron. C'est une situation dangereuse.

Anita réfléchit tandis que Manuel et Fuentes l'observaient, craignant tous deux que, au bout du compte, l'énorme somme allait leur filer sous le nez.

Anita leva les yeux et Manuel s'émerveilla de la sérénité de son expression.

— Ça ira, assura-t-elle. L'hôtel est à court de personnel. Je suis seule à savoir comment assurer le service de la suite. Et ce soir, l'hôtel ne peut pas se passer de moi. L'interrogatoire ne pourra avoir lieu qu'après mon travail, j'en suis sûre. Et alors il sera trop tard. (Elle se leva.) J'y vais à présent. Je n'ai pas peur de la police. A minuit et demi tapant, j'ouvrirai la porte du personnel. Je vous en donne ma parole.

Manuel qui l'observait se rassura.

— Vous êtes une femme forte et courageuse, dit-il. On y sera à minuit et demi tapant.

— Il est entendu qu'on s'embarque pour La Havane avec Manuel dans un jour ou deux ?

— C'est entendu, promit Manuel avec un sourire faux jeton.

Anita le regarda en face.

— J'ai confiance en vous, dit-elle. Vous prenez tout l'argent. Je ne veux que Pedro.

Quand elle fut partie, un long silence embarrassé s'établit.

— Cette femme me fait peur, dit enfin Fuentes. Elle est dangereuse. Il ne faut pas lui confier de revolver.

Manuel secoua la tête.

— Il n'en est pas question. (Il tira de sa poche arrière un objet ressemblant à une saucisse noire qu'il posa sur la table.) J'ai mûrement réfléchi depuis que je t'ai quitté. Pedro est mourant. Il n'y a pas d'autre solution. Je le regrette, mais il ne faut pas que les flics se mêlent de cette affaire. Anita va s'attendre à ce que je menace le propriétaire de l'hôtel et l'oblige à persuader le maire de relâcher son mari. Elle sera à mon côté quand je parlerai à Dulac. Si je fais ça, Dulac préviendra la police. C'est ce qu'il faut éviter. Je suis sûr que, sans Pedro, on va pouvoir palper le fric. J'en suis absolument certain, mais Anita doit être neutralisée. (Il s'empara de l'objet en forme de saucisse.) Un petit coup sec sur la tête avec ça et plus de problème. Elle ne sera pas blessée. Je sais bien comment frapper avec un sac de sable. (Il tira de sa poche un rouleau de bande adhésive.) Sitôt qu'elle sera entrée dans la suite, je lui assène un petit coup. On la ligote et on la bâillonne avant de la sortir sur la terrasse. Il n'y a malheureusement pas d'autre moyen. Quand on aura palpé, on la délivrera. Si elle accepte le fait que Pedro est autant dire mort et ne peut nous accompagner et qu'elle consente à venir avec nous, alors je lui donnerai un peu d'argent. Si elle est stupide, alors il va malheureusement falloir que je lui assène un autre petit coup et on la laissera

là. A ce moment, on tiendra l'argent et Warrenton en otage. Que pourra-t-elle faire et que pourront faire les flics ? Il n'y a pas d'autre solution.

La sueur se mit à ruisseler sur le visage de Fuentes. Il observa d'un air alarmé le sac de sable que tenait Manuel.

Il se représenta le moment où Manuel, Warrenton et lui seraient sur le bateau, en route pour La Havane.

Je sais bien comment frapper avec un sac de sable.

Cela allait-il lui arriver à lui, et puis les requins ?

Manuel le regardait :

— A quoi penses-tu, mon ami ? demanda-t-il.

Mon ami ? Cet homme de non-vérité l'appelait son ami, pensa Fuentes.

— Je pense à l'argent, dit-il avec un sourire contraint. Je pensais à ce que je pourrais faire avec un million de dollars.

— Oui, fit tranquillement Manuel, mais il faut d'abord obtenir l'argent. Pas vrai, mon ami ?

Dans l'esprit obtus de Fuentes une pensée se fit jour. Il avait une arme. Il ne quitterait pas un instant Manuel des yeux au cours du trajet vers La Havane. Quand apparaîtraient les lumières du port, il abattrait Manuel. Il connaissait suffisamment la manœuvre pour mener le bateau à quai. Il y aurait cinq millions à bord. Il abattrait Warrenton, accosterait et disparaîtrait avec la fabuleuse rançon !

Cela demandait réflexion, mais il y avait le temps.

Cinq millions de dollars !

— Oui, tu as raison, dit-il tandis que ses traits se détendaient. Il faut d'abord obtenir l'argent.

*

Ed Haddon était assis à la table de coin du restaurant de poissons quand Bradey l'y rejoignit.

Le maître d'hôtel approcha.

— Prends les bouquets au carry, conseilla Haddon. C'est bon.

Bradey déclara que les bouquets au carry lui convenaient parfaitement. Haddon commanda un autre martini dry pour lui-même et un scotch sur glaçons pour Bradey.

Sitôt que le maître d'hôtel se fut éloigné, Haddon adressa un regard interrogateur à Bradey.

— Quelles nouvelles ?

— On fait le coup cette nuit, annonça Bradey. Ça paraît du tout cuit. D'abord le coffre-fort, puis les diamants des Warrenton. Alors qu'est-ce qui se passe ensuite ?

— Tout est au point de ton côté ?

— Je te l'ai dit : c'est du tout cuit.

— C'est au point de mon côté aussi, dit Haddon. Lu, on approche rapidement du grand moment.

Deux garçons vinrent servir les bouquets au carry. Voyant la façon dont Bradey reluquait son assiette, Haddon jugea que tout autre discussion d'affaire serait temps perdu pour l'instant.

Les deux hommes mangèrent en silence. De temps à autre, Bradey poussait une bruyante exclamation de plaisir. Son assiette enfin vide, il s'appuya à son dossier, s'essuya la bouche avec sa serviette et sourit.

— C'était drôlement fameux, Ed.

— Ton esprit glouton serait-il enfin disposé à se fixer sur les affaires ? lui demanda Haddon.

— Prenons la tarte aux pommes, proposa Bradey. La tarte aux pommes, c'est ma perte.

Haddon haussa les épaules. Tandis qu'ils patientaient, Bradey se curait les dents et fredonnait à mi-voix. Haddon contint son impatience au prix d'un gros effort.

Ce ne fut que lorsque le café et le cognac furent servis que Bradey se fit réceptif.

— Comme je te le disais, j'ai tout mis au point de mon côté, dit Haddon. J'ai vu Kendrick. Il prendra l'affaire en main. Maintenant que je sais que tu fais le coup cette nuit, je vais lui demander d'envoyer son petit copain à deux heures à ton chalet. Tu fais main basse sur la camelote et tu rappliques au chalet. Le giton de Kendrick emportera le butin, et ce sera la fin de ton problème. Kendrick me dit qu'il va planquer la camelote en un lieu introuvable. Quand l'alerte sera passée, il vendra la camelote. Il va falloir patienter deux mois avant de pouvoir toucher le fric, mais pas plus.

Bradey fit la grimace.

— Et si Kendrick prétendait n'avoir jamais reçu le butin. Je n'ai aucune confiance en cette grosse tante. Haddon eut un sourire sardonique.

— Pas de problème, Lu. J'en sais assez sur Kendrick pour l'obliger à fermer boutique et l'envoyer en taule. On touchera l'argent.

Bradey acquiesça de la tête.

— Bien, si tu le dis, Ed, on touchera l'argent.

— Dès que tu auras remis le butin, tu réintègres ton fauteuil roulant. Tu séjournes deux jours de plus à l'hôtel. Il y aura une enquête, mais les flics ne te soupçonneront pas. Tes papiers sont irrécusables. Au bout de quarante-huit heures, tu t'en vas. Okay ?

— Oui, je comprends. Mais mon argent, Ed ?

— Kendrick te versera ta part à ta banque suisse dans deux mois.

— Mais l'argent de Bannion... cinquante mille ?

— Il faudra qu'il attende aussi.

— Ecoute, Ed, fit Bradey sur un ton pressant. Ce gars-là a besoin de cet argent. Il a un cancer généralisé et une enfant handicapée sur les bras. Pour m'assurer son entière collaboration, il faut que je lui remette sa part sitôt le job accompli. Veux-tu avancer cet argent ?

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? Que veux-tu que ça me fasse ? Si tu en sens le besoin, tu lui avances l'argent, gronda Haddon.

— C'est ce que je ferais si je l'avais, mais je me retrouve toujours à sec, dit Bradey. Voyons, Ed. Qu'est-ce que cinquante mille dollars pour toi ? Ne risquons pas de saloper ce boulot en or pour une sordide affaire de cinquante mille dollars. Il faut que je promette à Bannion qu'il sera payé dès le job accompli, et je veux tenir cette promesse.

— A mes dépens ?

— Tu vas toucher huit millions, probablement plus. Pour l'amour du ciel, Ed, sois humain !

Haddon s'absorba en lui-même, puis haussa les épaules.

— Oh, pour l'amour du ciel ! fit-il en souriant à Bradey. Tu serais capable de vendre un œuf à une poule. D'accord, si Bannion fait un bon boulot, si tu étouffes les diamants des Warrenton et le butin des coffrets, je te donnerai cinquante mille dollars pour Bannion.

Bradey sourit.

— Marché conclu, Ed, dit-il, repoussant sa chaise

et se levant. Bannion fera du bon boulot, et moi aussi. Merci pour ce somptueux repas.

Et il sortit du restaurant, monta dans sa voiture et regagna le Spanish Bay.

VII

Maria et Wilbur Warrenton rentrèrent peu après dix-neuf heures. Ils avaient passé l'après-midi à faire du surf et Wilbur se sentait agréablement détendu. Il se réjouissait d'aller tranquillement dîner au restaurant de l'hôtel et de passer le reste de la soirée à regarder un western spaghetti à la télévision. Ses espoirs furent anéantis par Maria.

— Donne-moi mes diamants, s'il te plaît. J'ai envie de jouer. Je sens que je suis en veine. On dînera au casino, et puis on ira jouer.

Tant pis pour le western spaghetti, pensa Wilbur.

— Mais Maria, je croyais qu'on était d'accord pour que tu ne portes pas tes diamants hors de l'hôtel.

Contrariée, Maria arquait les sourcils.

— Quand je veux porter mes diamants, je les mets ! Pourquoi en avoir, si c'est pour ne pas les porter ?

— Cette ville regorge de réfugiés cubains familiaux, lui objecta patiemment Wilbur. Tes diamants pourraient être une grande tentation. On risque de te les faucher.

— Ne sois pas ridicule ! Je porterai mes diamants !

Nous partirons à huit heures et demie. Tu ferais bien de te changer, déclara Maria en passant dans sa chambre dont elle fit claquer la porte.

Après avoir réfléchi un long moment, Wilbur se dirigea vers le coffre-fort, actionna la combinaison, ouvrit la porte du coffre dont il retira un écrin en cuir. Il le plaça sur une table volante après avoir refermé le coffre. Sur quoi, il s'approcha du téléphone et appela le bureau de Jean Dulac.

— Ici M. Warrenton, dit-il quand une femme eut répondu. Je voudrais parler à M. Dulac.

— Certainement, monsieur Warrenton, dit-elle d'un ton servile qui le flatta.

Dulac arriva au bout du fil un instant plus tard.

— Bonsoir, monsieur Warrenton. En quoi puis-je vous être utile ?

— Nous allons au casino, dit Wilbur. M^{me} Warrenton portera ses diamants.

— Je comprends, monsieur Warrenton, dit Dulac qui avait un mystérieux talent pour deviner les désirs de ses riches clients. Vous aimeriez vous faire accompagner par un garde du corps compétent. Cela ne présente aucun problème. A quelle heure comptez-vous sortir ?

— Vers huit heures et demie, dit Wilbur, surpris de constater que Dulac avait aussitôt compris la situation.

— Un garde du corps de toute confiance vous attendra dans le hall à huit heures et demie. Je téléphonerai à M. Hendrick, le directeur du casino. Un autre garde du corps se tiendra auprès de vous tout le temps de votre visite dans l'établissement et vous raccompagnera ici. Cela vous semble-t-il satisfaisant ?

— Je crois bien, merci mille fois. Monsieur Dulac, vous dirigez un magnifique hôtel, le complimenta Wilbur qui le pensait sincèrement.

— C'est un plaisir de me tenir à votre disposition, monsieur Warrenton, lui assura Dulac sur un ton doux et agréable. Je vous souhaite une bonne soirée, ajouta-t-il avant de raccrocher.

Josh Prescott venait de terminer son steak aux oignons frits au restaurant du personnel quand un chasseur se précipita vers lui, lui disant que le patron voulait le voir sur-le-champ.

Sacrant entre ses dents, Prescott se hâta vers le bureau de Dulac. Il était à présent sept heures et demie.

— Vous allez servir de garde du corps à M. et M^{me} Warrenton, lui dit Dulac. Ils vont au casino, et M^{me} Warrenton portera ses diamants. Je me suis arrangé avec la direction du casino pour vous donner un remplaçant. Quand vous aurez conduit sans encombre M. et M^{me} Warrenton au casino, vous viendrez reprendre ici votre service.

— Bien, monsieur, répondit avec raideur Prescott, maudissant ces sacrées garces de riches qui font étalage de leurs foutus diamants.

— Ils sortiront à huit heures et demie, poursuivit Dulac. Attendez-les dans le hall. Soyez-y à huit heures. Il ne faut pas les faire attendre.

Prescott se souvint qu'il comptait parler à Anita. Certes quand elle arriverait prendre son travail. Obligé d'attendre dans le hall dès huit heures, il allait la manquer.

— Monsieur, dit-il, je crois devoir vous informer que nous avons une femme de chambre à temps partiel qui assure le service de la suite de M. Warren-

ton. C'est une Cubaine, et son mari est détenu par la police pour meurtre.

Dulac tiqua. Un membre de son personnel était la femme d'un assassin !

— Nous ne pouvons pas garder une femme comme ça, dit-il. Comment s'appelle-t-elle ?

— Anita Certes, monsieur.

— Très bien, Prescott. Laissez-moi m'en charger.

Quand Prescott fut sorti du bureau, Dulac téléphona à son chef du personnel qui poussa un gémissement en s'entendant ordonner de renvoyer Anita Certes sur-le-champ.

— Pas ce soir, monsieur, implora-t-il. Je n'ai pas de personnel supplémentaire pour la remplacer. Elle fait bien son service. Puis-je vous suggérer que je la voie demain matin alors qu'il me sera possible de trouver quelqu'un d'autre ?

— Très bien, acquiesça Dulac, mais il faut nous débarrasser d'elle.

Tandis que se déroulait cette conversation et que Prescott vérifiait son revolver dans son bureau avant d'aller se poster dans le hall pour attendre les Warrenton, Anita arriva. Elle était en avance, espérant que la police ne serait pas encore dans l'hôtel. Personne ne la vit lorsqu'elle ouvrit la porte du personnel et la referma à clé. Rapide et silencieuse, elle se dirigea vers la salle de repos des femmes et s'enferma dans une toilette.

Assise sur le siège, elle se disposa à une longue attente. Elle n'avait nulle intention de monter à la suite. Peut-être qu'un flic ou bien Prescott l'y attendait. Elle patienterait jusqu'à minuit et demi avant d'aller ouvrir la porte du personnel et d'emmener Manuel et Fuentes à la suite. Après réflexion, elle se

dit que les flics attendraient plutôt au bureau de Prescott qu'elle ait terminé son travail. Elle se rendait bien compte que jamais le Spanish Bay ne pourrait tolérer une bande de flics rôdant partout pour effrayer ces riches clients.

Assise dans la pénombre, elle pensait à son bien-aimé Pedro. Comme ce serait bon de partir ensemble sur ce bateau pour aller retrouver son foyer à lui. Il lui tardait de pouvoir l'entourer de ses bras et de le reconforter. Elle était certaine qu'une fois qu'il serait avec elle, elle allait pouvoir le guérir. Elle peinerait dans les champs de canne à sucre pour gagner leur pain. Il pourrait rester au lit dans la maison paternelle, en attendant de se sentir assez fort pour travailler à son côté.

Elle se laissa glisser du siège et tomba à genoux. Elle se mit à prier pour que, d'ici quelques jours, ils puissent se trouver réunis.

Tandis qu'elle priait, Pedro Certes passa d'une vie lourde de souffrance à une mort paisible.

*

Au chalet, Bradey, Maggie et Bannion réglèrent les détails de dernière minute en vue de l'opération de la nuit.

Bradey avait dit à Bannion qu'il avait parlé de lui au grand Chef.

— On l'aura, ce butin, Mike, assura-t-il, et vous aurez vos cinquante mille dollars. Dans un délai de quarante-huit heures au plus.

Bannion voûta ses épaules massives.

— Voilà une bonne nouvelle, dit-il.

Maggie lui tapota la main.

— Je suis ravie pour vous, Mike, lui dit-elle du fond du cœur. J'espère que tout ira bien pour votre petite-fille. Je l'espère sincèrement.

Bannion avait pris trois pilules calmantes. Bien qu'il n'éprouvât pas de douleur pour l'instant, il était inquiet. Il ne se déplaçait pas aussi facilement que d'habitude. Très abattu, il avait l'impression de traîner les pieds. Il s'imagina qu'il était en train de mourir plus rapidement qu'il l'aurait cru.

— Vous avez pris un smoking avec vous, Mike ? lui demanda Bradey.

— Je l'ai.

— Je vous maquillerai de façon que personne ne vous reconnaisse, poursuivit Bradey. Nous irons tous les deux à l'hôtel vers deux heures. Personne ne fera attention à nous. Si quelqu'un se met dans notre chemin, vous lui réglez son compte avec le dard. Souvenez-vous que le projectile doit pénétrer dans la chair : main, visage ou nuque. Les Warrenton pourraient se trouver dans leur suite quand nous y arriverons. Vous leur expédieriez le dard. En tout, ça ne devrait pas nous prendre plus de quarante minutes. On rapplique ici, on passe le butin à l'envoyé du Chef, et puis on se tient peinars deux jours de plus. Vous touchez votre argent et on se dit adieu. C'est d'accord ?

Bannion fit signe que oui.

— Vous pouvez vous fier à moi.

— Je le sais. Je sais ce que ce job représente pour vous, dit Bradey qui se tourna alors vers Maggie. Ecoute, poupée, je n'ai pas besoin de te répéter ce que tu as à faire. Tu empêches le flic maison de venir se jeter dans nos pattes. Maintenant autre chose, et ce sera tout pour toi. Va au restaurant et dis au

maître d'hôtel que je suis souffrant et ne viendrai pas dîner.

Maggie ouvrit de grands yeux inquiets.

— Oh, chou ! Tu n'es pas bien ?

— C'est ce que tu lui diras ! glapit Bradey. Je me porte à merveille ! Quand les flics entreprendront leur enquête, je veux qu'ils sachent que j'étais au lit et souffrant. Tu piges ?

Maggie demeura bouche bée un long moment, puis sourit.

— C'est pas bête. Pendant un instant affreux, j'ai pensé...

— Peu importe. Tu ne devrais pas penser, Maggie. Ça ne vaut rien pour tes méninges. Quand tu iras au restaurant, tache de voir si les Warrenton sont à table. Essaie de savoir s'ils passent la nuit dehors.

— Oui, dit Maggie qui considéra Bradey d'un air inquiet. Est-ce que je peux manger au restaurant ?

— Tu peux t'en fourrer jusque-là, dit Bradey. Tape-toi le menu tout entier. (Maggie poussa un cri de joie.)

Tandis qu'ils parlaient, Bannion pensait à sa fille Chrissy. Il avait téléphoné deux fois au Foyer depuis son arrivée à Paradise City. L'infirmière de garde avait été compréhensive et rassurante. Chrissy, lui dit-elle, était heureuse mais son père lui manquait et elle ne cessait de demander quand elle le verrait. Se souvenant de ces week-ends où il était toujours auprès de Chrissy, Bannion sentit son cœur se serrer. Il assura à l'infirmière que ce ne serait plus long. Elle promit d'en faire part à Chrissy.

Une demi-heure plus tard, Maggie, dans sa plus belle robe du soir et l'air d'une échappée de la revue du *Crazy Horse* de Paris, entra dans le hall de l'hôtel.

Elle aperçut Josh Prescott assis dans un fauteuil à l'écart de la foule bavarde. Elle passa près de lui, roula des hanches et lui fit son sourire le plus aguichant avant d'entrer au restaurant.

Le maître d'hôtel s'avança vers elle tandis que les hommes d'âge, déjà à table, posèrent leur fourchette pour la relouer, regrettant de ne pas avoir vingt ans de moins.

— Bonsoir madame, dit le maître d'hôtel. M. Vance ne vous accompagne pas ?

— Le pauvre cher vieux n'est pas bien, dit Maggie, ouvrant de grands yeux chagrinés. Il a parfois de ces crises. Il a insisté pour que je vienne dîner. Il est si bon.

— Puis-je lui faire servir un plateau, madame ? demanda le maître d'hôtel tandis qu'il escortait Maggie à la table de coin.

Maggie s'arrêta. Les Warrenton venaient d'entrer dans le hall. Prescott se leva en hâte et s'approcha d'eux. Elle voyait les diamants. Sur quoi, les Warrenton et Prescott disparurent à ses yeux.

— Puis-je envoyer un plateau à M. Vance ? répéta le maître d'hôtel. Quelque chose de léger ?

— Non, merci. M. Vance dort. Je lui ai donné un sédatif, dit-elle en prenant place à table. Ce n'était pas M. et M^{me} Warrenton qui viennent de sortir ?

— Si, madame. Ils vont passer la soirée au casino, répondit le maître d'hôtel qui déploya son vaste menu. Pourrais-je me permettre quelques suggestions ? proposait-il, pensant que jamais femme plus splendide, plus sexy que cette infirmière n'avait paru dans cet hôtel.

Maggie étouffa un cri d'excitation. Elle lui fit ses grands yeux innocents.

— Vous voulez bien ? dit-elle. J'ai faim.

*

Au restaurant du casino, Maria Warrenton fit une entrée sensationnelle en compagnie de Wilbur, le maître d'hôtel les précédant. Puis elle suivit le long tapis du passage ménagé entre les tables pour gagner la meilleure place de la salle.

Les richards étaient déjà attablés. Au casino, le dîner était servi tôt. La préoccupation majeure, était centrée plutôt autour des tables de la roulette que celles du restaurant. On se hâtait d'expédier son repas pour passer à la grande affaire de la soirée.

C'était la première fois que bien de ces riches voyaient les fabuleux diamants des Warrenton. Les hommes lorgnaient d'abord Maria, puis les diamants, et enviaient Wilbur. Les femmes n'avaient d'yeux que pour le scintillant collier, les boucles d'oreilles et les bracelets.

Jamais Maria ne se montrait plus difficile qu'à l'instant de choisir son menu. Wilbur, qu'un bon steak satisfaisait toujours, avait parfois du mal à contenir son impatience en voyant invariablement Maria insister pour se faire expliquer les moindres détails des plats par des maîtres d'hôtel serviles. Consciente à présent d'être le point de mire de toutes les femmes de la salle, elle se conduisait avec la pétulante arrogance d'une star capricieuse.

Ma foi, c'est sa lune de miel ! pensa Wilbur. Laissons-la s'amuser. Espérons seulement qu'elle ne se conduira pas de la sorte quand nous serons rentrés chez nous !

Josh Prescott, après s'être entretenu avec le détec-

tive du casino qui lui avait donné l'assurance qu'il ne quitterait pas les Warrenton d'un pouce et les reconduirait à l'hôtel, estima qu'il avait rempli son devoir.

Il prit un taxi jusqu'à l'hôtel et porta ses pensées sur Maggie. Il consulta sa montre. Il était à présent neuf heures. Il avait ce rendez-vous avec Maggie à deux heures et quart. Il avait plus de cinq heures à attendre ! Maggie l'avait allumé pour de bon. Il était si absorbé par elle qu'il en oublia Anita Certes. Et même lorsqu'il entreprit sa ronde dans les couloirs de l'hôtel, elle ne lui revint pas en mémoire. Ses yeux ne quittaient pas la marche lente des aiguilles de sa montre. Il n'avait autre chose en tête que cet instant où Maggie serait allongée sur la pelouse moelleuse, cachée par les bosquets en fleur.

*

Du sac de plastique Manuel retira deux revolvers de 38 qu'il posa sur la table.

— Le moment approche, dit-il. Il ne faut pas nous mettre en retard. Fais gaffe avec cette arme, recommanda-t-il en poussant l'un des revolvers vers Fuentes. Elle est chargée. Rappelle-toi qu'il ne doit pas y avoir de coups de feu. Ce coup peut être accompli sans l'intervention de la police. (Il regarda Fuentes bien dans les yeux.) Tu comprends ? On ne tire que si les choses se gâtent tout à fait.

Fuentes se passa la langue sur ses lèvres sèches tandis qu'il s'emparait de l'arme.

— Je comprends.

— Le vieux Warrenton pourrait mettre trois ou quatre jours avant de s'amener avec la rançon, poursuivit Manuel. Je vais être obligé de parler à

Dulac. On aura tous besoin de manger pendant l'attente. Il ne voudra pas qu'on lui sabote ses cuisines. Toi et moi on se relayera pour pouvoir dormir. Il faudra ligoter les Warrenton. Il faudra ligoter aussi Anita et la bâillonner. Ce ne sera pas facile, mon ami, mais il n'est jamais facile de gagner cinq millions de dollars.

— Un million pour moi, quatre pour toi, intervint vivement Fuentes.

— Oui, c'est juste.

Manuel sourit mais, l'observant de près, Fuentes remarqua que le sourire n'atteignait pas les yeux noirs d'une froideur de pierre.

— Si on est obligés de rester trois ou quatre jours dans la suite, il faudra nourrir ces gens-là. Et ils auront besoin de se soulager, fit observer Fuentes.

— Le ravitaillement sera fourni par l'hôtel. Il y a des toilettes dans la suite.

— Quand Anita se remettra de son coup, dit Fuentes, elle sera dangereuse. Est-ce bien prudent de lui libérer les mains ?

— C'est une chose à décider quand on sera tous ensemble dans la suite, dit Manuel. Ne te préoccupe donc pas de vétilles. Remets-t-en à moi pour les détails, mon ami.

Fuentes haussa les épaules.

— Elle me rend nerveux. Elle est dangereuse.

Manuel eut un nouveau sourire, un sourire mauvais.

— Je suis plus dangereux encore, mon ami.

Les deux hommes se dévisagèrent. Fuentes sentit un frisson glacé le long de son dos en sueur.

La sonnerie du téléphone fit sursauter les deux hommes.

Manuel se leva, alla à l'appareil et souleva le combiné.

— Torres, dit-il.

Il écouta tandis que Fuentes prenait en main le revolver, pensant qu'avec cette arme il pourrait se débarrasser de Manuel. Le froid contact de la crosse lui donna confiance.

— Merci, mon ami, dit Manuel. Tu seras bientôt récompensé. (Et il raccrocha. Il se tourna vers Fuentes et lui sourit.) Avec de la patience, la plupart des problèmes se trouvent résolus d'eux-mêmes, reprit-il. Nous n'aurons plus de problèmes avec Anita. Mon ami de l'hôpital m'apprend que Pedro est mort voici une demi-heure.

Fuentes se raidit.

— Il est mort ? fit-il, et ses traits se détendirent. (Bonne nouvelle, pensa-t-il tandis que Manuel l'observait.) Quand elle le saura, elle pourrait refuser de nous introduire dans la suite.

— Elle ne le saura pas. Elle nous attend déjà à l'hôtel. Une fois dans la suite, je lui dirai que Pedro a fait une rechute et qu'il est mort. Elle n'y pourra rien changer, on sera déjà entrés. Les flics la recherchent. Elle sera forcée de venir avec nous. Je lui donnerai même un peu d'argent.

— Elle pourrait s'imaginer que tu mens, lui objecta Fuentes avec inquiétude. Suppose qu'elle croie que Pedro n'est pas mort. Elle risquerait de devenir dangereuse.

Manuel alla à un coffre et en tira un transistor miniature qu'il mit dans sa poche.

— Je n'aurai même pas besoin de le lui dire. Tu seras et je serai aussi surpris qu'elle. (Il mit une poignée de cartouches dans sa poche.) Si elle pique

une crise, je lui flanquerai un petit coup. Bonne chance, l'ami. Maintenant, en route pour l'hôtel.

Manuel ouvrit la marche, Fuentes le suivit. Ils traversèrent la foule du quai jusqu'à la voiture de Manuel.

Au moment de mettre le contact, Manuel tapota le bras de Fuentes.

— Tout va bien, dit-il. Bientôt, mon ami, nous serons riches.

Tandis que Manuel démarrait, Fuentes tâta son arme.

*

A dix heures moins le quart, Lepski, Max Jacoby à son côté, s'arrêta devant l'entrée latérale du Spanish Bay. Tous deux étaient de méchante humeur. Carroll avait compté passer la soirée dehors. Lepski, qui ne se souvenait jamais des anniversaires, pas même de celui de son mariage, avait oublié que c'était aujourd'hui l'anniversaire de leur premier voyage en Europe. Bien que le voyage se fût soldé par un désastre, Carroll avait fermement déclaré qu'elle entendait bien se faire emmener à un restaurant convenable afin de pouvoir évoquer les rares bons moments qu'ils avaient goûtés. Lepski, qui ne prenait autant dire jamais la moindre attention aux papotages de Carroll, avait marmonné que c'était parfait, et s'était empressé d'oublier sa promesse. Il était rentré chez lui en coup de vent, comptant sur son dîner, et fut surpris de trouver Carroll dans son bain.

— Hé ! chérie, brailla-t-il. Qu'est-ce qu'il y a pour dîner ?

— Nous dînons dehors, Lepski, répondit froide-

ment Carroll en le foudroyant du regard. C'est un anniversaire.

Lepski ferma les yeux. Il se souvenait à présent qu'il était question de fêter quelque chose.

— Ecoute, chérie, dit-il de sa voix la plus suave. J'ai une affaire en train. Je dois m'absenter deux heures. Il faut que j'interroge la femme du meurtrier de cet encaisseur. Si tu nous servais un petit dîner ?

Il reçut une éponge imprégnée de savon à la figure.

Jacoby et lui allèrent s'envoyer un casse-croûte au cours duquel Jacoby se plaignit du lapin qu'il avait dû poser à une blonde qui semblait prête à être embarquée. Les deux hommes gardèrent le silence tandis que Lepski les menait au Spanish Bay. Ayant garé la voiture, Lepski ouvrit la marche vers le bureau de Josh Prescott, qu'ils trouvèrent plongé dans l'ombre. Eclairant la pièce, ils s'installèrent, allumèrent une cigarette et attendirent.

Ils gardaient un silence obstiné. Soucieux, Lepski cherchait un moyen d'apaiser Carroll quand il rentrerait chez lui. En cas de grande déception, elle pouvait se montrer plus que difficile. Peut-être qu'après avoir vu cette sacrée Cubaine, allait-il acheter un grand bouquet à la fleuriste de l'hôtel dont la boutique restait ouverte longtemps après minuit. Un bouquet de fleurs premier choix du Spanish Bay adoucirait sûrement Carroll. Alors il pensa au prix, et il tiqua. Eh bien, peut-être pas un bouquet. Il achèterait une rose unique, joliment emballée dans une boîte cadeau. Jacoby pensait avec mélancolie que sa blonde partenaire avait beaucoup d'amis. Il risquait de la perdre pour de bon.

Très préoccupés par leurs ennuis, les deux inspecteurs en perdaient la notion du temps. Soudain,

Lepski qui n'avait plus de cigarettes, jeta un coup d'œil à sa montre. Il était dix heures et demie. Il se leva d'un bond.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'exclama-t-il. Josh m'avait dit qu'il convoquerait ici cette femme à dix heures. Il est la demie.

— Il est peut-être retenu, va savoir, hasarda Jacoby. Si tu veux une cigarette, prends-en une des miennes.

— Je m'en vais à sa recherche, dit Lepski. Reste ici au cas où il s'ammènerait.

Il se dirigea vers le guichet du portier de nuit. Un petit groupe d'hommes et de femmes en tenue de soirée qui se disposaient à entrer au restaurant se trouvait dans le hall. Embarrassé, Lepski contourna le groupe pour s'approcher du guichet du portier.

— Vous avez vu Prescott ? demanda-t-il, exhibant sa plaque.

Le portier de nuit, un homme maigre d'un certain âge, l'observa comme s'il avait affaire à une grosse araignée velue.

— M. Prescott est certainement en train de faire sa ronde.

— Oui, mais où donc ? Il faut que je le voie : affaire de police, dit Lepski.

— En train de faire sa ronde, répéta le portier de nuit, il pourrait se trouver n'importe où.

Lepski desserra sa cravate.

— Eh bien, si vous le voyez, dites-lui que l'inspecteur Lepski l'attend dans son bureau.

— Si je le vois, répliqua le portier de nuit qui ne blairait pas plus les flics de la ville que ceux de l'hôtel. Il pourrait se trouver n'importe où.

Fulminant, Lepski regagna le bureau de Prescott, d'un pas rageur, Jacoby allumait une autre cigarette.

— Le salopard fait sa ronde, râla Lepski. Je t'en pique une !

Ce ne fut qu'après onze heures et quart que Prescott, l'esprit toujours occupé par Maggie, les yeux continuellement rivés aux aiguilles de sa montre, s'avisa de passer par son bureau pour s'envoyer une lampée de scotch et prendre un paquet de cigarettes.

Il se figea sur place à la vue de Lepski et Jacoby qui le foudroyaient du regard. Alors, avec un haut-le-corps, il se souvint d'Anita Certes. Il n'était pas un flic coriace pour des prunes. S'accrochant un large sourire, il pénétra dans le bureau.

— Salut les gars, lança-t-il. Désolé pour ce contre-temps. Une salade. J'ai été spécialement chargé d'escorter les Warrenton au casino. Un de ces cas imprévus.

— Où est la Cubaine ? râla Lepski.

— J'imagine qu'elle est de retour chez elle à cette heure.

Lepski se leva. Il émit un de ces grondements qu'aurait pu lui envier un orage fracassant.

— Chez elle ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu m'avais promis de la convoquer ici à dix heures. Tu nous as fait poireauter des heures !

— Je t'ai dit que c'était une vraie salade. J'avais cette corvée à remplir. Elle est chez elle à cette heure.

— Comment le sais-tu ? braila Lepski.

— Elle arrive à huit heures. Elle s'en va à dix. Il est maintenant onze heures et demie, dit Prescott. Ecoute donc, Lepski, arrête tes coups de gueule. Tu

peux bien être le gros méchant hors de cet hôtel, mais le gros méchant ici, c'est moi. Si tu veux la voir, va la trouver chez elle.

— Qu'est-ce qui me prouve qu'elle y est ? demanda Lepski.

— Vas-y, tu verras bien ! glapit Prescott. Où veux-tu qu'elle soit ?

— Elle aurait pu tomber morte dans la suite.

— Et ma grand-mère aussi. Je te dis qu'elle est rentrée chez elle !

Jacoby se leva.

— Viens donc, Tom, allons-y voir.

Lepski fit entendre un reniflement plein de mépris.

— Si elle n'y est pas, Prescott, je rapplique et je te fais passer un de ces quarts d'heure qui te fera vieillir de plusieurs années.

— Fais-moi du grabuge dans cet hôtel, riposta Prescott en le foudroyant du regard, et je m'arrange pour que M. Dulac, le maire et ton chef te renvoient patrouiller les rues sous l'uniforme. Et maintenant, fous-moi le camp !

Tandis que se déroulait cet esclandre, Anita Certes qui n'avait cessé de consulter sa montre, se trémoussait nerveusement sur le siège de la toilette. Elle priait, attendait et recommençait à prier. Elle entendit s'espacer peu à peu les bruits venus des cuisines. Elle entendit l'équipe de nuit se disposer à partir. Finalement, une minute avant minuit, elle quitta la salle de repos des femmes. Elle jeta un coup d'œil à droite et à gauche du couloir, tendit l'oreille et, à minuit et demi tapant, courut vivement à la porte du personnel, prit sa clé et ouvrit. Elle trouva Manuel et Fuentes qui attendaient. Elle leur fit signe d'entrer, puis les conduisit à l'ascenseur. Anita appuya sur le

bouton du dernier étage. Tandis que l'ascenseur montait, elle se tourna vers Manuel.

— Pedro ?

— Pas de nouvelles, mentit Manuel. J'ai essayé de joindre mon ami à l'hôpital, mais il était rentré chez lui. Ne vous en faites pas. Tout ira bien.

— J'ai prié, dit Anita avec un regard confiant à Manuel. Je sens dans mon cœur que tout ira bien.

— Oui, dit Manuel, dégoûté de lui-même. Vos prières seront exaucées.

Parvenant au dernier étage, Anita inspecta le couloir désert avant de faire monter aux deux hommes une volée de marches jusqu'à la porte de la suite. Il ne lui fallut qu'un instant pour l'ouvrir avec sa clé de rechange. Tous trois pénétrèrent dans le spacieux living-room faiblement éclairé par les lampes de la terrasse.

Anita referma la porte à clé.

*

Pendant que Lepski fonçait comme un fou vers Secomb, le poste de la voiture annonça la mort de Pedro.

— Le voilà donc mort, cet emmerdeur, fit Jacoby. Ecoute, Tom, est-ce qu'on est obligés d'aller voir sa femme ? Pour quoi faire ?

— Tu as toujours ta blonde en tête ? demanda Lepski qui ralentit l'allure.

— Ma foi, je pourrais peut-être la rattraper. Elle se couche tard, et demain c'est mon jour de repos. Je pourrais me lever tard. Qu'est-ce que tu comptes tirer de cette Cubaine ? Quelle est ton idée ?

— Elle pourrait nous donner un tuyau sur Fuentes.

— Et puis après ? Il est à La Havane. Impossible de mettre la main dessus. Bon sang, rentrons chez nous. Il est bientôt minuit. Qu'a-t-on à foutre d'une sacrée Cubaine ? L'assassin est mort. Voilà qui boucle l'affaire. On a assez de pain sur la planche sans se soucier d'un tueur minable qui est mort à l'heure qu'il est.

Lepski s'arrêta au bord du trottoir.

— Oui. Il me semble que tu as raison. Bon, rentrons chez nous. Je vais te déposer. Bonne chance, Max. J'espère que tu vas pas louper ton rendez-vous.

— Faut être deux pour ça, dit Jacoby.

Quand Lepski eut déposé Jacoby devant son immeuble, il piqua sur ses pénates. Ce ne fut qu'après avoir garé sa voiture qu'il se souvint qu'il avait oublié d'acheter une rose à Carroll.

Dans l'état d'esprit d'un homme qui monte à l'échafaud, il pénétra chez lui, ferma la porte à clé et, retirant ses souliers, se glissa dans la chambre à coucher, avec l'espoir que Carroll serait endormie.

Mais, évidemment, elle ne l'était pas. Assise au lit, elle l'attendait.

*

— N'allumez pas, dit Anita, un peu haletante.

— Non. Les lampes de la terrasse nous éclairent suffisamment. Ces riches, ils mènent la belle vie ! s'exclama Manuel. (Il regarda autour de lui tandis que la pensée lui traversait l'esprit que lui aussi pourrait avoir une suite comme celle-ci quand il

posséderait cinq millions de dollars.) Bon, bien, il n'y a qu'à s'asseoir et attendre.

Il s'installa sur l'un des grands canapés pendant que Fuentes, inquiet, sortait sur la terrasse. Il fut surpris par son large espace, les grands pots de fleurs, les chaises longues, les tables et le bar à cocktails.

— Quelle heure est-il ? fit Manuel, jetant un coup d'œil à sa montre dans la pénombre. Ah ! c'est bientôt celle des informations. J'ai misé sur un cheval, Anita. Je sens que c'est mon jour de chance, (Il sortit le petit transistor de sa poche.) Vous ne jouez jamais aux courses ?

— Je n'ai pas d'argent pour ces choses-là, répliqua sèchement Anita. Vous n'allez pas faire marcher ça ? On pourrait l'entendre.

— Personne ne l'entendra, assura Manuel. Il faut que je sache si mon canasson a gagné.

Et il tourna le bouton du transistor, réglant le son de manière à le maintenir bas mais distinct.

Fuentes revint se placer à la porte, le dos tourné à la terrasse éclairée par la lune. La sueur ruisselait sur son visage. Cette idiote allait-elle se mettre à hurler en apprenant que son crétin de mari était mort ? Manuel serait-il capable de l'en empêcher ? De nouveau, il tâta son arme.

Le présentateur commença par les nouvelles locales. Anita ne bougeait pas. Manuel aurait voulu voir son visage, mais la lumière était trop faible dans la grande pièce. Il ne distinguait que sa silhouette, assise les mains serrées entre ses genoux. Alors vint l'information qu'il attendait. Il se raidit, se penchant en avant de manière à pouvoir sauter sur Anita si elle se mettait à hurler. Fuentes s'avança aussi.

L'information fut brève :

Pedro Certes, meurtrier d'un encaisseur de loyers de Secomb, qui avait été abattu par l'inspecteur Tom Lepski alors qu'il tentait de s'échapper avec trois mille dollars, est mort après avoir repris un moment connaissance.

L'inspecteur passa ensuite aux nouvelles des courses, mais Manuel ferma le poste. Il laissa choir le transistor à terre et regarda fixement Anita, guettant les premiers signes d'une crise de nerfs.

Il ne se passa rien.

Anita demeura pareille à une statue de pierre.

A peine troublé par le murmure du ressac et les clameurs lointaines des baigneurs tardifs, le silence, tel une terrible chape noire, plana sur le trio réuni dans la suite.

— Doux Jésus ! se força à articuler Manuel. Anita ! Qu'est-ce que je peux dire ?

Elle ne bougeait toujours pas.

D'un instant à l'autre, pensa Manuel, elle va se mettre à hurler. Il se leva et s'avança vers elle.

— Anita ! C'est terrible !

— Ne m'approchez pas ! murmura-t-elle d'une voix rauque.

Manuel se figea.

La voix de la femme était si inhumaine que Fuentes recula.

Une petite lampe de table s'alluma lorsqu'Anita en pressa l'interrupteur.

Manuel sursauta en voyant son visage que la lampe éclairait de plein fouet. Il ne la reconnut pas. Il avait devant lui un visage ridé, vieilli dont les yeux s'étaient enfoncés dans leurs orbites.

Mais il n'y avait pas signe de crise de nerfs. Il aurait pu contempler le visage d'une morte.

— Anita! se força-t-il à mentir. C'est un coup terrible pour moi comme pour vous.

Les yeux éteints soudain reprirent vie.

— Ainsi vous m'avez menti, vous, l'homme de vérité. (Sa voix était comme un bruissement de feuilles mortes.) Vous saviez depuis le début que Pedro était mourant. Vous m'avez menti pour me faire ouvrir les portes. Vous m'avez menti pour mettre la main sur ce sale argent! Que Dieu vous maudisse!

— Anita! Non! cria presque Manuel. Ecoutez-moi! Je ne vous ai pas menti! Je vous le jure! Réfléchissez! Je suis vraiment un homme de vérité! Je vous avais promis votre mari. Quand je promets une chose à l'un de mes compatriotes, je fais tout ce qu'il m'est possible pour honorer cette promesse! Non, Anita, je ne vous ai pas menti, mais l'homme de l'hôpital m'a menti à moi! Pourquoi m'a-t-il menti? Pourquoi m'a-t-il assuré que Pedro se remettait? Pourquoi? (Dans un geste théâtral, Manuel se frappa la tête de ses poings crispés.) Je le saurai! Ça, je vous le promets! Je lui ferai dire pourquoi il m'a menti, et je le punirai! Je vous le jure!

Anita ferma les yeux. Des larmes se mirent à ruisseler sur son visage.

— Pedro, mon mari chéri, se lamenta-t-elle doucement. Je t'ai perdu.

Manuel lança un coup d'œil à Fuentes. Fuentes hocha la tête et lui fit un clin d'œil. Il trouvait le discours de Manuel magistral.

— Quand nous serons arrivés à La Havane, reprit Manuel d'une voix douce, je ferai dire une messe pour Pedro. Je sais combien vous devez souffrir.

Pleurez, ma pauvre femme. Soulagez votre cœur douloureux.

De nouveau, il se fit un long silence, puis Anita s'essuya les yeux du dos de la main et se leva.

— Je vais m'en aller à présent, dit-elle.

C'était la dernière chose que s'attendait à entendre Manuel. Inquiet, il la dévisagea.

— Mais Anita, où irez-vous?

— A l'église. Où voulez-vous que j'aille? Il faut que je fasse brûler des cierges pour Pedro. J'ai besoin de prier.

— Mais pas maintenant, dit Manuel sur son ton le plus doux. Cette affreuse nouvelle vous a bouleversée. Quand vous et moi arriverons à La Havane, nous brûlerons beaucoup de cierges et ferons dire une messe, mais pas maintenant.

Elle s'avança vers la porte.

— Je m'en vais.

Il s'approcha vivement d'elle et lui prit le bras. Il la sentit frissonner à son contact, mais il la tenait ferme.

— Non, Anita! Réfléchissez! Les flics vous recherchent. Ils sauront que c'est vous qui avez ouvert les portes. Vous serez arrêtée et jetée dans une cellule. Réfléchissez! Combien de cierges brûlerez-vous pour Pedro quand vous serez enfermée dans une prison?

L'observant tandis qu'elle demeurait immobile, Manuel vit une expression résignée, accablée passer sur son visage de morte, et il la lâcha.

— Allons sur la terrasse, dit-il avec douceur. Au clair de lune, nous prierons pour l'âme de votre mari.

Il lança un regard furtif à sa montre. Il était une heure et quart. Les Warsenton ne tarderaient plus à

rentrer. De toute façon, il fallait qu'il occupe cette femme jusqu'à leur retour.

Comme un fantôme, Anita passa avec lui sur la terrasse. Il la mena vers un coin obscur, à demi caché par un oranger en caisse dont les fruits d'or luisaient au clair de lune.

Ils s'agenouillèrent côte à côte.

Observant la scène, Fuentes s'émerveilla de l'hy-pocrisie de Manuel.

*

Au chalet, Bradey, déjà transformé en un homme d'aspect jeune portant barbiche et vêtu d'un smoking, s'appliquait à transformer le visage de Bannion.

— Votre mère serait incapable de vous reconnaître quand j'en aurai terminé, disait-il. Si les Warren-ton nous aperçoivent une seconde avant l'instant où vous leur enverrez les dards, il n'y aura pas de problème. Tenez-vous tranquille un moment le temps de coller vos moustaches.

Bannion, lui aussi en smoking, se tint tranquille. Il pensa à Chrissy tandis que Bradey le maquillait. Il se sentait vide à l'intérieur. Les pilules calmantes étaient comme une couverture réconfortante, mais il savait que les crocs de ce cancer lui grignotaient rapidement ses parties vitales, tel un loup affamé déchirant la carcasse d'un animal blessé.

— Et voilà! annonça Bradey, s'appuyant à son dossier. Du beau travail. Voyez donc.

Avec un effort, Bannion se leva pour se regarder dans la glace de la salle de bains. Il vit un inconnu, grand, fortement charpenté qui lui ressemblait si peu qu'il en sursauta. Si seulement il pouvait vraiment

devenir cet homme d'aspect rude et vigoureux et recommencer une nouvelle vie!

— Pas mal, hein? fit Bradey avec un sourire.

— Oui, dit tranquillement Bannion. Oui, pas mal.

Bradey lui lança un regard inquiet.

— Mike, vous vous sentez bien?

— Je suis capable de faire ce job, et je le ferai, affirma Bannion. Vous pouvez compter sur moi. (Il se retourna pour regarder Bradey dans les yeux.) Quand ce sera fait et que je tomberai réellement malade, pourrais-je compter sur vous pour veiller aux intérêts de ma fille?

— Nous avons déjà réglé la question, dit Bradey. Soyez tranquille. Vous toucherez votre part dans deux jours. Ne vous en faites pas.

Bannion tira une carte de sa poche.

— Lu, voici l'adresse du médecin qui soigne ma fille. Je lui ai téléphoné. Je lui ai annoncé que l'argent allait arriver. (Il s'interrompit un instant.) Il pourrait m'arriver quelque chose avant que je touche l'argent. Voulez-vous vous en charger pour moi? Il vous suffira d'envoyer un mandat en indiquant que c'est de ma part. Voulez-vous faire ça pour moi?

Bradey se sentit parcouru d'un petit frisson.

— Mais, Mike...

— N'en discutons pas davantage, fit Bannion d'un ton bref. Voulez-vous le faire?

— Bien sûr.

— Entendu, dit Bannion en lui tendant la main.

— Vous pensez qu'il pourrait vous arriver quelque chose avant deux jours? demanda Bradey, prenant dans les siennes la main froide et moite.

— Mettons ça sur le compte de la prévoyance. Sitôt le travail accompli, je vous quitte, Lu. Je veux

voir ma fille avant qu'il ne survienne quelque chose. Je n'attendrai pas l'arrivée de l'argent. Ça ne vous ennuie pas ?

— Bien sûr que non, Mike.

— Merci.

Bradey se sentait étrangement ému. Il se promit que si les choses devaient mal tourner, que si l'argent escompté devait faire défaut, il veillerait bel et bien à ce que la fille handicapée de cet homme soit pourvue de cinquante mille dollars, peu importe d'où ils proviendraient.

Maggie entra.

— Quel festin splendide ! Me voilà prête pour attaquer le flic maison. (Elle les considéra bouche bée.) Lu, tu es un génie. Je ne vous aurais reconnus ni l'un ni l'autre.

Bradey consulta sa montre.

— Allons-y, Mike, dit-il. Et toi, poupée, tu sais ce que tu as à faire. Occupe-toi du flic. Quand tu reviendras, tu trouveras ici Louis de Marney. C'est l'homme de Kendrick. En attendant notre retour amuse-le, avec le butin.

— Bien, chou, dit Maggie en l'embrassant.

Bradey s'empara d'une grande serviette d'homme d'affaires et se dirigea vers la porte.

Maggie jeta les bras autour de Bannion et lui donna un baiser.

— Bonne chance, soldat, dit-elle. Vous êtes un type formidable !

Il lui sourit, lui tapota l'épaule, puis suivit Bradey hors du chalet.

— Vous vous êtes trouvé là une compagne extraordinaire, dit Bannion tandis que tous deux se dirigeaient vers l'hôtel.

— Un gars met parfois dans le mille, acquiesça Bradey. Je crois que le sort m'a comblé.

Les deux hommes pénétrèrent dans le hall. Quelques personnes âgées s'y attardaient encore à siroter leur dernier verre. Aucune d'elles n'accorda la moindre attention à Bradey précédant Bannion vers une table de coin. Deux hommes en smoking faisaient partie du décor.

— Et maintenant, attendons, dit Bradey tandis qu'ils s'asseyaient. Ayons l'air de discuter une affaire.

Il ouvrit la serviette et en retira une liasse de papiers. Il la divisa en deux et en donna la première moitié à Bannion.

Un garçon s'approcha.

— Un verre, Mike ?

— Un café.

Bradey commanda du café et des sandwiches de saumon fumé. Quand ils furent servis, il paya et donna un généreux pourboire.

Tandis qu'il mangeait un sandwich qu'avait refusé Bannion, Bradey vit entrer Josh Prescott dans le hall.

— C'est le flic maison, signala Bradey. Le gars dont s'occupe Maggie.

Les deux hommes virent Prescott lancer un coup d'œil circulaire et, sortant de l'hôtel, se hâter vers la piscine.

Puis, peu après deux heures, ils virent entrer les deux gardiens de la sécurité qui allèrent s'entretenir avec le portier de nuit.

— Ça va comme sur des roulettes, murmura Bradey. Voilà le butin dans le coffre-fort. Nous attendrons le retour des Warrenton, et puis on se tire.

Dix minutes plus tard, Maria et Wilbur Warrenton arrivèrent. Tandis que la femme se dirigeait vers l'ascenseur de la suite, Wilbur alla chercher la clé chez le portier de nuit, sur quoi il se hâta de la rejoindre.

Bradey dévora les diamants des yeux alors que Maria attendait Wilbur avec impatience.

— Visez-moi ces cailloux, marmonna-t-il. Ce sera du billard, Mike. On leur donne cinq minutes, après quoi on monte, on force le coffre et à ce moment-là ils devraient être au lit.

Se voyant prêt à se lancer dans son premier forfait, Bannion sentit son front se mouiller d'une sueur froide.

Son premier et dernier, pensa-t-il tandis que Bradey remettait les papiers bidon dans sa serviette.

Bradey tourna les yeux vers lui.

— Ça va, Mike ?

— Oui.

Ils patientèrent un instant encore, puis, sur un signe de tête de Bradey, tous deux se levèrent pour se diriger vers l'ascenseur.

Le portier de nuit, occupé par la liste des petits déjeuners, ne regarda pas de leur côté.

Tandis que l'ascenseur les emportait vers le dernier étage, Bradey tapota le bras de Bannion.

— Ça ira tout seul, dit-il.

VIII

Frottant ses genoux endoloris, Manuel rentra au living-room. Il s'était agenouillé sur le marbre de la terrasse aux côtés d'Anita, feignant de prier. Il était resté à genoux, la tête inclinée, un quart d'heure durant. Puis, incapable de contenir plus longtemps son impatience, il lui avait lancé un regard furtif et, la voyant demeurer immobile, la tête entre les mains, il s'était levé sans bruit et avait reculé sans la quitter des yeux. Elle ne bougeait toujours pas. Alors il avait regagné le living-room.

Fuentes était assis sur un canapé, une cigarette pendillant entre ses lèvres épaisses, sa grosse face luisante de sueur.

Les deux hommes se dévisagèrent.

— Tout va bien, dit tranquillement Manuel. Elle n'a pas piqué de crise. Elle est en prière.

Fuentes ricana.

— Quand survient la mort, les femmes prient toujours. A quoi bon ?

— La prière les apaise, dit Manuel en souriant. Elle ne nous donnera plus d'ennuis. (Il consulta sa montre : il était deux heures cinq.) Les Warrenton vont rentrer d'un moment à l'autre. Tu t'occupes de

l'homme, moi, de la femme. Elle pourrait crier. Les femmes sont imprévisibles. Je me charge de l'en empêcher. L'homme ne te donnera aucun ennui.

Fuentes acquiesça d'un signe, mais il pensait à Anita. Elle lui faisait peur. Ne l'avait-elle pas maudit ? Il savait qu'elle l'accusait de la mort de Pedro.

— Anita pourrait devenir dangereuse. Elle pourrait foutre nos plans en l'air.

Manuel s'approcha des portes et parcourut des yeux la terrasse éclairée par la lune. Il aperçut Anita, à demi cachée par l'oranger ; elle était toujours à genoux.

Il se retourna.

— Rassure-toi, mon ami. Que pourrait-elle faire ? Elle n'a pas d'arme. Elle est toujours en prière, et quand les femmes prient pour leurs morts, elles prient très, très longtemps.

Il se serait inquiété, alarmé s'il avait su qu'Anita ne priait pas. Le coup que lui avait porté l'annonce de la mort de Pedro l'avait engourdie. Tel un zombie, elle s'était laissée mener par Manuel vers ce coin obscur de la terrasse. Elle s'était agenouillée en le voyant faire. Elle avait fermé les yeux, joint les mains, mais les prières qu'elle avait si souvent dites s'étaient effacées de sa mémoire. Elle ne pouvait que penser à son mari. Elle le voyait dans un lit d'hôpital, un flic au visage dur assis à ses côtés.

Pedro Certes, meurtrier d'un encaisseur de loyers de Secomb, qui avait été abattu par l'inspecteur Tom Lepski alors qu'il tentait de s'enfuir avec trois mille dollars, est mort après avoir repris un instant connaissance.

Les mots du présentateur de la radio s'inscrivaient en lettres de feu dans son cerveau. Pedro était mort

après avoir repris un instant connaissance ! Il n'avait pas eu de prêtre pour l'assister et l'aider à faire sa paix avec Dieu. Pedro ! L'homme qu'elle aimait plus que sa vie ! Elle pensa à ces mois au cours desquels Pedro, sans travail, s'était reposé sur elle pour le nourrir, entretenir ses vêtements, payer le loyer et lui donner ce qui restait de son salaire avec joie et de plein gré parce qu'elle l'aimait et l'adorait. Elle pensa à ces quelques très rares soirées où Pedro l'avait emmenée dîner dans un petit restaurant, à ces quelques nuits très rares mais combien appréciées. Elle pensa à la ferme de canne à sucre du père de Pedro, aux longues heures où ils avaient peiné sous le soleil brûlant. Elle avait vraiment été heureuse alors, mais Pedro non. Il voulait fuir cette tâche épuisante. Il l'avait persuadée de partir avec lui pour Paradise City. Elle avait eu la chance de trouver ce travail à temps partiel de femme de chambre au Spanish Bay hôtel. Pedro lui avait assuré qu'il trouverait bientôt un emploi. Il allait gagner beaucoup d'argent, mais Pedro était un malchanceux. Il n'y avait eu ni emploi ni argent, à part celui qu'elle gagnait.

Elle pensa à cet affreux moment où Pedro lui avait montré le revolver en lui parlant de son ami Fuentes et de tout l'argent qu'il allait se faire.

Fuentes !

Elle pensa que, sans ce salaud, son cher Pedro serait vivant.

Fuentes !

Cette brute sans âme qui avait entraîné Pedro ! Cette brute qui avait donné l'arme à Pedro ! Cette brute personnellement responsable de la mort de Pedro !

Un flux de sang brûlant monta soudain à la tête

d'Anita et elle crut qu'elle allait s'évanouir. Elle s'appuya les doigts aux tempes. La sensation de défaillance l'effraya. Puis son sang se refroidit, la faisant frissonner.

Elle ne pouvait s'en douter, mais la violence de sa fureur avait provoqué la rupture d'un petit vaisseau sanguin dans son cerveau. Cet accident l'amena jusqu'au seuil de la folie.

Agenouillée, immobile, elle entendit soudain en elle une voix qui lui disait distinctement que Pedro criait vengeance. La voix lui chuchotait que son bien-aimé Pedro ne reposerait jamais en paix tant qu'il n'aurait pas été vengé.

Anita, écoutant cette voix insidieuse, acquiesça d'un signe de tête.

— Je te vengerai, Pedro chéri, murmura-t-elle. D'abord Fuentes qui est responsable de ta mort, ensuite Manuel qui m'a menti, et puis cet inspecteur qui t'a abattu. Ils seront tous punis. Ça, je te le jure.

A présent elle commençait à se détendre. Elle se sentit en mesure de prier. Et tandis qu'elle priait, ses doigts caressaient le manche du couteau caché sous son sweater noir, comme les doigts d'une religieuse auraient égrené son chapelet.

Marchant sans bruit, son crâne emperlé de sueur reluisant au clair de lune, Manuel se glissa sur la terrasse. Enfin il parvint à distinguer Anita à demi cachée derrière l'oranger. Il l'observa un long moment puis, s'étant assuré qu'elle priait toujours, il rentra au living-room.

— Elle s'y accroche, dit-il. Il n'y a rien à craindre.

— Regarde ! s'exclama Fuentes, l'index tendu vers la porte de l'ascenseur où le mot *En Service* venait de s'allumer.

— C'est le moment ! fit Manuel avec un mauvais sourire. La femme sortira la première. Je me charge d'elle. Tu braques ton arme sur l'homme et, souviens-toi, pas de coup de feu.

Dans l'ascenseur privé qui montait du hall de l'hôtel au living-room de la suite, Maria Warrenton était de joyeuse humeur. Elle avait gagné vingt mille dollars au casino.

— Tu vois ? fit-elle, embrassant Wilbur. Je t'avais dit que j'étais en veine. Offrons-nous du champagne et des sandwiches au caviar. L'excitation m'a donné la fringale.

Malgré son envie d'aller se coucher, Wilbur s'obligea à sourire.

— Si c'est ce que tu veux, tu l'auras, dit-il au moment où l'ascenseur s'arrêtait.

Il ouvrit la porte, s'effaça pour laisser passer Maria. Elle pénétra dans le living-room et s'arrêta brusquement tandis qu'un bras épais lui entourait la gorge et qu'elle sentait une piqûre douloureuse à la joue.

— Criez donc, ma petite dame, et je vous écharpe, lui gronda à l'oreille une voix grave et menaçante.

Une odeur de corps malpropre et de sueur la convulsa. Elle resta un instant paralysée d'horreur, mais elle possédait une énergie extraordinaire.

— Ecartez-vous de moi ! ordonna-t-elle durement à voix basse. Vous puez !

Wilbur se trouva affronté à un petit homme gras, vêtu d'une chemise crasseuse et d'un jean loqueteux. Dans sa main droite, il tenait un revolver.

L'entraînement militaire de Wilbur lui permit de réagir au choc, mais voyant sa femme aux mains

de cet énorme et furieux gorille, son cœur se mit à battre la chamade.

— Vous m'entendez ? fit Maria, toujours à voix basse. Ecartez-vous de moi !

Manuel la lâcha et recula en souriant.

— Ne faisons pas d'esclandre. (Il agita un petit poignard étincelant.) Personne ne tient à se faire écharper. Prenons les choses tranquillement. Asseyez-vous tous les deux.

Maria se tourna vers Wilbur et haussa les épaules.

— Un hold-up, je suppose, dit-elle, allant au canapé où elle s'assit. Quelle barbe !

S'émerveillant de son courage et de ses nerfs solides, Wilbur, pressé par Fuentes, alla s'asseoir à côté d'elle.

— Prenez l'argent, dit Maria avec mépris, et allez-vous-en. Vous puez tous les deux.

Elle jeta son sac à main aux pieds de Manuel. Il l'envoya d'un coup de botte à Fuentes qui le ramassa, l'ouvrit et resta bouche bée devant le tas de billets qu'avait gagnés Maria au casino.

— Regarde ! fit-il à Manuel. Regarde !

Manuel n'y fit pas attention. Il fixait Maria d'un regard mauvais.

— Oui, ma petite dame, dit-il. Nous puons parce que nous sommes pauvres. Nous ne sommes pas comme vous. Vous me débectez aussi.

Il s'avança si prestement que ni Maria ni Wilbur n'eurent le temps de réagir. La lame étincelante du stylet sembla frôler la robe de Maria. Le fil tranchant en sectionna les bretelles et le devant du vêtement tomba sur les genoux de la femme.

Maria abaissa le regard sur sa robe perdue, puis le releva sur Manuel.

— Espèce de salaud ! s'exclama-t-elle, l'œil flamboyant de fureur.

— Oui, ma petite dame, dit Manuel, toujours avec son sourire mauvais. D'accord, je suis un salaud, mais vous avez de la veine. Au lieu d'avoir coupé votre jolie robe, j'aurais pu couper votre jolie figure. J'aurais pu couper le bout de votre joli nez. Vous avez donc de la veine. (Il s'avança vers elle.) Alors, à partir de cet instant, ma petite dame, vous la bouclez. Un mot de plus et vous perdez votre beauté.

Pour Maria, sa beauté comptait plus que tout au monde. Son sang se glaça. Son courage l'abandonna. Elle saisit la main de Wilbur.

Wilbur, sachant que Fuentes se tenait derrière lui l'arme à la main, maîtrisa son envie de sauter sur Manuel. Ce gorille chauve et barbu lui faisait froid dans le dos. Voyant son mauvais sourire, il était certain que cet homme n'hésiterait pas à défigurer Maria sous le moindre prétexte.

— Maria, dit-il d'une voix rauque, c'est pour les diamants qu'ils sont là. Enlève-les et jette-les à terre. Alors ils s'en iront.

Maria approcha des doigts tremblants de ses boucles d'oreilles, mais Manuel secoua la tête.

— Non, ma petite dame, gardez vos jolis diamants. Que pourrait faire un pauvre Cubain puant avec des diamants ? (Il reporta les yeux sur Wilbur.) C'est de l'argent qu'il nous faut, monsieur Warren-ton ! Il nous faut cinq millions de dollars ! Nous ne bougeons pas d'ici avant de les avoir palpés en billets de cent dollars !

Wilbur le dévisagea.

— Nous n'avons pas cette somme-là. Prenez les diamants et allez-vous-en.

Nouveau sourire mauvais de Manuel.

— Votre papa, il l'a. On attendra. Téléphonez-lui. Dites-lui qu'à moins de palper cinq millions de dollars en billets de cent, je vous coupe les oreilles et je mets la figure de votre femme en morceaux !

Blottie dans l'ombre, Anita écoutait, caressant toujours le manche de son couteau du bout des doigts.

*

Dans la chambre forte, la porte du coffre-fort à présent ouverte, Bradey forçait les serrures des coffrets de sûreté. Il travaillait avec célérité et dextérité, sifflotant *Love is the sweetest thing*, sa chanson préférée lorsqu'il était au travail. Au fur et à mesure de l'ouverture des coffrets, il les passait à Bannion qui en vidait le contenu dans la serviette.

Ayant forcé quinze coffrets, Bradey s'interrompit pour faire jouer ses articulations.

— Du billard ! dit-il à mi-voix. Vrai ! Ça vaut mieux que de cueillir des pommes.

Bannion commençait à détecter les signes avant-coureurs d'une douleur lancinante. Il était tendu. La sueur lui perlait au visage mais il parvint à sourire.

Bradey se détourna pour se remettre au travail.

Une demi-heure après l'entrée des deux hommes dans la chambre forte, tous les coffrets de sûreté étaient vidés.

— Bon, dit Bradey quand il eut remis les coffrets en place et refermé le coffre-fort. Et maintenant au tour des diamants des Warrenton. Laissez la serviette ici, on reviendra par le même chemin. (Il consulta sa

montre. Il était trois heures moins dix.) Ils devraient être couchés. L'arme est chargée, Mike ?

— Oui.

— Allons-y.

Bradey abassa l'échelle qui devait leur donner accès au toit.

— Je passe le premier.

En silence, il grimpa à l'échelle, ouvrit la trappe et sortit sur le toit dominant la terrasse. Bannion, respirant avec peine, grimpa à son tour au prix d'un effort. Debout dans la pénombre, les deux hommes abaissèrent le regard sur la terrasse éclairée. Bradey se raidit en constatant que les lampes du living-room étaient allumées.

— Ne bougez pas ! chuchota-t-il. Ils ne sont pas encore couchés.

Dans le calme de la nuit, ses chuchotements parvinrent aux oreilles d'Anita blottie dans l'ombre non loin des portes de la terrasse. Avec la vivacité d'un lézard, elle se cacha derrière un grand arbuste en caisse, s'agenouilla et leva les yeux vers le toit. Elle vit deux hommes, éclairés par la lune, dont les chemises blanches reflétaient la clarté.

Bradey promena ses regards sur la terrasse faiblement éclairée.

— Bon, Mike, il n'y a pas de temps à perdre. Allons voir ce qui se passe.

Il se se laissa tomber sans bruit sur la terrasse, suivi par Bannion.

Bradey fit signe à Bannion de rester où il était et s'approcha à pas de loup de l'entrée du living-room. Anita, se faisant plus petite encore, le vit passer si près d'elle qu'elle aurait pu le toucher.

Il risqua un œil dans le living-room et se raidit

brusquement. Il apercevait un homme mal vêtu, de dos. Il voyait la nuque de Maria et de Wilbur assis sur le canapé. Un homme puissamment bâti, chauve et barbu leur faisait face, un poignard étincelant à la main.

— Alors, monsieur Warrenton, entendit-il dire à cet homme barbu dans le silence de la nuit, vous allez appeler votre papa. Dites-lui d'amener cinq millions de dollars en espèces. (La voix grave monta d'un ton.) Vous m'entendez ?

Bradey saisit la situation sur-le-champ. Les Warrenton étaient mis à rançon. Reportant les yeux sur un grand miroir au fond de la pièce, il vit les Warrenton assis côte à côte, exposés de front. Il remarqua que la femme portait ses fabuleux diamants. Il dut se retenir de siffler *Love is the sweetest thing*. Ce serait du billard. Il tourna la tête et fit signe à Bannion qui vint le rejoindre à pas de loup.

— Visez d'abord le gros, murmura Bradey. Ensuite le type chauve. (Sa voix était à peine un murmure dans l'oreille de Bannion.) Et puis les deux autres. Du tir rapide, Mike.

Bannion retira le puissant pistolet à air comprimé de son étui. Toujours dans l'ombre, tenant l'arme à deux mains, les bras allongés, le jarret fléchi, il visa la nuque épaisse de Fuentes.

— Je ne peux pas appeler mon père à cette heure, disait Wilbur.

Bannion pressa la détente. La voix de Wilbur étouffa la faible décharge de l'arme.

Fuentes sursauta, puis se frotta la nuque.

— Sacré moustique, marmonna-t-il.

— Appelez-le ! glapit Manuel tandis que Bannion visait de nouveau et pressait la détente. (Le petit

dard frappa Manuel au milieu du front.) Ecoutez-moi ! Appelez-le tout de suite !

Il se frotta le front, pensant qu'il avait été lui aussi piqué.

Déplaçant sa mire, Bannion lâcha la troisième charge dans la nuque de Maria et, changeant encore de cible, tira la quatrième dans le cou de Wilbur. Tous deux réagirent en s'envoyant une claque derrière la tête.

Les yeux de Manuel s'arrondirent en voyant Fuentes lâcher son revolver, s'accrocher au dossier du canapé et disparaître à sa vue. Sur quoi, lui aussi se sentit défaillir. Il fit deux pas en chancelant et, comme un arbre abattu, il s'écrasa sur une table volante et s'étala à terre.

Wilbur et Maria, paralysés aussi par la drogue puissante, s'affaissèrent sur le canapé.

— Très joli, dit Bradey. Du beau tir, Mike.

Faisant signe à Bannion de rester où il était, Bradey pénétra dans le living-room. Vivement, il enleva les boucles d'oreilles, le collier et les deux bracelets. Il les jeta dans un sac en peau de chamois qu'il fourra dans sa poche.

— Venez, Mike, dit-il, regagnant la terrasse en courant. Taillons-nous. Comme je vous le disais : c'est du billard.

Les deux hommes se hissèrent sur le toit pour redescendre dans la chambre forte.

Un quart d'heure plus tard, le contenu des coffrets de sûreté et les diamants des Warrenton étaient en route pour être confiés à Claude Kendrick.

Bannion s'était débarrassé de son déguisement pour revêtir son uniforme de chauffeur. Maggie, allongée sur le canapé, les yeux clos, gémissait

doucement. Bradey, sans s'occuper d'elle, passa un coup de fil à Haddon qui attendait.

— Parfait, Ed, dit-il. Ça s'est passé comme un charme. Pas de problèmes.

— Beau travail, répondit Haddon qui raccrocha aussitôt.

Bannion entra au living-room, une valise à la main.

— Lu, il y a un vol pour Los Angeles au petit matin. Il faut que je le prenne. (La pâleur de son visage et ses yeux enfoncés dans leurs orbites en disaient long.) Je ne peux pas attendre. D'accord ?

— Bien sûr. Le portier vous appellera un taxi, dit Bradey en s'approchant de Bannion. Ne vous en faites pas, Mike. Vous avez fait du beau boulot. L'argent sera envoyé au docteur. Vous avez ma parole.

Les deux hommes se serrèrent la main, sur quoi Bradey appela le portier de nuit pour demander un taxi.

Maggie se redressa.

— Vous allez voir Chrissy, Mike ?

— Oui.

— Vous allez nous manquer, dit-elle en quittant le canapé pour l'embrasser. Tenez-nous au courant. Lu, donne-lui notre numéro de téléphone.

Bradey secoua la tête.

— Non. S'il arrivait quelque chose à Bannion et qu'on trouve sur lui le numéro de téléphone, ça pourrait nous valoir des ennuis.

Bannion comprit.

— D'accord, dit-il. Ça vaut mieux comme ça. (Entendant approcher le taxi, il se tourna vers Bradey.) Je m'en vais. Au revoir. (Il tapota l'épaule

de Maggie.) C'était épatant de faire votre connaissance.

Et avec un signe de tête à Bradey, il quitta le chalet. Ils écoutèrent démarer le taxi.

— Il y a quelque chose qui cloche ? demanda Maggie. Il avait l'air si triste.

— Allons dormir un peu, dit Bradey d'un ton bref. Viens, Maggie. Je suis fatigué si toi, tu ne l'es pas.

— Mais Lu, pourquoi se sauve-t-il comme ça ! Il avait l'air si malade. Il y a quelque chose qui cloche, non ?

Bradey lui passa le bras autour de la taille et l'entraîna vers la chambre à coucher.

— Il se fait du souci pour sa fille. Tout le monde a des soucis aujourd'hui. Allons dormir, je suis fatigué.

— Tu es fatigué ? s'exclama Maggie avec un reniflement dédaigneux. Ce gars-là était comme un taureau excité. Fatigué ? Moi, je suis morte !

*

Quittant la terrasse, Anita s'avança comme un fantôme vers les portes du living-room. Elle s'y arrêta et regarda les corps de Manuel et Fuentes gisant à terre comme s'ils étaient morts. Elle vit les corps inertes des Warrenton sur le canapé.

Elle avait vu Bradey et Bannion grimper sur le toit et disparaître. Elle avait vu Bannion se servir d'un pistolet bizarre quasi silencieux, et voilà quel était le résultat !

Prudemment, elle pénétra dans le living-room. Sur le parquet, près de Fuentes, il y avait un revolver. Elle s'en saisit vivement et recula.

Son cerveau détraqué fonctionnait lentement. Il lui

fallut plus de cinq minutes pour comprendre que ces deux hommes qui avaient bousillé sa vie, étaient à sa merci. Elle s'approcha de Fuentes et lui décocha un coup de pied brutal à la face. Comme il ne réagissait pas, elle se détendit, et un sourire cruel, démentiel éclaira ses traits. Elle posa le revolver et tâta le manche de son couteau. Elle fut prise d'un besoin meurtrier de lacérer cet homme qui avait entraîné Pedro à sa perte, de le tailler en pièces. Puis elle se calma et promena les yeux sur cette salle luxueuse et ce tapis moelleux qu'elle avait si souvent nettoyé. C'était une pièce magnifique. Que de fois, alors qu'elle passait l'aspirateur, n'avait-elle pas rêvé de posséder un tapis pareil !

Elle remit le couteau dans sa gaine et, saisissant Fuentes par les chevilles, elle le traîna sur la terrasse. Elle le laissa allongé dans une flaque de lune et regagna le living-room.

Elle s'approcha de Manuel, baissant les yeux sur lui. Lui avait-il menti ? Elle n'en avait pas douté, mais après le discours dramatique qu'il avait tenu, en lui déclarant que c'était son ami de l'hôpital qui lui avait menti, elle n'en était plus certaine.

Alors elle se souvint de l'appareil qui devait faire exploser les bombes. S'agenouillant, elle fouilla les poches de Manuel. Pas d'appareil. Il lui avait donc menti !

Elle eut de la peine à déplacer le grand corps de Manuel, mais la détermination lui donna des forces. Elle était pantelante quand elle fut enfin parvenue à allonger Manuel à côté de Fuentes.

Elle observa les deux hommes gisant inanimés à ses pieds.

— Pedro, efforce-toi de m'écouter, dit-elle d'une

voix douce. Tu seras vengé à présent. Tu vas pouvoir dormir en paix. Où que tu sois, je prie pour que tu voies ce que ta femme, qui n'a jamais cessé de t'aimer, va faire subir à ces deux brutes, comme tu le souhaiterais.

Elle tira le couteau et s'agenouilla à côté du corps inerte de Manuel. Elle regarda la face barbue avec dégoût.

— Tu te prétendais homme de vérité, dit-elle à mi-voix. Tous nos compatriotes avaient confiance en toi. Tu m'avais promis de me rendre mon mari. Tu as menti au sujet des bombes. Tu n'as pas de machine sur toi pour les faire exploser. Tu m'as persuadée de cacher ces prétendues bombes au prix de grands risques. Tu t'en moquais bien. Ta seule pensée était pour l'argent, toi, l'homme de vérité.

Sur l'horizon sombre, une faible lueur commençait à paraître. Le soleil allait se lever. Dans une heure à peu près, ce serait l'aube.

— Je te punis donc, toi l'homme de mensonge, chuchota Anita.

Du pouce, elle souleva la paupière de Manuel. D'une main ferme, elle enfonça doucement la pointe de son couteau dans la rétine de Manuel et, tout aussi doucement, elle fit tourner le couteau. Penchée sur lui, elle en fit autant pour son œil gauche.

— Aveugle, homme de mensonge, personne ne viendra plus à toi. Personne ne sera trahi comme tu m'as trahie. Vis dans ta misère.

Tandis que le sang commençait à sourdre des yeux de Manuel, elle se leva pour aller s'agenouiller auprès de Fuentes.

— Sans toi, dit-elle d'une voix dure, Pedro serait vivant à cette heure.

Tenant le manche du couteau à deux mains, elle se mit à taillader, à mettre en pièces le corps inanimé avec une fureur déchaînée.

Les premiers rayons du soleil commençaient à éclairer le ciel quand elle entra au living-room. Elle alla à la salle de bains de Wilbur et lava ses mains couvertes de sang. Elle essuya ensuite le couteau.

Elle se sentait plus calme, mais non satisfaite.

Pedro ne pourrait pas encore reposer en paix tant que cet inspecteur qui l'avait abattu ne serait pas mort. Elle resta sur place pour penser. Comment s'appelait-il ? Un long moment, elle eut peur d'avoir oublié, puis le nom lui revint clairement : Tom Lepski.

Mais où était-il ? Comment pourrait-elle le trouver ? Elle ne savait même pas comment il était fait ! Elle se remit à réfléchir puis, revenant au living-room, elle trouva l'annuaire téléphonique de la région.

Il ne lui fallut que cinq minutes pour situer l'adresse du domicile de Lepski.

De nouveau elle s'immobilisa pour réfléchir. Cet inspecteur ne serait pas une cible aussi facile que Manuel et Fuentes. Il serait dangereux de l'approcher et d'user de son couteau. Elle courut là où elle avait laissé l'arme de Fuentes. S'en saisissant, elle quitta la suite et descendit par l'escalier de service en courant à pas feutrés, gagna l'entrée du personnel et sortit dans l'aurore d'une nouvelle journée chaude et humide.

*

À sept heures et demie, Lepski attaqua son petit déjeuner composé de trois œufs sur le plat et d'une

tranche de lard grillé croustillante et épaisse d'un pouce. Carroll, assise face à lui, le regardait mâcher avec une envie croissante. Carroll surveillait sévèrement son poids et ne se permettait qu'une tasse de café sans sucre au petit déjeuner, mais ce matin-là, voyant se repaître Lepski, elle entendait son estomac crier famine. Femme de grande volonté, elle résista à la violente tentation de s'emparer de l'assiette de Lepski et de finir le lard et ce qui restait des œufs. Elle ne put toutefois résister à exprimer ses critiques.

— Lepski! Tu manges trop! dit-elle tandis que Lepski entamait son troisième œuf.

— Oui, dit Lepski. C'est un gros morceau de lard.

— Tu ne m'écoutes pas! Tu n'as nul besoin d'un petit déjeuner aussi copieux. Regarde-moi donc! Je ne bois que du café sans sucre!

Lepski ajouta du sucre à son café, se coupa un autre morceau de lard, puis tendit la main vers une nouvelle tranche de pain grillé.

— Il me faut un bon départ pour la journée, dit-il, portant la nourriture à sa bouche et mâchonnant. Après tout, poupée, j'ai un gros travail quotidien à assurer. Il faut que je soutienne mes forces.

— Toi? Du travail? Permits-moi de te dire, Lepski, que je connais ta manière de travailler. Tu passes la plupart du temps à lire des bandes dessinées les pieds sur ton bureau. Et sinon tu va t'accouder à un zinc en vantant tes hautes compétences de grand inspecteur. Du travail! Tu ne connais pas le sens de ce mot. Et moi alors? Moi qui nettoie la maison, qui prépare tes repas, qui lave tes chemises? Moi!

Lepski avait déjà entendu tous ces reproches. Il lui fit son sourire onctueux.

— Tu as raison, poupée. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Carroll émit un reniflement dédaigneux.

— Tous les hommes disent ça ! glapit-elle. Il n'y a pas une d'entre nous pour s'y laisser prendre. A partir de demain, dans l'intérêt de ta santé, tu n'auras droit qu'à un seul œuf et un petit bout de lard. Tu ne t'en sentiras que mieux.

— Non, poupée, j'ai une meilleure idée. Tu auras droit à un œuf et un petit bout de lard et je prendrai mon petit déjeuner habituel.

Carroll se disposait à riposter vertement quand la sonnette de l'entrée retentit.

— Qui ça peut bien être ? s'étonna-t-elle, repoussant sa chaise.

— Vas-y, poupée, va satisfaire ta curiosité, dit-il, en beurrant son toast.

— Pourquoi n'y vas-tu pas ? demanda sévèrement Carroll. Est-ce que c'est moi qui dois tout faire dans cette maison ?

— C'est peut-être le facteur, poupée, avec un beau gros cadeau pour toi, dit Lepski, en mettant une sérieuse couche de confiture sur son toast.

Avec un soupir exaspéré, Carroll se leva, longea le corridor et ouvrit brusquement la porte.

A sa surprise et son appréhension, elle se trouva confrontée à une petite Cubaine trapue, vêtue d'un sweater et d'un pantalon noirs.

— Oui ? fit Carroll. Qu'est-ce que c'est ?

— Je voudrais voir M. Lepski, dit Anita.

Sa main droite, cachée dans son dos, serrait le revolver de 38 qu'avait laissé tomber Fuentes.

— Mon mari prend son petit déjeuner, dit Carroll

avec raideur. Il n'aime pas être dérangé. Qui êtes-vous ?

Anita regarda cette belle femme qui se tenait devant elle. Dans son égarement, elle se demanda si elle souffrirait, comme elle souffrait, de perdre son mari.

— Je suis Anita Certes, dit-elle. M. Lepski veut me parler au sujet de mon mari.

— Vous auriez dû aller au commissariat, dit Carroll. Attendez. Je vais le lui demander.

Lepski avait fait assiette nette. Il finissait sa troisième tasse de café quand Carroll regagna le living room.

— C'est une Cubaine, dit Carroll. Elle veut te parler. Elle s'appelle Anita Certes.

Lepski bondit, repoussant sa chaise d'un coup de pied.

— Sacré bon sang ! explosa-t-il. Nous avons cherché cette femme partout !

Ecartant Carroll, il se rua dans le corridor pour se trouver nez à nez avec Anita qui n'avait pas bougé.

— Vous êtes Tom Lepski ? demanda-t-elle.

Lepski fut soudain parcouru d'un frisson glacé en voyant les yeux noirs et durs comme pierre. Il savait par expérience quand une personne était dangereuse et cette femme l'était. Il lui vint à l'esprit que son arme était dans la chambre à coucher.

— Vous êtes l'homme qui a abattu mon mari ? demanda Anita.

— Si nous en parlions, voulez-vous ? proposa Lepski d'une voix douce. (Il comprit à son expression et ses yeux égarés que cette femme avait perdu la raison.) Entrez donc.

A ce moment, il vit le revolver dans la main d'Anita, braqué sur lui.

Carroll, qui se tenait derrière lui, vit l'arme elle aussi.

— Vous allez mourir, fit doucement Anita qui pressa la détente.

Lepski ressentit un choc au cœur. Il recula, se prit le talon dans le tapis et tomba lourdement. Il alla violemment donner de la tête contre le sol.

Anita se rapprocha de lui et fit feu trois fois encore puis, tournant les talons, elle s'enfuit le long de l'allée et gagna la rue.

Elle ignorait que l'arme qu'avait donnée Manuel à Fuentes était chargée à blanc. Manuel s'était méfié de Fuentes comme Fuentes s'était méfié de lui.

A la vue de Lepski gisant à terre, au bruit des détonations, Carroll ferma les yeux. Elle n'était pas femme à tomber dans les pommes. Elle demeura un long moment immobile puis, se ressaisissant, elle s'avança pour s'agenouiller à côté de Lepski.

Cette horrible femme l'avait tué !

Lui prenant la tête dans ses bras, elle le couvrit de baisers.

Lepski remua, puis ses bras entourèrent Carroll.

— Encore, dit-il. Encore, encore.

Carroll le lâcha.

— Je te croyais mort.

— Je l'ai cru aussi. (Lepski s'assit et se frotta la nuque.) Est-ce que je suis mort ?

Carroll regarda la chemise de son mari.

— Il n'y a pas de sang. Ne dis pas de bêtises. Bien sûr que tu n'es pas mort !

Un peu craintivement, Lepski examina le devant de sa chemise qui portait des traces noires de

brûlures laissées par la poudre. Ensuite, il ouvrit sa chemise et examina sa poitrine. Alors, avec un grognement, il se leva d'un bond.

— Par où est-elle partie ? brailla-t-il.

— Comment veux-tu que je le sache ? Oh ! Tom, mon amour, je t'ai vraiment cru mort.

— On était deux à le croire, dit Lepski qui se précipita à la chambre à coucher, empoigna son revolver, le fourra dans son étui de ceinture et reprit le corridor au pas de course.

Carroll le retint par le bras alors qu'il fonçait vers la rue.

— Ne sors pas ! Elle est dangereuse ! Non, Tom ! Je t'en supplie !

Lepski dégagea son bras.

— Poupée, c'est une opération de police, déclara-t-il avec un sourire héroïque qui pour un rien aurait été tocard. Ecoute, appelle Beigler. Fais venir ici les gars. D'accord ?

— Oh, Tom ! S'il t'arrivait quelque chose ! fit Carroll dont les yeux s'emplirent de larmes.

Lepski en fut ravi. Il l'embrassa.

— Trois œufs demain ?

— Quatre si tu en as envie. Mais sois prudent !

— Appelle Beigler.

Et raidissant ses forces, Lepski, la main sur la crosse de son arme, s'avança à grands pas sur la courte allée. Parvenu à la rue déserte, il s'arrêta et regarda à droite et à gauche. Cette folle ne pouvait être bien loin, mais quelle direction avait-elle prise ? Alors, au bout de la rue, il aperçut Ted, le porteur de journaux, qui approchait tout en lançant les journaux sur les vérandas du voisinage.

Lepski courut vers lui.

— Salut, Ted ! brailla-t-il.

Long et maigre, la bouche perpétuellement ouverte, le garçon ouvrit de grands yeux hébétés, puis agita la main et vint vers lui, forçant furieusement l'allure de sa bécane.

Lepski savait ce garçon simplet, et même plus qu'attardé. Il savait que ce garçon l'idolâtrait. Ted lui avait confié sa grande ambition de devenir un jour un flic aussi sensationnel que lui, Lepski. Bien que flatté, Lepski avait jugé que l'ambition de Ted visait beaucoup trop haut.

— Salut, monsieur Lepski, dit Ted, s'arrêtant à son côté. Et ce crime ?

Lepski savait que pour tirer quelque chose de Ted, il ne fallait pas le brusquer.

— Ma foi, Ted, tu sais, ça avance doucement.

Ted considéra cette remarque d'un air songeur, puis hocha la tête.

— Vous dites bien vrai, monsieur Lepski. Pour sûr que ça va doucement, déclara-t-il, lorgnant l'arme sur la hanche de Lepski. Avez-vous jamais abattu quelqu'un avec ce feu, monsieur Lepski ?

— Ecoute, Ted, tu n'aurais pas croisé une femme en noir ?

— Je parie que vous avez abattu des tas de truands avec ce revolver, fit-il d'un air d'envie. Un de ces jours, je vais me mettre flic et j'abattraï des truands moi aussi.

Lepski contint son impatience au prix d'un gros effort.

— Bien sûr, Ted, mais as-tu vu une femme en noir dans la rue à l'instant ?

Le garçon détourna les yeux de l'arme de Lepski.

— Une femme ? demanda-t-il.

Lepski trépidait.

— Une femme en noir.

— Mais bien sûr, monsieur Lepski. Je l'ai vue.

— Où allait-elle ?

— Où elle allait ?

— C'est ça, dit Lepski, sentant monter sa tension.

De quel côté allait-elle ?

— Ben, je crois qu'elle est entrée à l'église, dit le garçon qui réfléchit, puis haussa les épaules. Vous avez jamais vu quelqu'un courir à l'église ? Ma vieille, elle devait m'y traîner.

Au bout de la rue, se trouvait l'église Sainte Marie. Tandis que Lepski courait dans cette direction, une voiture de ronde arriva. Deux agents en uniforme s'en échappèrent alors que Ted observait, fasciné.

— L'église ! glapit Lepski. Faites gaffe ! Elle est armée !

Ouvrant la marche, Lepski suivit la longue rue, escorté par les deux flics qui avaient dégainé.

Ils attirèrent aussitôt l'attention des voisins qui les aperçurent de leurs fenêtres, et les gens sortirent des maisons quand arriva une autre voiture de ronde. Sur quoi, ce fut le tour d'un troisième véhicule de police qui s'amena en trombe pour s'arrêter dans le hurlement de ses pneus brûlants tandis que Max Jacoby en sautait avec deux autres inspecteurs en civil.

Lepski, à présent point de mire de la population, s'arrêta une seconde. Depuis qu'il habitait cette rue, il avait entendu ses voisins dire à Carroll qu'il était le meilleur inspecteur des forces de l'ordre. Le moment était venu de les en convaincre une fois pour toutes !

— Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ? s'enquit Jacoby.

— Anita Certes, dit Lepski. Elle a perdu la raison.

Elle a voulu me tuer, mais je crois que l'arme était chargée à blanc. Elle est dans l'église.

— Bon d'accord, allons la chercher, dit Jacoby, dégainant son flingue.

Le groupe des policiers, l'arme à la main, convergea sur l'église. Les portes ouvertes laissaient échapper l'odeur de l'encens.

Lepski, suivi de près par Jacoby, pénétra avec précaution dans l'église, puis s'arrêta.

Le fond de la nef flamboyait. L'autel était illuminé par les flammes dansantes des cierges.

Lepski s'avança, puis s'immobilisa brusquement.

Gisant devant l'autel, la Cubaine lui apparut. Du sang coulait le long des marches. Le manche d'un couteau lui sortait du cœur.

*

Wilbur Warrenton s'éveilla lentement. Il jeta un coup d'œil circulaire sur le luxueux living room, secoua la tête, puis se redressa brusquement. Il se tourna vers sa femme assise à ses côtés. Elle aussi bougeait. Il lui toucha doucement le bras et elle ouvrit les yeux. Ils se regardèrent.

— Que s'est-il passé? demanda Maria. Ils sont partis?

Elle se redressa tandis que Wilbur se levait en chancelant.

— Nous avons sans doute été drogués, dit-il, parcourant la pièce des yeux. Oui, je crois qu'ils sont partis.

— Drogués? fit Maria en l'interrogeant du regard. Mais comment ça, drogués?

— Quelle autre explication? En tout cas, ils sont partis. Il n'y a personne ici.

— C'est comme un cauchemar, dit Maria qui se caressa la gorge, puis poussa un faible cri. Mon Dieu! Ces salauds ont pris mes diamants. (Elle se leva d'un bond et serait tombée si Wilbur ne l'avait pas retenue.) Mes beaux diamants! On les a volés!

— Maria! la rabroua Wilbur. Retiens-toi. Assieds-toi!

— Mes diamants! Que dira père? Ils valent dix millions! Les salauds! J'ai perdu mes diamants! s'écria Maria d'une voix qui atteignit une note suraiguë.

— Tu ne les as pas perdus, dit Wilbur. Assez de bêtises!

Maria le foudroya du regard.

— Comment oses-tu me parler ainsi?

— Tu n'as pas perdu tes diamants, lui assura Wilbur d'un ton calme et ferme.

Ils se regardèrent.

— Alors où sont-ils? demanda Maria d'une voix mal assurée.

— Où veux-tu qu'ils soient? Dans le coffre-fort, parbleu.

— Est-ce que je suis folle ou si c'est toi? Comment pourraient-ils être dans le coffre-fort?

— Maria, tu portais les copies. J'ai promis à ton père que si tu insistais pour porter les diamants hors de tout lieu sûr, je te donnerais les copies à porter.

— Les copies? Je ne comprends rien à ce que tu racontes!

— Quand ton père t'a donné les diamants, il m'a pris à part et m'a remis les copies qu'il avait fait faire à Hong Kong où, m'a-t-il expliqué, il y a d'habiles

artisans capables d'imiter les diamants à la perfection. Le collier, les boucles d'oreilles et les bracelets que ces truands ont volés sont en cristal.

— Mon Dieu ! Je n'arrive pas à le croire !

Wilbur alla au coffre-fort dissimulé, l'ouvrit et en retira l'écrin de cuir. Il l'ouvrit et le tendit à Maria qui abaissa les yeux sur ses magnifiques diamants étincelant au soleil.

— Oh, chéri ! s'écria-t-elle, posant l'écrin pour se précipiter vers Wilbur et le serrer sur son cœur. Merci ! Pardonne-moi. Je ne suis qu'une garce. Je sais que je le suis. Je t'en pris, aide-moi à changer.

Wilbur l'embrassa.

— Va t'allonger. Il faut que je fasse monter la police.

— M'allonger ? Je veux du champagne et des sandwiches au caviar ! Il faut fêter ça ! s'exclama Maria, pivotant sur ses talons. Regarde le soleil ! Regarde le ciel !

Wilbur haussa les épaules avec résignation. Il s'approcha du téléphone pour appeler la police. Il sourit en voyant Maria sortir sur la terrasse où l'attendait la terrible découverte de deux hommes mutilés pour lui faire accueil.

DU MÊME AUTEUR

- A PIEDS JOINTS — N° 199
A VOUS LE PLAISIR — N° 103
L'ABOMINABLE PARDESSUS — N° 4
ALERTE AUX CROQUE-MORTS — N° 8
UN ATOUT DANS LA MANCHE — N° 73
AU SON DES FIFRELINS — N° 25
UN BEAU MATIN D'ÉTÉ — N° 160
LES BOUCHÉES DOUBLES — N° 66
UNE BOUFFÉE D'OR PUR — N° 22
C'EST LE BOUQUET — N° 10
C'EST MA TOURNÉE — N° 16
ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS — N° 108
CAUSE A L'AUTRE — N° 150
LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE — N° 28
CHANTONS EN CHEUR — N° 144
LE CORBILLARD DE MADAME — N° 38
COUCHE-LA DANS LE MUQUET — N° 40
LA CULBUTE — N° 17

DANS LE CIRAGE — N° 21
DÉLIT DE FUITE — N° 69
LE DÉMONIAQUE — N° 19
LE DENIER DU COLT — N° 133
DOUZE BALLES DANS LA PEAU — N° 34
12 CHINETOQUES ET UNE SOURIS — N° 5
DU GÂTEAU — N° 30
ELLES ATTIGENT — N° 50
EN CREVANT LE PLAFOND — N° 46
EN GALÈRE — N° 120
EN TROIS COUPS DE CUILLER A POT — N° 107
ET TOC! — N° 37
EVA — N° 95
FAIS-MOI CONFIANCE — N° 45
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE — N° 211
FAITES DANSER LE CADAVRE — N° 52
FILE-MOI UNE COUVERTURE (*Inédit*) — N° 378
GARCES DE FEMMES — N° 42
LA GRANDE FAUCHE (*Inédit*) — N° 350
L'HÉROÏNE D'HONG-KONG — N° 128
UN HIPPIE SUR LA ROUTE — N° 35
UN HOMME A L'AFFÛT — N° 29
IL FAIT CE QU'IL PEUT — N° 79
JOKER EN MAIN — N° 208
LÂCHEZ LES CHIENS — N° 18
UN LOTUS POUR MISS CHAUNG — N° 129
LA MAIN DANS LE SAC — N° 58
UNE MANCHE ET LA BELLE — N° 1

MÉFIEZ-VOUS, FILLETES! — N° 60
MEURTRES AU PINCEAU — N° 289
MISE EN CAISSE — N° 68
MISS SHUMWAY JETTE UN SORT — N° 209
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ — N° 48
OFFICIEL — N° 114
ON REPIQUE AU JEU — N° 231
PARTIE FINE — N° 43
PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH — N° 12
PAS DE MENTALITÉ — N° 78
PAS DE VIE SANS FRIC — N° 24
LA PETITE VERTU — N° 20
PLANQUE-TOI A LA MORGUE — N° 269
POCHETTE SURPRISE — N° 23
LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET — N° 173
PRÉSUMÉ DANGEREUX — N° 39
QU'EST-CE QU'ON DÉGUSTE — N° 7
QUESTION DE FLAIR (*inédit*) — N° 301
QUI VIVRA, RIRA — N° 242
LE REQUIEM DES BLONDES — N° 44
RETOUR DE MANIVELLE — N° 41
RIEN NE SERT DE MOURIR — N° 76
SIGNÉ LA TORTUE — N° 54
SIMPLE QUESTION DE TEMPS — N° 155
TIREZ LA CHEVILLETTTE — N° 71
TRAITEMENT DE CHOC — N° 64
TRAQUENARDS — N° 6
TROP PETIT MON AMI — N° 139

TU CROIS PAS SI BIEN DIRE (*inédit*) — N° 326
 TU SERAS TOUT SEUL DANS TON CERCUEIL — N° 32
 TUEUR DE CHARME — N° 157
 UN TUEUR PASSE — N° 33
 LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS — N° 31
 VIPÈRE AU SEIN — N° 11
 VOIR VENISE... ET CREVER — N° 102
 LE ZINC EN OR — N° 153

COLLECTION CARRÉ NOIR

Dernières parutions :

- | | | |
|------|--------------------|---|
| 185. | Richard Stark | <i>Parker part en croisade (La clique).</i> |
| 186. | Richard Stark | <i>Parker fait main basse (En coupe réglée).</i> |
| 187. | Richard Stark | <i>Parker rafle la mise (Sous pression).</i> |
| 188. | Richard Stark | <i>Parker reprend son vol (Le divan indiscret).</i> |
| 189. | Richard Stark | <i>Parker sonne l'hallali (Le défoncé).</i> |
| 190. | Ange Bastiani | <i>Le pain des jules.</i> |
| 191. | Carter Brown | <i>Blague dans le coin.</i> |
| 192. | Carter Brown | <i>Le glas pour Rebecca.</i> |
| 193. | William Irish | <i>Les yeux de la nuit.</i> |
| 194. | Francis Ryck | <i>Le secret (Le compagnon indésirable).</i> |
| 195. | Carter Brown | <i>Mavis se dévisse.</i> |
| 196. | Carter Brown | <i>Au parfum.</i> |
| 197. | A. D. G. | <i>Quelques messieurs trop tranquilles (La nuit des grands chiens malades).</i> |
| 198. | Whitman Chambers | <i>Les treize marches.</i> |
| 199. | James Hadley Chase | <i>A pieds joints.</i> |
| 200. | John Le Carré | <i>Chandelles noires.</i> |
| 201. | Jim Thompson | <i>Éliminatoires.</i> |
| 202. | Jean Vautrin | <i>Billy-Ze-Kick.</i> |
| 203. | John Buell | <i>L'agression (Sombres vacances).</i> |
| 204. | Francis Ryck | <i>Feu vert pour poissons rouges</i> |
| 205. | Jean Amila | <i>La bonne tisane.</i> |

- | | | | | |
|-----|--------------------|---|------|---------------------|
| 206 | Pierre Siniac | <i>Les morfalous.</i> | 243. | Carter Brown |
| 207 | Donald Westlake | <i>Bon app'.</i> | 244. | D. Henderson Clarke |
| 208 | James Hadley Chase | <i>Le joker en main.</i> | 245. | Carter Brown |
| 209 | J-P Manchette | <i>Folle à tuer (Ô dingos, ô châteaux).</i> | 246. | Dashiell Hammett |
| 210 | David Goodis | <i>La pêche aux avaros.</i> | 247. | Carter Brown |
| 211 | James Hadley Chase | <i>Fais-moi plaisir... crève!</i> | 248. | Carter Brown |
| 212 | James Eastwood | <i>La femme à abattre.</i> | 249. | Carter Brown |
| 213 | Carter Brown | <i>Trois têtes sous le même bonnet</i> | 250. | Robert Sheckley |
| 214 | José Giovanni | <i>Le gitan (Histoire de fou).</i> | 251. | Carter Brown |
| 215 | Horace Mac Coy | <i>Pertes et fracas.</i> | 252. | Carter Brown |
| 216 | Carter Brown | <i>Le tronc, S. V. P.</i> | 253. | Carter Brown |
| 217 | A. L. Dominique | <i>Le gorille se mange froid.</i> | 254. | Raymond Chandler |
| 218 | John MacPartland | <i>La virée fantastique.</i> | 255. | Carter Brown |
| 219 | Raf Vallet | <i>Adieu poulet!</i> | 256. | K. R. Dwyer |
| 220 | Carter Brown | <i>Un cœur qui saigne.</i> | 257. | Carter Brown |
| 221 | Auguste Le Breton | <i>Du rififi chez les hommes.</i> | 258. | Carter Brown |
| 222 | Carter Brown | <i>Se méfier des contrefaçons.</i> | 259. | Carter Brown |
| 223 | Auguste Le Breton | <i>Razzia sur la chnouf.</i> | 260. | Georges Bardawil |
| 224 | Carter Brown | <i>A la santé de Satan.</i> | 261. | Carter Brown |
| 225 | Carter Brown | <i>Call-girl sérénade.</i> | 262. | Carter Brown |
| 226 | Carter Brown | <i>Du soleil pour les caves.</i> | 263. | Carter Brown |
| 227 | Carter Brown | <i>Le bal des osselets.</i> | 264. | Francis Ryck |
| 228 | Carter Brown | <i>Ah... les garces!</i> | 265. | Carter Brown |
| 229 | Carter Brown | <i>Continuez le massacre.</i> | 266. | Carter Brown |
| 230 | Carter Brown | <i>Les diams de la couronne.</i> | 267. | Carter Brown |
| 231 | James Hadley Chase | <i>On repique au jeu.</i> | 268. | Walter S. Tevis |
| 232 | Auguste Le Breton | <i>Le rouge est mis.</i> | 269. | James Hadley Chase |
| 233 | Carter Brown | <i>Carte forcée.</i> | 270. | Carter Brown |
| 234 | Carter Brown | <i>De poil et de poudre.</i> | 271. | Carter Brown |
| 235 | Robert Reeves | <i>Pas folle la guêpe.</i> | 272. | Francis Ryck |
| 236 | Cleve F. Adams | <i>Un os dans le fromage.</i> | 273. | Carter Brown |
| 237 | Carter Brown | <i>Cascade rouge.</i> | 274. | Carter Brown |
| 238 | Carter Brown | <i>Pralines 38.</i> | 275. | Carter Brown |
| 239 | Irving Shulman | <i>La main chaude</i> | 276. | D. Henderson Clarke |
| 240 | Carter Brown | <i>En cabane, papa!</i> | 277. | Carter Brown |
| 241 | Owen Cameron | <i>Dans la gueule de l'agneau</i> | 278. | Henry Kane |
| 242 | James Hadley Chase | <i>Qui vivra, rira</i> | 279. | Carter Brown |
| | | | 280. | Day Keene |

*A corps et à cris.
Un nommé Louis Beretti.
Ma tête sur le billard.
L'introuvable.
La même fouettard.
Descente de cave
Manhattan Cow-boy.
La dixième victime
Le tango des oubliettes.
La ronflette.
Sombrerotico.
Fais pas ta rosière.
C'est vous le zombie ?
Les passagers.
Croupe Suzette.
Le valseur énigmatique.
La sirène au ciné.
Aimez-vous les femmes ?
Le Don Quichotte des canapés.
Une tigresse dans le moteur.
Le scorpion indiscret.
Le prix des choses.
Hollywood Bazar.
Sauvons la farce !
La reine des soiffardes.
L'arnaqueur.
Planque-toi à la morgue !
Le violeur et la voyeuse.
Ferme ta malle !
Effraction.
Banco bidon.
Diaphane en diable.
Ne pensez donc pas qu'à ça !
Beretti pas mort.
Le cochon qui rêvasse.
Embûche de Noël.
La tournée des cocottes.
Graine de cimetière*

- | | | | | |
|------|--------------------|--------------------------------------|------|-----------------------|
| 281. | Carter Brown | <i>Magouilles à Macao.</i> | 319 | Chester Himes |
| 282. | Carter Brown | <i>Le marteau de Thor.</i> | 320 | Ed McBain |
| 283. | Carter Brown | <i>A saute-jarretelle.</i> | 321 | Carter Brown |
| 284. | John Trinian | <i>La baleine scandaleuse.</i> | 322 | James Eastwood |
| 285. | Carter Brown | <i>Les frangines en folie.</i> | 323 | Ed McBain |
| 286. | Ed McBain | <i>Le sourdine.</i> | 324. | Raymond Chandler |
| 287. | Carter Brown | <i>Le tortillard des pauvres.</i> | 325. | Chester Himes |
| 288. | Carter Brown | <i>L'effeuilleur.</i> | 326. | James Hadley Chase |
| 289. | James Hadley Chase | <i>Meurtres au pinceau.</i> | 327. | Carter Brown |
| 290. | Carter Brown | <i>La veuve pognon.</i> | 328. | David Goodis |
| 291. | John Spain | <i>La vie de famille.</i> | 329. | Ed McBain |
| 292. | Carter Brown | <i>La bande à bobos.</i> | 330. | Carter Brown |
| 293. | John MacPartland | <i>Survoltage.</i> | 331. | W. Richard Burnett |
| 294. | Carter Brown | <i>Éclipse d'étoile.</i> | 332. | Raymond Chandler |
| 295. | Horace Mac Coy | <i>Adieu la vie, adieu l'amour.</i> | 333 | Edmund Naughton |
| 296. | Charles Williams | <i>La mare aux diams.</i> | 334 | W. Richard Burnett |
| 297. | Raymond Chandler | <i>La dame du lac.</i> | 335. | David Goodis |
| 298. | Steve Frazee | <i>La loi du jupon.</i> | 336 | Dashiell Hammett |
| 299. | Stephen Ransome | <i>Elle en veut!</i> | 337. | Jim Thompson |
| 300. | Carter Brown | <i>Coup de tête.</i> | 338. | Samuel Fuller |
| 301. | James Hadley Chase | <i>Question de flair.</i> | 339. | Jean Vautrin |
| 302. | William Irish | <i>L'heure blafarde.</i> | 340. | Viard et Zacharias |
| 303. | Charles Williams | <i>Je t'attends au tournant.</i> | 341. | Alain Reynaud-Fourton |
| 304. | Horace Mac Coy | <i>Un linceul n'a pas de poches.</i> | 342 | Raymond Chandler |
| 305. | Raymond Chandler | <i>La grande fenêtre.</i> | 343 | Dashiell Hammett |
| 306. | Chester Himes | <i>Imbroglia Negro.</i> | 344. | John MacDonald |
| 307. | David Goodis | <i>La nuit tombe.</i> | 345. | Michael Avallone |
| 308. | Carter Brown | <i>Au voyeur.</i> | 346 | Dashiell Hammett |
| 309. | Dashiell Hammett | <i>La moisson rouge.</i> | 347. | Paul Paoli |
| 310. | Ed McBain | <i>Après le trépas.</i> | 348. | Jim Thompson |
| 311. | Chester Himes | <i>Tout pour plaire.</i> | 349. | Carter Brown |
| 312. | Ed McBain | <i>Cause toujours ma poupée.</i> | 350. | James Hadley Chase |
| 313. | Francis Ryck | <i>Les chasseurs de sable.</i> | 351. | Clarence Cooper |
| 314. | Carter Brown | <i>La jumelle en cavale.</i> | 352. | Pierre Siniac |
| 315. | Raymond Chandler | <i>Sur un air de Navaja.</i> | 353. | Francis Ryck |
| 316. | David Goodis | <i>Le casse.</i> | 355. | Clifton Adams |
| 317. | William Irish | <i>J'ai épousé une ombre.</i> | 356. | Thomas Black |
| 318. | Dashiell Hammett | <i>Sang maudit.</i> | 357. | Peter Duncan |

Dare-Dare
Le sonneur
Le cercueil capitonné
Bas les masques.
Mort d'un tatoué
Charades pour écroulés
Ne nous énervons pas
Tu crois pas si bien dire
Billets de faire-part
Vendredi 13
En petites coupures
Hou les vilaines !
Le petit César
Le jade du mandarin
Oh ! Collègue
Rien dans les manches
Sans espoir de retour
Le grand braquage
1275 âmes.
Shock corridor
A bulletins rouges
L'embrumé.
Les mystifiés
Un tueur sous la pluie
Papier tue-mouches
Les énergumènes
Orgies funéraires
Le sac de Couffignal
Les pigeons de Naples
Le démon dans ma peau
Safari-Sapho
La grande fauche
La scène
Les 401 coups de Luj Inferman
L'entourloupe
Le desperado.
Pain complet !
Je suis un surnois

358. Donald E. Westlake *Un loup chasse l'autre.*
 359. Charles Williams *Le pigeon.*
 360. Ed McBain *Du balai !*
 361. Burt Hirschfeld *Cochons de parents.*
 362. Ed McBain *La hache.*
 363. Mark McShane *L'inconnue.*
 364. Thomas Walsh *Ronde de nuit.*
 365. David Alexander *Terreur à Broadway.*
 366. Dashiell Hammett *Le dixième indice.*
 367. Donald E. Westlake *Pierre qui brûle.*
 368. Jean-Patrick Manchette *Trois hommes à abattre.*
 369. Jean Amila *Jusqu'à plus soif.*
 370. Dan Marlowe *Blitzkrieg.*
 371. Donald E. Westlake *L'assassin de papa.*
 372. Charles Williams *Avec un élastique.*
 373. A.D.G. *Cradoque's band.*
 374. David Goodis *L'allumette facile.*
 375. Jonathan Latimer *La corrida chez le prophète.*
 376. Ed McBain *Le fourgue.*
 377. Carter Brown *C'est pas triste !*
 378. James Hadley Chase *File-moi une couverture.*
 379. Richard Matheson *Les seins de glace.*
 380. John Godey *Frissons garantis.*
 381. John D. McDonald *Dans les plumes.*
 382. Jean Delion *Quand me tues-tu ?*
 383. William P. McGivern *La colère noire.*
 384. Michael Niall *Un homme est passé.*
 385. J. Oriano *B. comme Baptiste.*
 386. Carter Brown *Envoyez la soudure.*
 387. David Goodis *Les pieds dans les nuages.*
 388. Ed. McBain *On suicide.*
 389. Pierre Siniac *Les sauveurs suprêmes.*
 390. J.-P. Manchette *L'affaire N'Gustro.*
 391. Jean Seignard *A la santé d'Adolphe.*
 392. John Trinian *Mélodie en sous-sol.*
 393. Carter Brown *Dansons la camisole.*
 394. Larry Holden *Faridon en Floride.*
 395. Albert Simonin *Une balle dans le canon.*

396. Charles Williams
 397. Jean Delion
 398. Francis Ryck
 399. Samuel W. Taylor
 400. Jean Vautrin
 401. Carter Brown
 402. D. H. Clarke
 403. Lionel White
 404. Paul Cain

*Aux urnes les ploucs.
Pouce !
Prière de se pencher au-dehors.
Comme un frère.
Groom.
Demain, on tue !
Strictement confidentiel.
Les voraces.
A tombeau ouvert.*

*Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher), le 23 octobre 1981.
Dépôt légal : 4^e trimestre 1981.
N^o d'édition : 28839.
Imprimé en France.
(1224)*